ALEXANDRE DUMAS

LA BOUILLIE DE LA COMTESSE BERTHE ET AUTRES CONTES

BIBEBOOK

Alexandre Dumas

La bouillie de la comtesse Berthe et autres contes

1844

Un texte du domaine public.
Une édition libre.

ISBN—978-2-8247-1372-4

BIBEBOOK
www.bibebook.com

À propos de Bibebook :

Vous avez la certitude, en téléchargeant un livre sur Bibebook.com de lire un livre de qualité :
Nous apportons un soin particulier à la qualité des textes, à la mise en page, à la typographie, à la navigation à l'intérieur du livre, et à la cohérence à travers toute la collection.
Les ebooks distribués par Bibebook sont réalisés par des bénévoles de l'Association de Promotion de l'Ecriture et de la Lecture, qui a comme objectif : *la promotion de l'écriture et de la lecture, la diffusion, la protection, la conservation et la restauration de l'écrit.*

Aidez nous :

Vous pouvez nous rejoindre et nous aider, sur le site de Bibebook.
http://www.bibebook.com/joinus
Votre aide est la bienvenue.

Erreurs :

Si vous trouvez des erreurs dans cette édition, merci de les signaler à :
error@bibebook.com

Télécharger cet ebook :

http://www.bibebook.com/search/978-2-8247-1372-4

Crédits :

Sources :

- Bibliothèque Électronique du Québec

Ont contribué à cette édition :

- Association de Promotion de l'Ecriture et de la Lecture

Fontes :

- David Rakowski's
- Manfred Klein
- Philipp H. Poll

Licence :

Le texte suivant est une œuvre du domaine public édité sous la licence Creatives Commons BY-SA

Lire la licence

Cette œuvre est publiée sous la licence CC-BY-SA, ce qui signifie que vous pouvez légalement la copier, la redistribuer, l'envoyer à vos amis. Vous êtes d'ailleurs encouragé à le faire.

Vous devez attribuer l'œuvre aux différents auteurs, y compris à Bibebook.

Première partie

La bouillie de la comtesse Berthe

Préface

Il faut d'abord vous dire, mes enfants, que j'ai quelque peu parcouru le monde, et qu'à ce titre de voyageur je vous ferai probablement un jour un Robinson, qui ne vaudra sans doute pas celui de Daniel de Foë, mais qui vaudra bien certainement tous ceux qu'on a faits depuis.

Or, pendant un de ces mille voyages dont je vous parlais tout à l'heure, j'étais sur un bateau à vapeur remontant le vieux Rhin, comme l'appellent les Allemands, et suivant des yeux, ma carte et mon guide sur la table, tous ces beaux châteaux dont le temps, pour me servir d'une expression d'un poète de nos amis, a émietté les créneaux dans le fleuve. Chacun venait au-devant de moi, me racontant son passé plus ou moins poétique, lorsqu'à mon grand étonnement, j'en aperçus un dont le nom n'était pas même porté sur ma carte ; j'eus alors recours, comme je l'avais déjà fait plus d'une fois depuis Cologne, à un certain M. Taschenburch, né en 1811, c'est-à-dire la même année que ce pauvre roi qui n'a jamais vu son royaume. Celui auquel je m'adressais était un petit homme représentant assez bien un carré long, tout confit de vers et de prose, qu'il débitait au premier venu qui prenait la peine de le feuilleter ; je lui demandai donc ce que c'était que ce château. Il se recueillit un instant, et me répondit :

« Ce château est le château de Wistgaw.

— Peut-on savoir à qui il appartenait ?

— Certainement. Il appartenait à la famille de Rosemberg, et étant tombé en ruine, vers le treizième siècle, il fut rebâti par le comte Osmond et la comtesse Berthe, sa femme. Cette reconstruction donna lieu à une tradition assez singulière.

— Laquelle ?

— Oh ! cela ne vous amuserait pas, c'est un conte d'enfant.

— Peste, mon cher monsieur Taschenburch, vous êtes bien dégoûté. Ah ! vous croyez que votre légende ne m'amuserait pas parce que c'est un conte

d'enfant. Eh bien, tenez. »

Je lirai de ma poche un petit volume fort joliment relié et je le lui montrai ; ce volume contenait le Petit chaperon rouge, Peau d'âne et l'Oiseau bleu.

« Que dites-vous de ceci ?

— Je dis, répondit-il gravement, que ces trois contes sont tout bonnement trois chefs-d'œuvre.

— Et alors vous ne faites plus aucune difficulté de me raconter votre légende.

— Aucune ; car je vois qu'elle s'adressera à une personne digne de l'apprécier.

— Mais vous le savez, dans un conte de fée, car je présume que votre légende est un conte de fée ou à peu près…

— Justement.

— Eh bien, dans un conte de fée, le titre est pour beaucoup ; voyez quels beaux titres : le Petit chaperon rouge, Peau d'âne et l'Oiseau bleu.

— Eh bien, mon titre à moi n'est pas moins intéressant.

— Quel est-il ?

— La Bouillie de la comtesse Berthe.

— Mon cher monsieur Taschenburch, l'eau m'en vient à la bouche.

— En ce cas, écoutez donc.

— J'écoute. »

Et il commença ainsi :

Chapitre 1

Ce que c'était que la comtesse Berthe

Il y avait un jour un vaillant chevalier nommé Osmond de Rosemberg, lequel choisit pour femme une belle jeune fille nommée Berthe. Berthe n'aurait pas pu se mesurer, je le sais bien, avec les grandes dames de nos jours, quoiqu'elle fût certainement aussi noble que la plus noble ; mais elle ne parlait que le bon vieux allemand, ne chantait pas l'italien, ne lisait pas l'anglais, et ne dansait ni le galop, ni la valse à deux temps, ni la polka ; mais en revanche, elle était bonne, douce, compatissante, veillait avec soin à ce qu'aucun souffle ne ternit le miroir de sa réputation. Et quand elle parcourait ses villages, non pas dans une élégante calèche, avec un chien du roi Charles sur la banquette de devant, mais à pied, avec son sac d'aumône à la main, un Dieu vous le rende, dit par la voix reconnaissante du vieillard, de la veuve ou de l'orphelin, lui paraissait plus doux à l'oreille que la plus mélodieuse ballade du plus célèbre Minnesinger, ballade que parfois cependant payaient d'une pièce d'or ceux-là même qui refusaient une petite monnaie de cuivre au pauvre qui se tenait debout à demi nu et grelottant sur la route, son chapeau troué à la main.

Chapitre 2

Les Cobolds

Aussi les bénédictions de toute la contrée retombaient comme une douce rosée de bonheur sur Berthe et sur son mari. Des moissons dorées couvraient leurs champs, des grappes de raisins monstrueux faisaient craquer leurs treilles, et si quelque nuage noir chargé de grêle et d'éclair s'avançait sur leur château, un souffle invisible le poussait aussitôt vers la demeure de quelque méchant châtelain au-dessus de laquelle elle allait éclater et faire ravage.

Qui poussait ainsi le nuage noir, et qui préservait de la foudre et de la grêle les domaines du comte Osmond et de la comtesse Berthe ? Je vais vous le dire.

C'étaient les nains du château.

Il faut vous dire, mes chers enfants, qu'il y avait autrefois en Allemagne une race de bons petits génies qui malheureusement a disparu depuis, dont le plus grand atteignait à peine six pouces de haut, et qui s'appelaient cobolds. Ces bons petits génies, aussi vieux que le monde, se plaisaient surtout dans les châteaux, dont les propriétaires étaient, selon le cœur de Dieu, bons eux-mêmes. Ils détestaient les méchants, les punissaient par de petites méchancetés à leur taille, tandis qu'au contraire ils protégeaient de tout leur pouvoir, qui s'étendait sur tous les éléments, ceux que leur excellent naturel rapprochait d'eux ; voilà pourquoi ces petits nains, qui, de temps immémorial, habitaient le château de Wistgaw, après avoir connu leurs pères, leurs aïeux et leurs ancêtres, affectionnaient tout particulièrement le comte Osmond, ainsi que la comtesse Berthe, et poussaient avec leur souffle bien loin de leurs domaines bénis le nuage chargé de grêle et d'éclairs.

Chapitre 3

Le vieux château

Un jour Berthe entra chez son mari, et lui dit : « Mon cher seigneur, notre château se fait vieux, et menace de tomber en ruines ; nous ne pouvons rester plus longtemps avec sécurité dans ce manoir tout chancelant, et je crois, sauf votre avis, qu'il faudrait nous faire bâtir une autre demeure.

— Je ne demande pas mieux, répondit le chevalier, mais une chose m'inquiète.

— Laquelle ?

— Quoique nous ne les ayons jamais vus, il n'est point que vous n'ayez entendu parler de ces bons cobolds qui habitent les fondations de notre château. Mon père avait entendu dire à son aïeul, qui le tenait d'un de ses ancêtres, que ces petits génies étaient la bénédiction du manoir ; peut-être ont-ils pris leurs habitudes dans cette vieille demeure ; si nous allions les fâcher en les dérangeant et qu'ils nous abandonnassent, peut-être notre bonheur s'en irait-il avec eux. »

Berthe approuva ces paroles pleines de sagesse, et son époux et elle se décidèrent à habiter le château tel qu'il était plutôt que de désobliger en rien les bons petits génies.

Chapitre 4

L'ambassade

La nuit suivante, la comtesse Berthe et le comte Osmond étaient couchés dans leur grand lit à baldaquin supporté par quatre colonnes torses, lorsqu'ils entendirent un bruit comme serait celui d'une multitude de petits pas qui s'approcheraient venant du côté du salon. Au même moment la porte de la chambre à coucher s'ouvrit, et ils virent venir à eux une ambassade de ces petits nains dont nous venons de parler. L'ambassadeur, qui était à leur tête, était richement vêtu à la mode du temps, portait un manteau de fourrure, un justaucorps de velours, un pantalon mi-parti, et de petits souliers démesurément pointus. À son côté était une épée du plus fin acier, et dont la poignée était d'un seul diamant. Il tenait poliment à la main sa petite toque chargée de plumes, et, s'approchant du lit des deux époux, qui les contemplaient avec étonnement, il leur adressa ces paroles :

Auprès de nous ce bruit est parvenu.

Que dans l'espoir de vos destins prospères,

Un grand désir ce soir vous est venu

De rebâtir le château de vos pères.

Eh ! c'est bien fait, car le manoir est vieux !

L'âge a miné le noir géant de pierre.

Et l'eau sur vous, dans les jours pluvieux,

Filtre au travers de son manteau de lierre.

Que l'ancien burg roule donc abattu :

Et qu'il en sorte une maison plus belle ;

Mais des aïeux, que l'antique vertu

Vienne habiter la demeure nouvelle.

Le comte Osmond était trop étonné de ce qui lui arrivait pour répondre à ces paroles autrement que par un geste amical de la main ; mais l'ambassadeur se contenta de cette politesse, et se retira après avoir cérémonieusement salué les deux époux.

Le lendemain le comte et la comtesse se réveillèrent fort satisfaits, la grande difficulté était levée : en conséquence, fort du consentement de ses bons petits amis, Osmond fit venir un architecte habile, qui, le même jour ayant condamné le vieux château à être démoli, mit une partie de ses hommes à l'ouvrage, tandis que l'autre tirait de nouvelles pierres des carrières, abattait les grands chênes destinés à faire des poutres et les sapins destinés à faire des solives. En moins d'un mois le vieux burg fut rasé au niveau de la montagne, et comme le nouveau château ne pouvait être bâti, au dire de l'architecte lui-même, que dans l'espace de trois ans, le comte et la comtesse se retirèrent, en attendant cette époque, dans une petite métairie qu'ils avaient dans les environs de leur délicieux manoir.

Chapitre 5

La bouillie au miel

Cependant le château avançait rapidement, car les maçons y travaillaient le jour, et les petits nains y travaillaient la nuit. D'abord les ouvriers avaient été fort épouvantés en voyant que chaque matin ils trouvaient, en revenant à la besogne, le château grandi de quelques assises. Ils en parlèrent à l'architecte, qui en parla au comte, lequel lui avoua que, sans en être complètement sûr, cependant tout le portait à croire que c'étaient ses petits amis les nains qui, sachant combien il était pressé d'entrer dans son nouveau manoir, se livraient à ce travail nocturne. En effet, un jour, on trouva sur les échafaudages une petite brouette pas plus grande que la main, mais si admirablement faite en bois d'ébène cerclé d'argent, qu'on eût dit quelque joujou fait pour l'enfant d'un roi. Le maçon qui avait trouvé la brouette la montra à ses compagnons, et le soir l'emporta chez lui pour la donner à son petit garçon ; mais au moment où celui-ci allait mettre la main dessus, la brouette se mit à rouler toute seule, et se sauva par la porte avec une telle rapidité, que, quoique le pauvre maçon courût après elle de toute la force de ses jambes, elle disparut en une seconde. Au même moment il entendit de petits éclats de rire aigus, stridents et prolongés : c'étaient les cobolds qui se moquaient de lui.

Au reste, il était bien heureux que les petits nains se lussent chargés de la besogne ; car s'ils n'en eussent pas fait leur bonne part, au bout de six ans le château n'eût pas encore été fini. Il est vrai que cela faisait juste le compte de l'architecte, ces honorables remueurs de pierres ayant l'habitude, Dieu vous garde, mes chers petits bons hommes, de l'apprendre un jour à vos dépens, de mentir ordinairement de moitié.

Donc, vers la fin de la troisième année, au moment où l'hirondelle, après avoir pris congé de nos fenêtres, prenait congé de nos climats ; à cette époque où les autres oiseaux qui sont forcés de rester dans nos froides contrées devenaient eux-mêmes plus tristes et plus rares, le nouveau château commençait à prendre une certaine figure, mais était cependant bien loin encore d'être fini. Ce que voyant la comtesse Berthe, un jour qu'elle présidait au travail des ouvriers, elle leur dit avec sa douce voix :

« Eh bien, mes bons travailleurs, est-ce que l'ouvrage avance autant que vous pouvez le faire avancer ? Voici l'hiver qui frappe à la porte, et le comte et moi sommes si mal logés dans cette petite métairie, que nous voudrions la quitter pour le beau château que vous nous bâtissez. Voyons, mes enfants, voulez-vous bien vous dépêcher et tâcher que nous y entrions dans un mois, et je vous promets, moi, le jour où vous aurez posé le bouquet sur la plus haute tour, de vous régaler d'une bouillie au miel, que jamais vous n'aurez mangé la pareille ; et, il y a plus, je fais le serment qu'au jour anniversaire de ce grand jour, vous, vos enfants et vos petits-enfants, recevrez même politesse de moi d'abord, puis ensuite de mes enfants et de mes petits-enfants.

L'invitation à manger une bouillie au miel n'était pas, dans le moyen âge, si mince que parut le cadeau au premier abord, une invitation à dédaigner, car c'était une manière de vous convier à un bon et copieux dîner. On disait donc : Venez manger demain une bouillie au miel avec moi, comme on dit aujourd'hui : Venez manger ma soupe ; dans l'un et l'autre cas le dîner était sous-entendu, avec cette différence seulement, que la bouillie se mangeait à la fin du repas, tandis que la soupe, au contraire, se mange au commencement.

Aussi, à cette promesse, l'eau vint-elle à la bouche des travailleurs ; ils redoublèrent donc de courage, et avancèrent si rapidement, que le 1er octobre le château de Wistgaw se trouva terminé.

De son côté, la comtesse Berthe, fidèle à sa promesse, fit préparer pour tous ceux qui avaient mis la main à l'ouvrage un splendide repas, qu'il fallut, à cause de la quantité des convives, servir en plein air.

Au potage, le temps paraissait on ne peut plus favorable, et personne n'avait songé à cet inconvénient de dîner ainsi sans abri ; mais au moment où l'on apportait dans cinquante énormes saladiers la bouillie au miel toute fumante, des flocons de neige tombèrent épais et glacés dans tous les plats.

Cet incident, qui dérangea la fin du dîner, contraria si fort la comtesse Berthe, qu'elle décida qu'à l'avenir on choisirait le mois des roses pour continuer cette fête, et que l'anniversaire du repas où devait être servie la fameuse bouillie au miel fut fixé au 1er mai.

De plus, Berthe assura la fondation de cette pieuse et solennelle coutume par un acte dans lequel elle s'obligeait et obligeait ses descendants et ses successeurs, à quelque titre que leur vînt le château, à donner, à cette même époque du 1er mai, une bouillie au miel à ses vassaux, déclarant qu'elle n'aurait pas de repos dans sa tombe si l'on n'observait pas ponctuellement cette religieuse institution.

Cet acte, écrit par un notaire sur parchemin, fut signé par Berthe, scellé du sceau du comte, et déposé dans les archives de la famille.

Chapitre 6

L'apparition

Pendant vingt années, Berthe présida elle-même avec la même bonté et la même magnificence au repas qu'elle avait fondé ; mais enfin, dans le courant de la vingt et unième année, elle mourut en odeur de sainteté, et descendit dans le caveau de ses ancêtres au milieu des larmes de son mari et des regrets de toute la contrée. Deux ans après, le comte Osmond lui-même, après avoir religieusement observé la coutume fondée par sa femme, mourut à son tour, et l'unique successeur de la famille fut son fils, le comte Ulrick de Rosemberg, lequel, héritant du courage d'Osmond et des vertus de Berthe, ne changea rien au sort des paysans, et fit au contraire tout ce qu'il lui fut possible pour l'améliorer.

Mais tout à coup une grande guerre fut déclarée, et de nombreux bataillons ennemis, remontant le Rhin, s'emparèrent successivement des châteaux bâtis sur les rives du fleuve ; ils venaient du fond de l'Allemagne, et c'était l'Empereur qui faisait la guerre aux Burgraves.

Ulrick n'était pas de force à résister ; cependant, comme c'était un chevalier extrêmement brave, il se fût volontiers enseveli sous les ruines de son château, s'il n'eût songé aux malheurs que cette résistance désespérée allait attirer sur le pays. Dans l'intérêt de ses vassaux, il se retira en Alsace, laissant le vieux Fritz, son intendant, pour veiller aux domaines et aux terres qui allaient demeurer aux mains de l'ennemi.

Le général qui commandait les troupes qui marchaient sur ce point se nommait Dominik ; il se logea au château. qu'il trouva fort à sa convenance, et cantonna ses soldats dans les environs.

Ce général était un homme de basse extraction, qui avait commencé par être simple soldat, et que la faveur du prince, bien plus que son courage et son mérite, avait porté au grade de général.

Je vous dis cela, mes chers enfants, pour que vous ne croyiez pas que j'attaque ceux qui de rien deviennent quelque chose ; au contraire, de ceux-ci j'en fais le plus grand cas lorsqu'ils ont mérité le changement qui s'est fait dans leur destinée ; il y a deux genres d'officiers de fortune : ceux qui arrivent et ceux qui parviennent.

Or, le général n'était qu'un grossier et brutal parvenu : élevé au pain du bivac et à l'eau de la source, comme pour rattraper le temps perdu, il se faisait servir avec profusion les mets les plus délicats et les vins les plus recherchés, donnant le reste de ses repas à ses chiens, au lieu d'en faire profiter ceux qui l'entouraient.

Aussi, dès le premier jour de son arrivée au château, fit-il venir le vieux Fritz et lui donna-t-il une liste des contributions qu'il comptait lever sur le pays, liste tellement exagérée, que l'intendant tomba à ses pieds, le suppliant de ne pas peser d'une façon si dure sur les pauvres paysans.

Mais pour toute réponse le général lui dit que, comme la chose qui lui était la plus désagréable au monde, c'était d'entendre les gens se plaindre, à la première réclamation qui arriverait jusqu'à lui, il doublerait ses demandes. Le général était le plus fort, il avait le droit du vainqueur, il fallut se soumettre.

On devine qu'avec le caractère connu de M. Dominik, Fritz fut assez mal reçu quand il vint lui parler de la fondation de la comtesse Berthe : le général se prit à rire dédaigneusement, et répondit que c'étaient les vassaux qui étaient faits pour nourrir leurs seigneurs, et non les seigneurs qui devaient nourrir les vassaux ; qu'en conséquence, il invitait les conviés ordinaires de la comtesse Berthe à aller dîner le premier mai où bon leur semblerait, leur annonçant en tout cas que ce ne serait pas chez lui.

Cette journée solennelle s'écoula donc pour la première fois depuis vingt-cinq ans, sans avoir vu se rassembler autour de la table hospitalière les joyeux vassaux du domaine de Rosemberg ; mais la terreur qu'inspirait Dominik était si grande, que nul n'osa réclamer. D'ailleurs, Fritz avait

accompli les ordres reçus, et les paysans étaient prévenus que les intentions de leur nouveau maître n'étaient pas de suivre les anciennes traditions.

Quant à Dominik, il soupa avec son intempérance habituelle, et, s'étant retiré dans sa chambre, après avoir posé comme d'habitude des sentinelles dans les corridors et aux portes du château, il se coucha et s'endormit.

Contre la coutume, le général se réveilla au milieu de la nuit ; il avait si bien l'habitude de dormir tout d'un somme, qu'il crut d'abord être arrivé au lendemain matin, mais il se trompait, il ne faisait pas encore jour, et, à travers l'ouverture faite au contrevent, il voyait briller les étoiles au ciel.

D'ailleurs quelque chose d'extraordinaire se passait dans son âme : c'était comme une vague terreur, c'était comme le pressentiment d'une chose surhumaine qui allait arriver. Il lui semblait que l'air frissonnait tout autour de lui comme battu par l'aile des esprits de la nuit ; son chien favori, qui était attaché dans la cour juste au-dessous de ses fenêtres, hurla tristement ; et à ce cri plaintif le nouveau propriétaire du château sentit perler sur son front une sueur glacée. En ce moment, minuit commença de sonner lentement, sourdement, à l'horloge du château ; et à chaque coup la terreur de cet homme, qui passait cependant pour un brave, croissait tellement, qu'au dixième coup il ne put supporter l'angoisse qui s'était emparée de lui ; et, se soulevant sur son coude, il se prépara a ouvrir la porte et à aller appeler la sentinelle. Mais au dernier tintement, et comme son pied allait toucher le parquet, il entendit la porte, qu'il se rappelait cependant à merveille avoir lui-même fermée en dedans, s'ouvrir toute seule et rouler sur ses gonds comme si elle n'avait ni serrures ni verrous ; puis une lumière pâle se répandit dans l'appartement, et un pas léger, et qui cependant le fit frissonner jusqu'à la moelle des os, parut s'avancer de son côté. Enfin, au pied du lit apparut une femme enveloppée d'un grand linceul blanc, tenant d'une main une de ces lampes de cuivre comme on a l'habitude d'en allumer auprès des tombeaux, et de l'autre un parchemin écrit, signé et scellé. Elle approcha lentement, les yeux fixes, les traits immobiles, ses longs cheveux pendant sur les épaules, et quand elle fut près de celui qu'elle venait chercher, rapprochant la lampe du parchemin, de manière à ce que toute la lumière portât dessus :

« Fais ce qui est écrit là », dit-elle.

Et elle tint la lampe ainsi rapprochée du parchemin tout le temps nécessaire pour que, de ses yeux hagards, Dominik pût lire l'acte qui constituait d'une manière irréfragable la fondation à laquelle il avait refusé de se soumettre.

Puis, lorsque cette lecture terrible fut terminée, le fantôme, morne, silencieux et glacé, se retira comme il était venu ; la porte se referma derrière lui, la lumière disparut, et le rebelle successeur du comte Osmond retomba sur son lit, où il demeura cloué jusqu'au lendemain matin dans une angoisse dont il avait honte, mais que cependant il essaya vainement de surmonter.

Chapitre 7

Le pain de munition et l'eau claire

Mais aux premiers rayons du jour le charme s'évanouit. Dominik sauta en has de son lit, et d'autant plus furieux, qu'il ne pouvait se dissimuler la terreur qu'il avait éprouvée, il ordonna qu'on fît venir les sentinelles qui, à minuit, étaient de garde dans les corridors et aux portes. Les malheureux arrivèrent tout tremblants, car, au moment où minuit allait sonner, ils s'étaient sentis pris par un invincible sommeil, et quelque temps après ils s'étaient réveillés sans pouvoir calculer pendant combien de temps ils avaient dormi. Mais heureusement s'étant rencontrés à la porte, ils convinrent entre eux qu'ils avaient fait bonne garde ; et comme ils étaient parfaitement éveillés quand on était venu les relever de faction, ils espérèrent que personne ne s'était aperçu de leur oubli de la discipline. En effet, à toutes les interrogations de leur général, ils répondirent qu'ils ne savaient pas de quelle femme il voulait parler, et qu'ils n'avaient rien vu ; mais alors l'intendant, qui assistait à l'interrogatoire, déclara à Dominik que ce n'était pas une femme, mais une ombre qui était venue le visiter, et que cette ombre était celle de la comtesse Berthe. Dominik fronça le sourcil ; mais cependant, frappé de ce que lui disait Fritz, il demeura avec lui, et ayant appris de lui que cette coutume avait été rendue obligatoire pour la comtesse Berthe, ses successeurs et les propriétaires du château quels qu'ils fussent, par un acte passé devant notaire, et que cet acte était dans les archives, il ordonna à Fritz d'aller chercher cet acte, et à la première vue il reconnut le parchemin que lui avait montré l'ombre. Jusque-là, Dominik n'avait eu aucune connaissance de ce parchemin ; car s'il s'était fait représenter avec une grande exactitude les actes qui obligeaient les autres envers lui, il s'était très peu inquiété de ceux qui l'obligeaient envers les autres.

Cependant, si positif que fût l'acte, si attentivement qu'il le fût, et quelque instance que lui eût faite Fritz pour qu'il ne négligeât point l'avertissement reçu, Dominik ne voulut tenir aucun compte de ce qui s'était passé, et convoqua le jour même tout son état-major à un grand repas. Ce repas devait être un des plus splendides qu'il eût encore donnés.

En effet, la terreur qu'inspirait Dominik était si grande, qu'à l'heure indiquée, quoique les ordres n'eussent été donnés que le matin, la table était servie avec une somptuosité merveilleuse. Les mets les plus délicats, les vins les plus excellents du Rhin, de France et de Hongrie, attendaient les convives, qui se mirent à table en louant fort la magnificence de leur général. Mais en prenant sa place, celui-ci pâlit de colère, et s'écria avec un effroyable jurement :

« Quel est l'âne bâté qui a mis près de moi ce pain de munition ? »

En effet, près du général, était un pain pareil à celui que l'on distribue aux soldats, et comme il en avait lui-même tant mangé dans sa jeunesse.

Tout le monde se regarda avec étonnement, ne comprenant pas qu'il y eût au monde une personne assez hardie pour faire une pareille plaisanterie à un homme si fier, si vindicatif et si emporté que l'était le général.

« Approche, drôle, dit le général au valet qui se trouvait derrière lui, et emporte ce pain. »

Le valet obéit avec tout l'empressement qu'inspire la crainte ; mais ce fut vainement qu'il essaya d'enlever le pain de la table.

« Monseigneur, dit-il après avoir fait des efforts inutiles, il faut que ce pain soit cloué à votre place, car je ne puis l'emporter. »

Alors le général, dont la force était reconnue pour égaler celle de quatre hommes, prit le pain à deux mains, et essaya à son tour de l'enlever ; mais il soulevait la table avec le pain, et, au bout de cinq minutes, il tomba sur sa chaise, épuisé de fatigue et la sueur sur le front.

« À boire, drôle ! à boire, et du meilleur ! dit-il d'une voix irritée et en tendant son verre. Je saurai, je vous en réponds, qui a pris ce singulier passe-temps ; et soyez tranquille, il sera récompensé selon ses mérites. Dînez donc, messieurs, dînez donc ; je bois à votre bon appétit. »

Et il porta le verre à ses lèvres ; mais aussitôt il cracha ce qu'il avait dans la bouche en s'écriant :

« Quel est le coquin qui m'a versé cet infâme breuvage ?

— C'est moi, monseigneur, dit en tremblant le valet, qui tenait encore la bouteille à la main.

— Et qu'y a-t-il dans cette bouteille, misérable ?

— Du tokai, monseigneur.

— Tu mens, drôle, car tu m'as versé de l'eau.

— Il faut que le vin se soit changé en eau en passant de la bouteille dans le verre de monseigneur, dit le valet, car j'en ai versé aux deux voisins de monseigneur de la même bouteille que lui, et ces messieurs pourront attester que c'est bien du tokai. »

Le général se retourna vers ses deux voisins qui confirmèrent ce que venait de dire le domestique.

Alors, Dominik fronça le sourcil : il commençait à comprendre que la plaisanterie était peut-être plus terrible encore qu'il ne l'avait cru au premier instant, car il avait pensé que cette plaisanterie venait des vivants, tandis que, selon toutes les probabilités, elle lui venait des morts.

Alors, voulant s'assurer par lui-même de la vérité, il prit la bouteille de la main du laquais, et versa un verre de vin de Tokai à son voisin. Le vin avait sa couleur ordinaire, et semblait de la topaze liquide ; alors, de la même bouteille il versa dans son verre ; mais, dans son verre, à mesure qu'il y tombait, le vin prenait la couleur, la transparence et le goût de l'eau.

Dominik sourit amèrement à cette double allusion qui venait d'être faite à la bassesse de son extraction, et ne voulant pas rester près de ce pain noir, qui semblait cloué là pour l'humilier, il fit signe à son aide de camp, qui était un jeune homme de la première noblesse d'Allemagne, de changer de place avec lui. Le jeune homme obéit, et le général alla s'asseoir de l'autre côté de la table.

Mais il ne fut pas plus heureux à ce nouveau poste qu'à l'ancien ; tandis que sous la main de l'aide de camp le pain se détachait sans difficulté de la

table et redevenait du pain ordinaire, tous les morceaux de pain que prenait Dominik se changeaient à l'instant même en pain de munition, tandis que, tout au contraire du miracle opéré aux noces de Cana, le vin continuait de se changer en eau.

Alors, Dominik, impatienté, voulut au moins manger quelque chose ; il étendit le bras vers une grande brochée d'alouettes rôties, mais au moment où il la touchait de la main, les alouettes reprirent leurs ailes, s'envolèrent et s'en allèrent tomber dans la bouche des paysans qui regardaient de loin ce magnifique repas.

Vous jugez si leur étonnement fut grand, en voyant l'aubaine qui leur arrivait. Pareil miracle était chose rare ; aussi fit-il si grand bruit de par le monde, qu'on dit encore aujourd'hui d'un homme qui a de folles espérances :

« Il croit que les alouettes vont lui tomber toutes rôties dans le bec. »

Quant à Dominik, lequel avait eu l'honneur de donner naissance à ce proverbe, il était furieux ; mais comme il comprit que ce serait vainement qu'il essaierait de lutter contre un pouvoir surnaturel, il déclara qu'il n'avait ni faim ni soif, et qu'il ferait les honneurs du repas, qui, malgré sa splendeur, fut fort maussade, attendu que les convives ne savaient trop quelle figure y faire.

Le soir même, Dominik annonça qu'il venait de recevoir une lettre de l'empereur qui lui ordonnait de transporter son quartier général dans un autre endroit. Or, comme selon lui la lettre était très pressée, il partit à l'instant.

Je n'ai pas besoin de vous dire, mes chers enfants, que la lettre de l'empereur était un prétexte, et que ce qui faisait que l'illustre vainqueur décampait en si grande hâte, ce n'était pas son respect pour les ordres de Sa Majesté, mais bien la crainte, non seulement de recevoir, la nuit suivante, une visite de la comtesse Berthe, mais encore pendant tout le temps qu'il resterait dans ce château maudit, d'être condamné à l'eau claire et au pain de munition.

À peine fut-il parti, que l'intendant trouva dans une armoire, où la veille il n'y avait rien, un sac d'argent très lourd, sur lequel était collé un papier où était écrit ce peu de mots :

« Pour la bouillie au miel. »

Le vieillard fut bien effrayé ; mais reconnaissant l'écriture de la comtesse Berthe, il s'empressa d'employer cet argent béni pour le dîner annuel, qui, pour avoir été retardé de quelques jours cette année, n'en fut que plus somptueux.

Et la même chose se renouvela tous les 1er mai, l'argent était toujours fourni par la comtesse Berthe ; jusqu'à ce que les soldats de l'empire s'étant retirés, Waldemar de Rosemberg, fils d'Ulric, revint habiter le château vingt-cinq ans après l'époque où son père l'avait quitté.

Chapitre 8

Waldemar de Rosemberg

Le comte Waldemar n'avait point hérité de l'esprit bienveillant de ses ancêtres ; peut-être un long exil sur le sol étranger avait-il aigri son caractère ; heureusement, il avait une femme qui corrigeait, par sa douceur et par sa bonté, ce que l'esprit de son époux avait d'acerbe et de mordant ; de sorte qu'à tout prendre, les pauvres paysans, désolés par vingt-cinq ans de guerre, regardèrent comme un bonheur le retour du petit-fils du comte d'Osmond.

Il y eut plus : comme malgré l'exil, la tradition du vœu de la comtesse Berthe s'était perpétuée dans la famille, lorsque arriva le 1er mai, cette époque que les paysans, à chaque changement nouveau, attendaient avec impatience pour juger leurs nouveaux maîtres, la comtesse Wilhelmine obtint de son mari de diriger toute la fête. Et comme c'était une charmante personne, tout se passa pour le mieux, et les paysans crurent qu'ils étaient revenus à cet âge d'or du comte Osmond et de la comtesse Berthe, dont leur parlaient si souvent leurs pères.

L'année suivante, la fête eut lieu comme d'habitude, mais cette fois le comte Waldemar n'y assista point, déclarant qu'il regardait comme indigne d'un gentilhomme de s'asseoir à la même table que ses vassaux. Ce fut donc Wilhelmine seule qui fit les honneurs de la bouillie au miel, et nous devons dire que, pour être privé de la présence de l'illustre propriétaire du château, le repas n'en fut pas plus triste ; les paysans ayant déjà pu apprécier que c'était au bon cœur de la comtesse et à l'influence qu'elle avait prise sur son époux qu'ils devaient le bonheur dont ils jouissaient.

Deux ou trois ans s'écoulèrent ainsi pendant lesquels les paysans s'aperçurent de plus en plus qu'il fallait toute la pieuse bonté de Wilhelmine, pour leur adoucir sans cesse les éclats de colère de son époux. Son énergique douceur était sans cesse étendue comme un bouclier entre lui et ses vassaux ; mais, malheureusement pour eux, le ciel leur enleva bientôt leur protectrice, elle mourut en donnant le jour à un charmant petit garçon que l'on appela Hermann.

Il eût fallu avoir un cœur de pierre pour ne pas regretter cet ange du ciel, que les habitants de la terre avaient baptisé du nom de Wilhelmine ; aussi, le comte Waldemar pleura-t-il réellement pendant quelques jours la digne compagne qu'il avait perdue. Mais le cœur du comte n'était pas habitué aux sentiments tendres, et lorsque, par hasard, il en éprouvait, il ne savait pas les garder longtemps. L'oubli pousse sur les tombes encore plus vite que le gazon ; au bout de six mois, le comte Waldemar avait oublié Wilhelmine et pris une seconde femme.

Qui fut la victime de ce second mariage ? Hélas ! ce fut le pauvre petit Hermann : il était entré dans la vie par une porte tendue de deuil ; et, avant de savoir ce que c'est qu'une mère, il put sentir qu'il était orphelin. Sa marâtre, reculant devant les soins qu'il lui faudrait donner à un enfant qui n'était pas le sien, et qui, en qualité d'aîné, hériterait des biens de la famille, le remit aux mains d'une nourrice négligente, qui laissait le petit Hermann des heures entières tout seul et pleurant dans son berceau, tandis qu'elle allait courir les fêtes, les bals ou les veillées.

Chapitre 9

La berçeuse

Un soir, que, croyant sans doute la nuit moins avancée, elle était restée au jardin à se promener au bras du jardinier, elle entendit tout à coup sonner minuit ; et se rappelant que, depuis sept heures du soir, elle avait abandonné le petit Hermann, elle rentra précipitamment, et se glissant à l'aide de l'obscurité, elle traversa la cour sans être vue, atteignit l'escalier, monta, regardant avec inquiétude autour d'elle, assourdissant le bruit de ses pas, et retenant son haleine, car, à défaut des reproches que lui épargnaient l'insouciance du comte et la haine de la comtesse, sa conscience lui disait que ce qu'elle faisait là était affreux. Cependant elle se rassura, lorsqu'en approchant de la porte de sa chambre, elle n'entendit point les cris de l'enfant ; sans doute, à force de pleurer, le pauvre enfant s'était endormi ; elle tira donc avec un peu plus de tranquillité la clef de sa poche, l'introduisit avec précaution dans la serrure, et, la faisant tourner le plus doucement possible, elle poussa lentement la porte.

Mais à mesure que la porte s'ouvrait et que son regard plongeait dans la chambre, la méchante nourrice devenait plus pâle et plus tremblante, car elle voyait une chose incompréhensible. Quoiqu'elle eût, comme nous l'avons dit, la clef de sa chambre dans sa poche, et qu'elle fût bien certaine qu'il n'en existait point d'autre, une femme était entrée dans la chambre en son absence, et cette femme pâle, morne et sombre se tenait debout près du petit Hermann, remuant doucement son berceau, tandis que ses lèvres blanches comme le marbre laissaient échapper un chant qui ne semblait pas composé de paroles humaines.

Cependant, quelle que fût la terreur de la nourrice, comme elle croyait avoir affaire à une créature appartenant comme elle à la race des vivants, elle fit quelques pas vers l'étrange berceuse qui semblait ne pas la voir, et qui, toujours immobile, continuait sa monotone et terrible modulation.

« Qui êtes-vous ? demanda la nourrice ; d'où venez-vous ? et comment avez-vous pu pénétrer dans cet appartement, dont j'avais la clef dans ma poche ? »

Alors l'inconnue étendit solennellement le bras et répondit :

Je suis de ceux pour qui nulle porte n'est close :

Dans la tombe où depuis cinquante ans je repose

Les cris de cet enfant sont venus m'assaillir,

Et j'ai senti soudain sur ma couche de pierre

Dans ce cadavre éteint et tombant en poussière,

Mon cœur revivre et tressaillir.

Pauvre enfant qu'en ce monde un sort fatal apporte,

Dont le père est mauvais et dont la mère est morte,

Qu'on remet en des mains qui blessent en touchant,

Qui ne peux opposer au mal que ta faiblesse,

Et qui t'es endormi ce soir dans ta tristesse

Ainsi que l'oiseau dans son chant.

Ici-bas, cette nuit, tu dormiras encore ;

Mais à l'heure où demain se lèvera l'aurore,

T'arrachant pour jamais à cette dure loi,

À ma voix descendu de la sphère éternelle,

Un ange radieux te prendra sur son aile

Et t'apportera près de moi.

Et, à ces mots, le fantôme de l'aïeule, car c'était lui, se pencha sur le berceau et embrassa son petit-fils avec une tendresse suprême. L'enfant s'était endormi le sourire sur les lèvres et les joues rosées ; mais le premier rayon du matin, en glissant à travers les vitraux de la fenêtre, le trouvèrent pâle et froid comme un cadavre.

Le lendemain, il fut descendu dans le caveau de la famille, et enterré près de l'aïeule.

Mais, rassurez-vous, mes chers petits enfants, le pauvre Hermann n'était pas mort : la nuit suivante, l'aïeule se leva de nouveau, et, le prenant dans ses bras, elle alla le porter au roi des Cobolds, qui était un petit génie très brave et très instruit, lequel habitait une grande caverne qui s'étendait jusque sous le Rhin, et qui, sur la recommandation de la comtesse Berthe, voulut bien se charger de son éducation.

Chapitre 10

Wilbold de Eisenfeld

La joie de la marâtre fut grande en voyant mourir le seul héritier de la famille Rosemberg, mais Dieu la trompa dans ses espérances ; elle n'eut ni fils ni fille, et elle mourut elle-même au bout de trois ans. Waldemar lui survécut de trois ou quatre années encore, et fut tué dans une chasse ; les uns disaient par un sanglier qu'il avait blessé, les autres disaient par un paysan qu'il avait fait battre de verges.

Le château de Wistgaw et les propriétés environnantes tombèrent alors en possession d'un parent éloigné nommé Wilbold de Eisenfeld. Celui-là n'était point un méchant homme, c'était bien pis que cela ; c'était un de ces hommes insoucieux de leur âme, qui ne sont ni bons ni mauvais, qui font le bien et le mal sans amour ni haine, écoutant seulement ce qu'on leur dit, et près duquel le dernier qui parle a toujours raison. Brave, du reste, et estimant la bravoure, mais se laissant facilement prendre aux apparences du courage comme il se laissait prendre aux apparences de l'esprit et de la vertu.

Le baron Wilbold vint donc habiter le château du comte Osmond et de la comtesse Berthe, amenant avec lui une charmante petite fille au berceau, qu'on appelait Hilda. Le premier soin du régisseur actuel fut de mettre son nouveau seigneur au courant des revenus et des charges attachés à la propriété ; au nombre des charges était la bouillie au miel, dont l'usage avait tant bien que mal subsisté jusque-là.

Or, comme le régisseur dit au baron que ses prédécesseurs attachaient une grande importance à cette institution, et que lui-même croyait

fermement que la bénédiction du Seigneur était attachée à cette coutume, Wilbold non seulement ne fit aucune observation contraire, mais encore donna l'ordre que, tous les 1er mai, la cérémonie eût lieu avec toute son antique solennité.

Plusieurs années s'écoulèrent, et le baron donnait chaque année une si copieuse et si bonne bouillie, que les paysans, en faveur de cette obéissance aux commandements de la comtesse Berthe, lui passaient tous ses autres défauts, et ses autres défauts étaient nombreux. Il y a plus : quelques autres seigneurs, soit par bonté, soit par calcul, adoptèrent l'usage du château de Wistgaw, et fondèrent aussi, pour l'anniversaire de leur fête ou pour celle de leur naissance, des bouillies plus ou moins sucrées. Mais au nombre de ces seigneurs, il en était un que non seulement le bon exemple ne gagna point, mais encore qui empêchait les autres de le donner ou de le suivre. Cet homme, qui était un des amis les plus intimes du baron, un de ses convives les plus assidus, un de ses conseillers les plus influents, se nommait le chevalier Hans de Warburg.

Chapitre 11

Le chevalier Hans de Warburg

Le chevalier Hans de Warburg était, au physique, une espèce de géant de six pieds deux pouces, d'une force colossale, toujours armé d'un côté d'une grande épée, qu'à chaque geste de menace qu'il faisait, il frappait sur sa cuisse ; et d'un poignard qu'il tirait à chaque moment par manière d'accompagnement à ses paroles. Au moral, c'était l'homme le plus poltron que la terre ait jamais porté ; et quand les oies de son domaine couraient après lui en sifflant, il se sauvait comme si le diable était à ses trousses.

Or, nous l'avons dit, non seulement le chevalier Hans n'avait pas adopté l'usage de la bouillie, mais encore il l'avait empêché de s'étendre chez plusieurs de ses voisins sur lesquels il avait quelque influence. Mais ce ne fut pas le tout ; enchanté de ses réussites en ce genre, il entreprit de faire renoncer Wilbold à cet antique et respectable usage.

« Pardieu, lui disait-il, mon cher Wilbold, il faut convenir que tu es bien bon de dépenser ton argent à repaître un tas de fainéants qui se moquent de toi avant même qu'ils aient digéré le repas que tu leur donnes.

— Mon cher Hans, répondait Wilbold, j'ai pensé, crois-le bien, plus d'une fois à ce que tu dis là ; car, quoique ce repas ne se représente qu'une fois par an, il ne laisse pas que de coûter à lui seul autant que cinquante repas ordinaires. Mais, que veux-tu, c'est une fondation à laquelle, dit-on, est attaché le bonheur de la maison.

— Et qui te conte ces balivernes, mon cher Wilbold ? ton vieil intendant, n'est-ce pas ? Je comprends ; comme il grappille au moins dix écus d'or sur ton festin, il a intérêt que le festin se perpétue.

— Et puis, dit le baron, il y a encore autre chose.

— Qu'y a-t-il ?

— Il y a les menaces de la comtesse.

— De quelle comtesse ?

— De la comtesse Berthe.

— Tu crois à tous ces contes de grand-mère, toi ?

— Ma foi, ils sont avérés ; et il y a dans les archives certains parchemins.

— Alors tu as peur d'une vieille femme ?

— Mon cher chevalier, dit le baron, je n'ai peur d'aucune créature vivante, ni de toi, ni d'aucun autre, mais j'avoue que j'ai grand-peur de ces êtres qui ne sont ni chair ni os, et qui se donnent la peine de quitter l'autre monde tout exprès pour nous visiter. »

Hans éclata de rire.

« Alors, à ma place, dit le baron, tu ne craindrais rien ?

— Je ne crains ni Dieu ni diable, reprit Hans en se redressant de toute sa hauteur.

— Eh bien, soit, dit le baron, au prochain anniversaire, et ce ne sera pas long, car le 1er mai arrive dans quinze jours, je ferai un essai. »

Mais comme de là au 1er mai le baron revit l'intendant, il revint sur sa première résolution, qui était de ne pas donner la bouillie du tout, et ordonna qu'au lieu de donner un festin, on donnât un repas fort ordinaire.

Les paysans, en voyant cette parcimonie à laquelle ils n'étaient point habitués, furent étonnés, mais ne se plaignirent point ; ils pensèrent que leur seigneur, ordinairement si généreux à cette occasion, avait cette année des motifs d'être économe.

Mais il n'en fut pas ainsi des êtres qui savent tout et qui présidaient, comme il faut bien le croire, aux destinées des propriétaires du château de Wittsgaw ; ils firent, pendant la nuit qui suivit ce maigre repas, un tel remue-ménage, que personne ne put dormir dans le château, et que chacun

passa la nuit à aller ouvrir les portes et les fenêtres, pour savoir qui battait aux unes et qui frappait aux autres ; mais nul ne vit rien, pas même le baron. Il est vrai que le baron tira son drap par-dessus sa tête, comme vous faites quand vous avez peur, mes chers enfants, et se tint coi et couvert dans son lit.

Chapitre 12

Hilda

ILBOLD, COMME TOUS LES caractères faibles, était facile à s'entêter sur certains points ; puis, il faut le dire, il avait été encouragé par l'impunité ; car ce n'était pas une bien grande punition que de ne pas dormir de toute la nuit. Et si l'on gagnait à cette occasion un millier de florins, c'était encore une bonne affaire faite.

Ainsi donc, encouragé par les exhortations de Hans et ne voulant pas avoir l'air de détruire une si religieuse coutume tout d'un seul coup, le 1er mai suivant il convoqua les paysans comme d'habitude ; mais cette fois, se tenant aux termes du contrat qui fondait une bouillie, et qui ne disait pas un mot du dîner qui le précédait, il fit servir une pure et simple bouillie, sans aucun accompagnement de viande, ni vin, et encore ceux qui avaient le palais exercé crurent-ils remarquer qu'elle était moins sucrée que l'année dernière. Aussi, cette fois, non seulement le baron Wilbold avait supprimé tous les accessoires du festin, mais encore il avait économisé sur le miel.

Aussi cette fois les visiteurs nocturnes se fâchèrent-ils tout de bon : non seulement pendant la nuit qui suivit on entendit un vacarme épouvantable dans toute la maison, mais encore le lendemain on trouva les carreaux, les lustres et la porcelaine cassés. L'intendant fit le relevé du dommage causé par cet accident, et il se trouva qu'il montait juste à la somme que, dans les temps ordinaires, les châtelains de Wittsgaw dépensaient pour le repas du 1er mai.

L'intendant comprit l'allusion et ne manqua pas de mettre sous les yeux de Wilbold, son compte établi avec une balance égale.

Mais cette fois Wilbold s'était fâché tout de bon. D'ailleurs, quoiqu'il eût entendu l'affreux sabbat, qui pendant toute une nuit avait mis le château sens dessus dessous, il n'avait encore vu personne. Il espérait donc que la comtesse, qui n'avait pas reparu depuis la nuit où elle était revenue bercer le petit Hermann, était maintenant morte depuis trop longtemps pour sortir de son tombeau ; et puisqu'il fallait, au bout du compte, qu'il lui en coûtât chaque année une somme fixe, il aimait autant que ce fût à renouveler son mobilier qu'à donner à manger à ses paysans. L'année suivante, il se résolut donc à ne rien donner du tout, pas même la bouillie ; seulement, comme il comprenait que cette infraction totale aux anciennes coutumes mettrait la comtesse Berthe dans une colère proportionnée à l'offense, il se décida à quitter le château le 28 avril, et à n'y revenir que le 5 mai.

Mais à cette résolution funeste, il trouva une douce opposition : quinze ans s'étaient écoulés depuis que le baron Wilbold de Einsenfeld avait pris possession du château, et pendant ces quinze ans, cette jolie petite enfant, que nous y avons vue entrer dans son berceau, avait grandi et avait embelli ; c'était donc maintenant une charmante jeune fille, douce, pieuse et compatissante, qui, toujours renfermée dans sa chambre, avait pris à ses habitudes solitaires une douce et continuelle mélancolie qui allait admirablement à l'air de son visage et qui s'harmoniait à merveille avec son doux nom de Hilda. Aussi, rien qu'à la voir le jour se promener dans son jardin, en écoutant le chant des oiseaux qu'elle semblait comprendre, ou la nuit assise à la fenêtre, suivant dans les nuages, qui de temps en temps l'obscurcissaient, la lune avec laquelle elle semblait parler, les cœurs les plus rebelles sentaient qu'ils pourraient aimer un jour, tandis que les cœurs sensibles sentaient qu'ils aimaient déjà.

Or, quand Hilda apprit que son père était décidé à supprimer cette année la bouillie au miel, elle lui fit, toujours contenues cependant dans les bornes du respect filial, toutes les observations possibles ; mais, ni sa douce voix, ni ses doux regards, ne purent rien sur le cœur du baron, qu'avaient endurci les mauvais conseils de son ami Hans.

Au jour fixé par lui, il quitta donc le château, déclarant à son intendant que cette sotte coutume de la bouillie au miel durait depuis d'assez longues années, et qu'à partir du 1er mai suivant, il était décidé à abolir cette

coutume, non seulement onéreuse pour lui, mais encore d'un mauvais exemple pour les autres.

Alors Hilda, voyant qu'elle ne pouvait faire revenir son père à de meilleurs sentiments, réunit toutes ses petites épargnes, et, comme elles montaient justement à la somme qu'aurait dû dépenser le baron, elle prit à pied le chemin des villages qui dépendaient de la baronnie, disant tout haut que son père, forcé de s'absenter, n'avait pu donner cette année la bouillie au miel, mais l'avait chargée de distribuer la somme que coûtait annuellement le repas, aux pauvres, aux malades et aux vieillards.

Les paysans la crurent ou firent semblant de la croire ; et, comme le dernier repas ne leur avait pas laissé de bien agréables souvenirs, ils furent enchantés de voir se changer un maigre festin en une grande aumône, et bénirent la main par laquelle il plaisait au baron Wilbold d'étendre ses bienfaits sur eux.

Il n'y avait que les esprits du château qu'on ne pouvait pas tromper, et qui ne se laissaient aucunement prendre au pieux mensonge de la belle Hilda.

Chapitre 13

La main de feu

Le 4 mai Wilbold revint au château. Son premier soin fut de demander s'il s'était passé quelque chose en son absence ; mais comme il apprit que tout avait été tranquille, que ses vassaux ne s'étaient pas plaints, que les esprits n'avaient point fait tapage, il demeura convaincu que sa persistance les avait lassés et qu'il en était débarrassé à jamais. En conséquence, après avoir embrassé sa fille, et donné les ordres pour le lendemain, il alla se coucher tranquillement.

Mais à peine fut-il dans son lit, qu'il se fit dans le château et autour du château un tapage comme jamais oreilles humaines n'en avaient entendu. Autour du château, les chiens hurlaient, les chouettes piaillaient, les hiboux roucoulaient, les chats miaulaient, la foudre grondait ; au dedans du château on traînait des chaînes, on renversait des meubles, on roulait des pierres ; c'était un bruit, un vacarme, un remue-ménage, à croire que toutes les sorcières de la contrée, convoquées par le grand diable d'enfer, avaient changé le lieu ordinaire de leurs séances, et au lieu de se réunir comme d'habitude au Broken, se tenaient dans le manoir de Wittsgaw.

À minuit tout bruit cessa, et le silence le plus profond se répandit si bien, que chacun put entendre sonner les douze heures les unes après les autres. À la dernière, Wilbold, un peu rassuré, sortit la tête de dessous sa couverture et se hasarda à regarder autour de lui. Tout à coup ses cheveux se hérissèrent sur son front, une sueur glacée coula sur son visage, une main de feu sortait de la muraille en face de son lit, et du bout du doigt, comme avec une plume, traçait sur les sombres parois de la chambre les paroles suivantes :

Pour obéir au vœu de la comtesse Berthe,

Dieu, baron de Wilbold, te donnera sept jours,

Ou sinon, tu verras, artisan de ta perte,

Le manoir de Wittsgaw t'échapper pour toujours.

Puis la main disparut ; puis, l'une après l'autre, dans l'ordre où elle avait été tracée, chaque lettre s'effaça ; puis enfin, la dernière lettre éteinte, la chambre, qui un instant avait été éclairée par ce quatrain de flamme, retomba dans la plus profonde obscurité.

Le lendemain, tous les serviteurs du baron, depuis le premier jusqu'au dernier, vinrent lui demander leur congé, lui déclarant qu'ils ne voulaient plus rester dans le château.

Le comte, qui au fond du cœur avait aussi bonne envie qu'eux de le quitter, leur déclara que, ne voulant pas se séparer de si bons serviteurs, il était décidé à aller habiter un autre domaine, et à abandonner le manoir de Wittsgaw aux esprits qui paraissaient vouloir en réclamer la possession.

Le même jour, malgré les pleurs de Hilda, on quitta donc le vieux donjon pour aller habiter le château de Einsenfeld, qui venait au baron de la succession paternelle, et qui était situé à une demi-journée de celui de Wittsgaw.

Chapitre 14

Le chevalier Torald

Il y avait dans ce moment-là deux nouvelles qui faisaient grand bruit dans le domaine de Rosemberg ; la première, c'était le départ du baron Wilbold de Einsenfeld ; la seconde, c'était l'arrivée du chevalier Torald.

Le chevalier Torald était un beau jeune homme de vingt et un à vingt-deux ans, qui avait déjà, quoique bien jeune encore, comme on le voit, parcouru les principales cours d'Europe, où il avait acquis une grande réputation de courage et de courtoisie.

En effet, c'était un cavalier des plus accomplis, et l'on racontait sur son éducation des choses merveilleuses : on disait que, tout enfant, il avait été confié au roi des nains, qui lui-même, étant un prince très savant en toutes choses, avait juré d'en faire un seigneur accompli. Il lui avait donc appris à lire les manuscrits les plus anciens, à parler toutes les langues vivantes et même les langues mortes, à peindre, à jouer du luth, à chanter, à monter à cheval, à faire des armes et à jouter ; puis, lorsqu'il eut atteint l'âge de dix-huit ans, et que le roi son tuteur le vit arriver au point de perfection en toute chose auquel il avait désiré l'amener, il lui avait donné le fameux cheval Bucéphale, qui ne se lassait jamais ; la fameuse lame du chevalier Astolphe, qui renversait de leurs arçons tous ceux qu'elle touchait avec sa pointe de diamant ; et enfin, la fameuse épée Durandal, qui brisait comme verre les armures les plus fortes et les mieux conditionnées. Puis, à ces présents déjà fort précieux, il avait ajouté un don plus recommandable encore : c'était celui d'une bourse dans laquelle il y avait toujours vingt-cinq écus d'or.

On comprend le bruit que l'arrivée d'un si pieux chevalier fit dans la contrée ; mais presque aussitôt après avoir traversé le village de Rosemberg, monté sur son bon cheval, armé de sa bonne lance et ceint de sa bonne épée, il avait disparu, et personne n'en avait plus entendu parler.

Il va sans dire que ce mystère n'avait fait qu'augmenter dans les environs la curiosité qui s'attachait au chevalier.

On disait bien qu'on l'avait vu le soir se balancer devant le château de Wittsgaw, sur une barque qui, malgré le cours rapide du Rhin, se tenait immobile comme si elle eût été à l'ancre. On disait bien qu'on l'avait aperçu, un luth à la main sur la pointe d'un haut rocher, qui s'élevait en face des fenêtres de Hilda, et sur lequel jusque-là les faucons, les gerfauts et les aigles avaient seuls posé leurs serres. Mais tous ces récits n'étaient que de vagues rumeurs, et personne ne pouvait dire positivement avoir rencontré le chevalier Torald depuis le jour où, armé de toutes pièces et monté sur son cheval, il avait traversé le village de Rosemberg.

Chapitre 15

Les conjureurs d'esprit

La main de feu, comme vous l'avez vu, mes chers petits amis, avait donné au baron de Wilbold sept jours pour se repentir ; mais celui-ci, toujours poussé par les mauvais conseils du chevalier Hans de Warburg, était bien résolu de ne pas revenir sur ses pas, et, pour s'affermir dans cette résolution, il avait décidé qu'il passerait les trois derniers jours en fêtes et en orgies. Ce qui lui donnait d'ailleurs un prétexte, c'était la célébration du jour anniversaire de la naissance de sa fille, qui tombait justement le 8 de mai : Hilda était née dans le mois des roses.

Au reste, le chevalier Hans avait un motif pour venir plus souvent qu'il ne l'avait jamais fait chez son ami, le baron de Wilbold ; il était devenu fort amoureux de la belle Hilda, et, quoiqu'il eût quarante-cinq ans au moins, c'est-à-dire trois fois l'âge de la jeune fille, il ne s'ouvrit pas moins à son ami de ses projets d'alliance.

Celui-ci n'avait jamais trop compris toutes les délicatesses de cœur sur lesquelles ordinairement les jeunes filles établissent leurs rêves de tristesse ou de joie, de douleur ou de félicité ; il avait pris sa femme sans l'aimer, ce qui ne l'avait pas empêché de se trouver parfaitement heureux en ménage, car la comtesse était une sainte femme. Il ne pensait donc pas que Hilda eût besoin d'adorer son mari pour être heureuse à son tour avec lui. À ces réflexions, venaient se joindre la grande admiration qu'il avait pour le courage de Hans, la connaissance parfaite qu'il avait de sa fortune, qui était au moins égale à la sienne ; et, enfin, l'habitude qu'il avait prise d'avoir pour convive le joyeux et bavard chevalier, lequel l'amusait beaucoup avec ses

éternels récits de combats, de tournois et de duels dans lesquels, bien entendu, il avait toujours obtenu l'avantage.

Il n'avait donc ni accepté ni refusé l'offre du chevalier : mais cependant il lui avait laissé comprendre qu'il lui ferait plaisir en essayant de plaire à Hilda, ce qui ne serait probablement pas difficile à un brave, galant et spirituel chevalier comme lui.

À partir de ce moment, le chevalier Hans avait donc redoublé de soins et d'attention pour la gracieuse dame de ses pensées, laquelle avait reçu toutes ses démonstrations d'amour avec sa retenue et sa modestie habituelle, et comme si elle ignorait complètement dans quel but les compliments de Hans lui étaient adressés.

Le cinquième jour après l'apparition de la main de feu était donc le jour anniversaire de la naissance de Hilda, et, selon les projets de passer les trois jours suivants en fête, le baron Wilbold avait invité tous ses amis à un grand dîner ; et, comme on le pense bien, il n'avait pas oublié dans ses invitations son bon et inséparable compagnon, le chevalier Hans de Warburg.

Les convives étaient réunis, on venait de passer dans la salle à manger, et chacun allait prendre à la table la place qui lui était destinée, lorsqu'on entendit le bruit du cor, et que le majordome annonça qu'un chevalier venait de se présenter à la porte du château de Einsenfeld, demandant l'hospitalité.

« Pardieu ! dit le baron, voilà un gaillard qui a bon nez. Allez lui dire qu'il est le bienvenu, et que nous l'attendons pour nous mettre à table. »

Cinq minutes après, le chevalier entra.

C'était un beau jeune homme de vingt à vingt-deux ans, aux cheveux noirs et aux yeux bleus, se présentant avec une aisance qui indiquait que dans ses voyages il avait l'habitude de recevoir l'hospitalité des plus hauts seigneurs.

Sa haute mine frappa à l'instant même tous les convives, et le baron Wilbold, voyant à qui il avait affaire, voulut, comme à son hôte, lui offrir sa propre place. Mais l'inconnu dénia cet honneur, et, après avoir répondu à l'invitation du baron Wilbold par un compliment plein de courtoisie, il prit à la table une des places secondaires.

Personne ne connaissait le chevalier, et chacun l'étudiait avec curiosité. Hilda seule tenait ses yeux baissés, et quelqu'un qui l'eût regardée au moment où le chevalier apparaissait sur le seuil de la porte aurait pu remarquer qu'elle rougissait.

Le repas était somptueux et bruyant ; les vins surtout n'étaient point ménagés. Le baron Wilbold et Hans se faisaient remarquer à la courtoisie avec laquelle ils se portaient et se rendaient les santés.

Il était bien difficile que le dîner se passât sans qu'il fût question des apparitions du château de Wittsgaw.

Le chevalier Hans se mit à railler le baron sur les terreurs que lui inspiraient les apparitions, terreur qu'il avouait avec toute la franchise d'un homme courageux.

« Pardieu ! mon cher chevalier, dit le baron, j'aurais bien voulu vous voir à ma place, quand cette terrible main de feu écrivait sur la muraille ce fameux quatrain, dont je n'ai point oublié une seule syllabe.

— Illusions ! reprit Hans. Rêves d'un esprit frappé. Je ne crois pas aux fantômes, moi.

— Vous n'y croyez pas, parce que vous n'en avez pas encore vu ; mais si vous en voyez quelqu'un, que direz-vous ?

— Je le conjurerais, dit Hans en frappant bruyamment sur sa grande épée, de manière à ce qu'il ne reparût jamais en ma présence ; je vous en réponds.

— Eh bien, dit le baron Wilbold, une proposition, Hans ?

— Laquelle ?

— Conjure l'esprit de madame la comtesse Berthe, de manière à ce qu'elle ne revienne jamais dans le château de Wittsgaw, et demande-moi ce que tu voudras.

— Ce que je voudrai ?

— Oui, répondit le baron.

— Prends garde ! dit en riant le chevalier.

— Conjure l'esprit de la comtesse Berthe, et demande hardiment.

— Et quelque chose que je te demande tu me l'accorderas ?

— Foi de chevalier.

— Même la main de la belle Hilda ?

— Même la main de ma fille.

— Mon père ! dit la jeune châtelaine avec l'accent d'un léger reproche.

— Ma foi ! ma chère Hilda, reprit le baron que quelques verres de tokai et de braunberger avaient échauffé ; ma foi ! j'ai dit ce que j'ai dit. Chevalier Hans, je n'ai qu'une parole : conjure l'esprit de la comtesse Berthe, et ma fille est à toi.

— Et accorderez-vous pareille récompense, sire baron, demanda le jeune étranger, à celui qui accomplira l'entreprise lorsque le chevalier Hans aura échoué.

— Lorsque j'aurai échoué ! s'écria Hans. Ah çà ! vous supposez donc que j'échouerai.

— Je ne le suppose pas, chevalier, répondit l'inconnu avec un accent de voix si parfaitement doux, qu'on eût dit que ses paroles sortaient de la bouche d'une femme.

— Vous en êtes sûr, voulez-vous dire alors ! Corbleu ! monsieur l'inconnu, dit le chevalier en grossissant sa voix, savez-vous que c'est fort impertinent ce que vous me dites là ?

— En tout cas, la question que j'adresse à messire Wilbold de Einsenfeld ne peut porter aucun préjudice à vos projets de mariage, seigneur chevalier, puisque ce n'est qu'après que vous aurez échoué qu'un autre se présentera.

— Et quel est cet autre qui se présentera pour accomplir une entreprise où le chevalier Hans aura échoué ?

— Moi ! dit l'inconnu.

— Mais, dit le baron, pour que j'acceptasse votre offre toute courtoise qu'elle est, mon cher hôte, il faudrait d'abord que je susse qui vous êtes.

— Je suis le chevalier Torald », dit le jeune homme.

Le nom s'était répandu dans toute la contrée d'une façon si avantageuse, qu'à ce nom tous les convives se levèrent pour saluer celui qui venait de se faire connaître ; Wilbold ne crut même pouvoir se dispenser de faire un compliment courtois au jeune homme.

« Chevalier, dit-il, si jeune que vous soyez, votre nom est déjà si avantageusement connu, qu'une alliance avec vous serait un honneur pour les plus fières maisons. Mais je connais le chevalier Hans depuis vingt ans, tandis que j'ai l'honneur de vous voir pour la première fois. Je ne pourrais donc, en tous cas, accepter l'offre que vous me faites, qu'en soumettant votre proposition à l'approbation de ma fille. »

Hilda rougit jusqu'au blanc des yeux.

« Je me suis toujours promis, dit Torald, de ne prendre pour épouse qu'une femme dont j'aurais la certitude d'être aimé. »

Depuis que le chevalier s'était nommé, Hans gardait le plus profond silence.

« Eh bien, chevalier, dit le baron, puisque vous soumettez la chose à l'approbation de ma fille, et puisque vous laissez la priorité de l'épreuve à mon ami Hans, je ne vois pas pourquoi, sauf plus profond examen de votre famille, je ne vous donnerais pas même parole qu'à lui.

— Ma famille marche de pair avec les premières familles d'Allemagne, messire baron ; il y a même plus, ajouta le chevalier Torald en souriant, et je vais vous annoncer une nouvelle dont vous ne vous doutez pas, c'est que nous sommes quelque peu parents.

— Nous, parents ! s'écria Wilbold avec étonnement.

— Oui, messire, répondit Torald, et nous éclaircirons tout cela plus tard. Pour le moment, il n'est question que d'une chose, c'est de conjurer l'esprit de la comtesse Berthe.

— Oui, reprit Wilbold ; j'avoue que c'est l'affaire que je suis le plus pressé de voir terminer.

— Eh bien, dit Torald, que le chevalier Hans tente l'épreuve cette nuit, et moi je la tenterai la nuit prochaine.

— Parbleu, dit Wilbold, voici ce qui s'appelle parler, et j'aime qu'on mène les affaires avec cette rondeur. Chevalier Torald, vous êtes un brave jeune homme, touchez là. »

Et Wilbold tendit au chevalier une main que celui-ci serra en s'inclinant.

Hans gardait toujours le plus morne silence.

Wilbold se retourna de son côté, et vit avec étonnement qu'il était très pâle.

« Eh bien, camarade Hans, lui dit-il, voilà une proposition faite pour te plaire ; et puisque tout a l'heure tu avais tant de hâte de te trouver en face des esprits, tu dois remercier le chevalier Torald qui t'offre l'occasion de les voir cette nuit même.

— Oui, certainement, dit le chevalier, certainement ; mais ce sera inutile et j'aurai perdu mon temps, les esprits ne viendront pas.

— Vous vous trompez, chevalier Hans, répondit Torald du ton d'un homme qui est sûr de son fait, ils viendront. »

Hans devint livide.

« Après cela, dit Torald, si vous voulez me céder votre tour, chevalier Hans, j'accepterai avec reconnaissance, et j'essuierai le premier feu des fantômes ; peut-être seront-ils moins terribles à une seconde épreuve qu'à une première.

— Ma foi ! chevalier, dit Hans, passer le premier ou le second, cela m'est absolument égal, et si vous tenez à passer le premier…

— Non pas, non pas, dit Wilbold ; je maintiens les choses comme il a été convenu. Gardez vos rangs, messieurs. Hans, ce soir ; le chevalier Torald, demain, et ainsi donc… »

Il remplit son verre et le leva.

« À la santé des conjureurs d'esprits ! » dit-il.

Chacun fit raison au baron. Mais celui-ci s'aperçut, à son grand étonnement, que la main du chevalier Hans tremblait en portant son verre à sa bouche.

« C'est bien, dit Wilbold ; après le dîner nous partirons. »

Le pauvre chevalier Hans était pris comme une souris dans une souricière.

Il avait d'abord, en s'engageant à entreprendre l'affaire, cru s'en tirer par une de ses fanfaronnades habituelles : il comptait faire semblant d'entrer dans le château et passer la nuit aux environs, puis le lendemain raconter tout à loisir le combat terrible qu'il avait livré aux esprits. Mais il n'en était plus ainsi, l'affaire avait pris, grâce au défi porté par le chevalier Torald, un caractère de gravité qui indiquait à Hans que, soit par son ami, soit par son rival, il ne serait plus perdu de vue. En effet, après le dîner, le baron Wilbold se leva, annonçant qu'il allait accompagner lui-même le chevalier Hans, et que, pour qu'il n'y eût, ni de sa part, ni de celle du chevalier de Torald, lieu à aucune réclamation, il l'enfermerait à la clef dans la chambre à coucher, et mettrait son cachet sur la porte.

Il n'y avait pas à reculer. Hans demanda seulement la permission d'aller prendre sa cuirasse et son casque, afin d'être en état de résister à l'ennemi, si l'ennemi se présentait : cette permission lui fut accordée.

Hans passa donc chez lui, et s'arma de pied en cap, puis on s'achemina vers le château désert de Wittsgaw.

La cavalcade se composait du baron Wilbold de Einsenfeld, du chevalier Hans, du chevalier Torald et de trois ou quatre autres convives qui, se faisant un plaisir de cet événement, de quelque façon qu'il tournât, devaient en attendre le résultat dans une métairie appartenant au baron de Wilbold, et située à une demi-lieue du château.

On arriva à Wittsgaw vers les neuf heures du soir : c'était le moment favorable pour entreprendre l'affaire.

Hans était fort inquiet au dedans de lui-même, mais il faisait contre fortune bon cœur, et se conservait d'assez ferme apparence. Tout, au

château, était plongé dans l'obscurité la plus profonde, et, comme le silence n'en était pas troublé par le moindre bruit, il semblait un spectre lui-même.

On entra dans le vestibule désert, on traversa les grandes salles tendues de sombres tapisseries et les corridors sans fin ; enfin la porte de la fatale chambre à coucher s'ouvrit. Cette chambre était froide, calme et silencieuse comme le reste du château.

On fit un grand feu dans la cheminée, on alluma le lustre et les candélabres, puis on souhaita le bonsoir au chevalier Hans, et le baron Wilbold, ayant fermé la porte à la clef, mit les scellés dessus avec une bande de papier et deux cachets à ses armes.

Après quoi chacun cria une dernière fois bonne nuit au prisonnier, et s'en alla coucher dans la métairie.

Hans, resté seul, pensa d'abord à s'en aller par la fenêtre ; mais il n'y avait pas moyen, la fenêtre donnait sur un précipice que l'obscurité de la nuit faisait paraître plus profond encore.

Il sonda les murs : les murs rendirent partout un son mat et sourd, indiquant qu'il n'y avait aucune porte cachée dans les murailles.

Bon gré, mal gré, il fallait rester. Le chevalier Hans tâta si toutes les pièces de son armure étaient solidement attachées, si son épée était bien à son côté, si son poignard sortait bien du fourreau, et si la visière de son casque jouait à loisir ; après quoi, voyant que de ce côté tout était pour le mieux, il s'assit dans le grand fauteuil en face de la cheminée.

Cependant les heures s'écoulaient sans que rien apparût, et le chevalier Hans commençait à se rassurer. D'abord il avait réfléchi que, puisque la muraille ne présentait aucune porte secrète ; que, puisque la porte principale était fermée, les revenants auraient autant de peine à entrer qu'il en avait, lui, à sortir. Il est vrai qu'il avait entendu dire que les revenants s'occupaient peu de ces sortes de clôtures, et passaient très bien sans dire gare à travers les murailles et les trous des serrures ; mais enfin c'était toujours pour lui une sécurité.

Nous devons dire pour l'honneur du chevalier Hans qu'il commençait même à s'endormir, lorsqu'il lui sembla entendre un grand bruit dans le

tuyau de la cheminée ; il jeta aussitôt un fagot sur le feu qui commençait à s'éteindre, pensant rôtir les jambes des revenants, s'ils se décidaient à descendre par cette route. Le feu, en effet, flamba de nouveau, et montait contre la plaque tout en chantant et en pétillant, lorsque tout à coup le chevalier Hans vit sortir de la cheminée le bout d'une planche large d'un pied à peu près, qui se mouvait et s'allongeait sans qu'on pût distinguer ceux qui la faisaient mouvoir. La planche descendait toujours lentement et de biais, et, arrivant à toucher le sol, se trouva placée comme une espèce de pont au-dessus des flammes. Au même instant, sur ce pont se mirent à glisser, comme sur une montagne russe, une multitude de petits nains, conduits par leur roi qui, armé de toutes pièces comme le chevalier Hans, semblait les conduire à la bataille.

À mesure qu'ils descendaient, Hans reculait avec son fauteuil à roulettes, de sorte que, lorsque le roi et son armée furent rangés en bataille devant la cheminée, Hans était arrivé à l'autre bout de la chambre, empêché par la muraille seule d'aller plus loin, et qu'il se trouvait entre eux un grand espace libre.

Alors le roi des nains, après avoir conféré à voix basse avec ses officiers généraux, s'avança seul dans l'espace.

« Chevalier Hans, dit-il alors d'un ton de voix ironique, j'ai entendu plus d'une fois vanter ton grand courage, il est vrai que c'est par toi-même ; mais comme un vrai chevalier ne doit pas mentir, j'ai dû être convaincu que tu disais la vérité. En conséquence, il m'est venu dans l'esprit de te défier en combat singulier, et ayant appris que tu avais vaillamment offert au baron de Wilbold de conjurer l'esprit qui revient dans son château, j'ai obtenu de cet esprit, qui est de mes amis intimes, de me laisser prendre sa place cette nuit. Si tu es vainqueur, l'esprit par ma voix s'engage à abandonner le château et à ne plus reparaître ; si tu es vaincu, tu avoueras franchement ta défaite, et tu céderas la place au chevalier Torald, que je n'aurai sans doute pas grand-peine à vaincre, car je ne l'ai jamais entendu se vanter d'avoir pourfendu personne. En conséquence, et comme je ne doute pas que tu n'acceptes le défi, voici mon gant. »

Et, à ces mots, le roi des nains jeta fièrement son gant aux pieds du chevalier.

Pendant que le roi des nains faisait son discours d'une petite voix claire, le chevalier Hans l'avait regardé attentivement, et s'étant assuré qu'il n'avait guère plus de six pouces et demi de haut, il commençait à se rassurer, car un pareil adversaire ne lui paraissait pas fort à craindre ; il ramassa donc le gant avec une certaine confiance, et le mit sur le bout de son petit doigt pour l'examiner.

C'était un gant à la Crispin, taillé dans une peau de rat musqué, et sur lequel avaient été cousues avec une grande habileté de petites écailles d'acier.

Le roi des nains laissa Hans examiner le gant tout à son aise ; puis, après un instant de silence : « Eh bien, chevalier, dit-il, j'attends la réponse. Acceptes-tu ou refuses-tu le défi ? »

Le chevalier Hans jeta de nouveau les yeux sur le champion qui se présentait pour le combattre et qui n'atteignait pas à la moitié de sa jambe, et, rassuré par sa petite taille :

« Et à quoi nous battrons-nous, mon petit bonhomme ? dit le chevalier.

— Nous nous battrons chacun avec nos armes, toi avec ton épée, et moi, dit-il, avec mon fouet.

— Comment ! vous avec votre fouet ?

— Oui, c'est mon arme ordinaire ; comme je suis petit, il faut que j'atteigne de loin. »

Hans éclata de rire.

« Et vous vous battrez contre moi, dit-il, avec votre fouet ?

— Sans doute. N'avez-vous pas entendu que je vous ai dit que c'était mon arme ?

— Et vous n'en prendrez pas d'autre ?

— Non.

— Vous vous y engagez ?

— Foi de chevalier et de roi.

— Alors, dit Hans, j'accepte le combat. »

Et il jeta à son tour son gant aux pieds du roi.

« C'est bien, dit le roi, qui fit un bond en arrière pour ne pas être écrasé. Sonnez, trompettes ! »

En même temps, douze trompettes, qui étaient montés sur un petit tabouret, sonnèrent une fanfare belliqueuse, pendant laquelle on apporta au roi des nains l'arme avec laquelle il devait combattre.

C'était un petit fouet dont le manche était formé d'une seule émeraude. Au bout de ce manche s'attachaient cinq chaînes d'acier longues de trois pieds, au bout desquelles brillaient des diamants de la grosseur d'un pois : sauf la valeur de la matière, l'arme du roi des nains ressemblait donc fort à un de ces martinets avec lesquels on bat les habits.

Le chevalier Hans, de son côté, plein de confiance dans sa force, tira son épée.

« Quand vous voudrez ! dit le roi au chevalier.

— À vos ordres, sire », dit Hans.

Aussitôt les trompettes firent entendre un air plus guerrier encore que le premier, et le combat commença.

Mais aux premiers coups qu'il reçut, le chevalier comprit qu'il avait eu tort de mépriser l'arme de son adversaire. Tout couvert d'une cuirasse qu'il était, il ressentait les coups de fouet comme s'il eût été nu, car partout où frappaient les cinq diamants, ils enfonçaient le fer comme ils eussent fait d'une pâte molle. Hans, au lieu de se défendre, se mit donc à crier, à hurler, à courir autour de la chambre, à sauter sur les meubles et à monter sur le lit, poursuivi de tous côtés par le fouet de l'implacable roi des nains, tandis que l'air guerrier que sonnaient les trompettes, s'appropriant à la circonstance, avait changé de mesure et de caractère pour devenir un galop.

C'est ce même galop, mes chers enfants, que notre grand musicien Aubert a retrouvé et a placé, sans rien dire, dans le cinquième acte de Gustave.

Après cinq minutes de cet exercice, le chevalier Hans tomba à genoux et demanda grâce.

Alors le roi des nains remit le fouet aux mains de son écuyer, et prenant son sceptre :

« Chevalier Hans, lui dit-il, tu n'es qu'une véritable femme ; ce n'est donc point une épée et un poignard qui te conviennent, c'est une quenouille et un fuseau. »

Et, à ces mots, il le toucha de son sceptre. Hans sentit qu'il se faisait un grand changement sur sa personne ; les nains éclatèrent de rire, et tout disparut comme une vision.

Chapitre 16

Le chevalier à la quenouille

ans regarda d'abord autour de lui, il était seul. Alors il regarda sur lui, et son étonnement fut grand. Il était vêtu en vieille femme : sa cuirasse était devenue un jupon de molleton à raies ; son casque, une cornette : son épée, une quenouille ; et son poignard, un fuseau.

Vous comprenez, mes chers enfants, que, comme sous ce nouveau costume, le chevalier Hans avait conservé sa barbe et ses moustaches, le chevalier Hans était fort grotesque et fort laid.

Lorsqu'il se vit accoutré ainsi, le chevalier Hans fit une grimace qui le rendit plus grotesque et plus laid encore ; mais il lui vint dans l'idée de se déshabiller et de se mettre au lit, de cette façon il ne resterait aucune trace de ce qui s'était passé. Il posa donc sa quenouille sur le fauteuil, et voulut se mettre à dénouer sa cornette ; mais aussitôt la quenouille s'élança du fauteuil où elle était placée, et lui donna de si bons coups sur les doigts, qu'il fut obligé de faire face à ce nouvel adversaire.

Hans voulut d'abord se défendre ; mais la quenouille s'escrima si bien, qu'il fut obligé, au bout d'un instant, de fourrer ses mains dans ses poches.

Alors la quenouille reprit tranquillement sa place à son côté, et le chevalier Hans eut un moment de répit.

Il en profita pour examiner son ennemi.

C'était une honnête quenouille, ressemblant à toutes les quenouilles de la terre, si ce n'est que, plus élégante que les autres, elle était terminée à son

extrémité supérieure par une petite tête grimaçante et moqueuse, qui semblait tirer la langue au chevalier.

Le chevalier fit semblant de sourire à la quenouille, tout en se rapprochant de la cheminée, et, prenant son temps, il saisit la quenouille par le milieu du corps et la jeta au feu.

Mais la quenouille ne fut pas plutôt dans le foyer, qu'elle se redressa toute en flamme, et se mit à courir après le chevalier, qui, cette fois, fut non seulement battu, mais encore allait être brûlé, lorsqu'il demanda grâce.

Aussitôt la flamme s'éteignit, et la quenouille se replaça modestement à sa ceinture.

La situation était grave, le jour commençait à paraître, et le baron Wilbold, le chevalier Torald et les autres ne pouvaient tarder à venir. Hans ruminait dans son esprit comment il pourrait se débarrasser de la quenouille maudite, lorsque l'idée lui vint de la jeter par la fenêtre.

Il s'approcha donc de la croisée tout en chantonnant, pour ne donner aucun soupçon à la quenouille, et l'ayant ouverte comme pour regarder le paysage et respirer l'air frais du matin, il saisit tout à coup son étrange adversaire, le jeta dans le précipice et referma la fenêtre ; tout à coup il entendit le bruit d'une vitre cassée, et se retourna vers la seconde croisée ; la quenouille, précipitée par une fenêtre, était rentrée par l'autre.

Mais cette fois la quenouille, qui deux fois avait été prise en traître, était furieuse ; elle tomba sur Hans, et à grands coups de tête elle lui meurtrit tout le corps. Hans poussait de véritables hurlements.

Enfin, Hans étant tombé anéanti dans le fauteuil, la quenouille eut pitié de lui, et revint se replacer à sa ceinture.

Alors Hans pensa qu'il désarmerait peut-être la colère de son ennemie en faisant quelque chose pour elle, et il se mit à filer.

La quenouille aussitôt parut fort satisfaite ; sa petite tête s'anima, elle cligna des yeux de plaisir, et elle se mit de son côté à murmurer une petite chanson.

En ce moment Hans entendit du bruit dans le corridor et voulut cesser de filer ; mais ce n'était pas l'affaire de la quenouille, qui lui donna de tels coups sur les doigts, que force lui fut de continuer sa besogne.

Cependant les pas se rapprochaient et s'arrêtaient devant la porte ; Hans était furieux d'être surpris sous un pareil costume et dans une pareille occupation, mais il n'y avait pas moyen de faire autrement.

Au bout d'un instant, en effet, la porte s'ouvrit, et le baron Wilbold, le chevalier Torald, et les trois ou quatre autres personnes qui les accompagnaient, restèrent stupéfaits du singulier spectacle qu'ils avaient sous les yeux.

Hans, qu'ils avaient quitté vêtu d'une armure de chevalier, était habillé en vieille femme avec une quenouille et un fuseau.

Les nouveaux arrivants éclatèrent de rire. Hans ne savait où se fourrer.

« Pardieu ! dit le baron de Wilbold, il paraît que les esprits qui t'ont apparu avaient l'esprit jovial, camarade Hans, et tu vas nous raconter ce qui t'est arrivé.

— Voilà ce que c'est, répondit Hans qui espérait s'en tirer à l'aide d'une gasconnade, voilà ce que c'est ; c'est un pari. »

Mais à ce moment la quenouille, qui voyait qu'il allait mentir, lui donna un si violent coup sur les ongles, qu'il poussa un cri.

« Quenouille maudite ! » murmura-t-il ; puis il reprit :

« C'est un pari que j'ai fait » ; pensant que comme le revenant était une femme, il était inutile de l'attendre avec d'autres armes qu'une quenouille et un fuseau.

Mais en ce moment, malgré le regard suppliant que Hans jetait à la quenouille, celle-ci se rebiffa et recommença à lui taper sur les ongles de telle façon, que Wilbold lui dit :

« Tiens, camarade Hans, je vois que tu mens, et que voilà pourquoi la quenouille te bat. Dis nous la vérité, et la quenouille te laissera tranquille. »

Et, comme si elle avait compris ce que venait de dire le baron, la quenouille lui fit une grande révérence, accompagnée d'un signe de tête qui

voulait dire qu'il était dans la vérité.

Force fut donc à Hans de raconter ce qui s'était passé dans tous ses détails. Il voulait bien, de temps en temps encore, s'écarter de la vérité et broder quelque épisode en faveur de son courage ; mais alors la quenouille, qui se tenait tranquille tant qu'il ne mentait pas, lui tombait dessus dès qu'il mentait, et cela de telle façon, qu'il était obligé de rentrer à l'instant même dans le sentier de la vérité dont il s'était momentanément écarté.

Le récit achevé d'un bout jusqu'à l'autre, la quenouille fit une révérence moqueuse à Hans et un salut parfaitement poli au reste de la société et s'en alla par la porte, en sautillant sur sa queue, et emmenant son fuseau qui la suivait comme un enfant suit sa mère.

Quant au chevalier Hans, lorsqu'il fut bien certain que la quenouille s'était éloignée, il s'enfuit par la même porte et alla, au milieu des huées de tous les polissons qui le prenaient pour un masque, se cacher dans son château.

Chapitre 17

Le trésor

La nuit suivante, c'était au chevalier Torald de veiller ; mais celui-ci se prépara à cette entreprise nocturne avec autant d'humilité et de recueillement que Hans avait mis de fanfaronnade et de légèreté.

Comme le chevalier Hans, il fut conduit, enfermé et scellé dans la chambre ; mais il n'avait voulu prendre aucune arme, disant que contre les esprits toute résistance humaine était inutile, les esprits venant de Dieu.

Donc aussitôt qu'il fut seul, il fit dévotement sa prière, et attendit assis dans le fauteuil que l'esprit voulût bien lui apparaître.

Il attendait depuis quelques heures ainsi les yeux fixés vers la porte et sans qu'il vît rien d'extraordinaire, lorsque tout à coup, derrière lui, il entendit un léger bruit et sentit qu'on lui touchait légèrement l'épaule.

Il se retourna : c'était l'ombre de la comtesse Berthe.

Mais loin que le jeune homme parût effrayé, il lui sourit comme à une ancienne amie.

« Torald, lui dit-elle, tu es devenu ce que j'espérais, c'est-à-dire un bon, un brave, un pieux jeune homme ; sois donc récompensé comme tu le mérites. »

Et à ces mots, lui faisant signe de la suivre, elle s'avança du côté de la muraille, et l'ayant touchée du doigt, la muraille s'ouvrit et découvrit un grand trésor que le comte Osmond avait autrefois caché là, lorsqu'il avait été forcé par la guerre de quitter le château.

« Ce trésor est à toi, mon fils, dit la comtesse ; et pour qu'on ne te le conteste pas, personne que toi ne pourra ouvrir la muraille, et le mot avec lequel tu l'ouvriras est le nom de ta bien-aimée Hilda. »

Et, à ces mots, la muraille se referma si hermétiquement, qu'il était impossible d'en voir la soudure.

Après quoi, l'ombre ayant adressé au chevalier un dernier sourire et un gracieux signe de tête, elle disparut comme une vapeur qui se serait évanouie.

Le lendemain Wilbold et ses compagnons entrèrent dans la chambre, et trouvèrent le chevalier Torald paisiblement endormi dans le grand fauteuil.

Le baron réveilla le jeune homme, qui ouvrit les yeux en souriant.

« Ami Torald, dit Wilbold, j'ai fait un rêve cette nuit.

— Lequel ? demanda Torald.

— J'ai rêvé que tu ne t'appelais point Torald, mais Hermann ; que tu étais le petit-fils du comte Osmond, qu'on t'avait cru mort, quoique tu ne le fusses pas, et que ta grand-mère Berthe t'était apparue cette nuit pour te découvrir un trésor. »

Torald comprit que ce rêve était une révélation du ciel pour que le baron Wilbold de Einsenfeld ne conservât aucun doute.

Il se leva donc sans rien répondre, et, faisant à son tour signe au baron de le suivre, il s'arrêta devant la muraille.

« Votre rêve ne vous a point trompé, messire Wilbold : je suis bien cet Hermann que l'on a cru mort. Ma grand-mère Berthe m'est bien apparue cette nuit, et m'a effectivement découvert le trésor ; et la preuve : la voilà. »

Et à ces mots, Hermann, car c'était effectivement le pauvre enfant que la comtesse Berthe avait repris dans son tombeau, et confié au roi des nains, Hermann prononça le nom de Hilda, et, comme l'avait promis le fantôme, la muraille s'ouvrit.

Wilbold resta ébloui à la vue de ce trésor qui se composait, non seulement d'or monnayé, mais encore de rubis, d'émeraudes et de diamants.

« Allons, dit-il, cousin Hermann, je vois bien que tu as dit la vérité. Le château de Wittsgaw et ma fille Hilda sont à toi ; mais à une condition.

— Laquelle ? demanda Hermann avec anxiété.

— C'est que tu te chargeras, tous les 1er de mai, de donner aux paysans de Rosemberg et des environs la bouillie de la comtesse Berthe. »

Hermann accepta, comme on le comprend bien, la condition avec reconnaissance.

Chapitre 18

Conclusion

Huit jours après, Hermann de Rosemberg épousa Hilda de Einsenfeld ; et, tant que le château resta debout, ses descendants donnèrent généreusement et sans interruptions, tous les ans au 1er mai, aux habitants de Rosemberg et des environs, la bouillie de la comtesse Berthe.

Deuxième partie

Le soldat de plomb et la danseuse de papier

OUS SAUREZ, CHERS PETITS lecteurs, qu'en 1838, c'est-à-dire bien longtemps avant que vous fussiez nés, je faisais un voyage en Allemagne.

Je m'arrêtai un mois à Francfort pour y attendre un ami à moi, qui savait une foule de jolis contes, et qu'on appelait Gérard de Nerval.

Hélas ! un jour, chers petits lecteurs, vous saurez comment il a vécu et comment il est mort. Sa vie est plus qu'une histoire et mieux qu'un conte. C'est une légende.

J'avais reçu l'hospitalité dans une famille dont le mari était Français, la femme Flamande et les enfants un peu de tout cela.

Il y avait, dans la maison, deux petits garçons et une petite fille.

Les deux petits garçons avaient l'un sept ans et l'autre cinq.

La petite fille avait quatorze mois.

Les deux garçons sont aujourd'hui l'un sous-lieutenant, l'autre sergent en Afrique.

La petite fille est une grande et belle personne de vingt ans et demi.

J'avais donc bien raison de vous dire que mon voyage avait eu lieu bien longtemps avant que vous fussiez nés.

Sous le prétexte qu'ils me voyaient écrire pendant une partie de la journée, tous les jours, après le dîner, les deux petits garçons me demandaient de leur dire un conte.

Quant à la petite fille, qui m'en a quelquefois et à son tour demandé depuis, elle ne demandait rien alors que son biberon, qu'elle caressait, il faut le dire, avec une affection toute particulière.

J'épuisai vite mon répertoire de contes, car vous connaissez l'insatiable avidité des auditeurs de votre âge.

Un conte à peine achevé, leur manière d'applaudir est de dire : encore ! leur manière de remercier est de dire : un autre !

Quand je n'en sus plus, j'en inventai. Je suis fâché de ne pas me les rappeler, car, sur la quantité, il y en avait un ou deux fort jolis.

Quand je fus au bout de mon imagination, je leur dis :

— Mes enfants, j'attends de jour en jour mon ami Gérard de Nerval. Il sait beaucoup de contes charmants et vous en dira tant que vous voudrez.

Ce n'était pas précisément cela que demandaient les deux enfants. Mais comme une lettre était arrivée le matin, qui annonçait pour le surlendemain l'arrivée de Gérard, grâce à une tartine de beurre et de fraises, mets essentiellement germains, ils prirent patience.

Le surlendemain, Gérard arriva en effet : ce fut une fête dans la maison ; les enfants, qui l'avaient regardé venir de loin et à qui j'avais dit : Voilà l'homme aux contes, coururent au-devant de lui et lui sautèrent au cou en criant :

— Soyez le bienvenu, monsieur l'homme aux contes ; en savez-vous beaucoup ? Resterez-vous longtemps ? pourrez-vous nous en dire un tous les jours ?

On expliqua à Gérard la chose dont il était question. Gérard trouva dès lors l'accueil tout naturel et promit un conte pour le même soir, après dîner.

Les enfants passèrent leur journée à regarder l'heure à la pendule et à dire qu'ils avaient faim.

Enfin on annonça que Monsieur était servi.

En Allemagne, mes enfants, on dit : Monsieur est servi.

En France, on dit : Madame est servie.

Plus tard, vos parents vous expliqueront la différence qu'il y a entre ces deux manières d'inviter le maître et la maîtresse de la maison à se mettre à table.

Elle explique le génie des deux peuples, aussi bien et même mieux qu'une longue dissertation.

S'il n'y avait eu à table que les enfants, le dîner n'eût certes pas duré dix minutes.

Les enfants sautèrent en bas de leur chaise avant le dessert et vinrent tirer Gérard par le bas de ce fameux paletot tabac d'Espagne dont lui-même a écrit l'histoire.

Gérard ne réclama que le temps de prendre son café.

Le café était une des voluptés de Gérard.

Le café pris, il n'y eut plus moyen de résister.

On coucha la petite Anna dans son berceau, en mettant son biberon à la portée de sa main, et l'on alla s'asseoir sur un balcon formant terrasse et donnant sur le jardin.

Charles, l'aîné des deux garçons, grimpa sur mon genou ; Paul, le plus jeune, se glissa entre les jambes de Gérard ; tout le monde prêta l'oreille, comme s'il s'agissait du récit d'Énée à Didon, et Gérard commença :

Charles frappa dans ses mains.

— Oh ! cela promet d'être joli.

— Veux-tu te taire ! fit Paul, qui, usurpant les prérogatives du droit d'aînesse, imposait silence à son frère.

Gérard attendit que le calme fût rétabli, et reprit :

— Il y avait une fois vingt-cinq soldats, tous frères, car ils étaient non seulement nés le même jour, mais encore avaient été fondus d'une seule et même vieille cuiller de plomb. Ils avaient tous l'arme au bras et la figure de face. Leur uniforme était magnifique : bleu avec des revers rouges.

— Ah ! j'en ai justement de pareils, dû Paul.

— Silence ! cria à son tour Charles, enchanté que son frère cadet lui fournit si vite l'occasion de prendre sa revanche. Gérard reprit :

— Les premières paroles qu'ils entendirent quand on enleva le couvercle de la boîte où ils avaient été enfermés le jour même de leur apparition dans ce monde, et qu'ils n'avaient pas quitté depuis ce jour-là, furent ceux-ci :

— Oh ! les beaux soldats !

Inutile de dire que ces paroles les rendirent très fiers.

Ces paroles étaient prononcées par un petit garçon à qui on venait de les donner pour le jour de sa fête : il s'appelait Jules.

Et de joie il sauta d'abord, frappa dans ses mains ensuite ; après il les rangea en ligne sur la table.

Tous ces soldats se ressemblaient non seulement d'uniforme, mais de visage.

Nous avons donné l'explication de cette ressemblance en prévenant qu'ils étaient frères.

Un seul différait des autres. Il n'avait qu'une jambe.

Le petit garçon crut d'abord qu'il avait eu cette jambe emportée à quelques-unes de ces grandes batailles que les soldats de plomb se livrent entre eux. Mais un savant médecin, qui était l'ami de la maison, ayant examiné le moignon du pauvre éclopé, déclara que le soldat était infirme de naissance, et qu'il n'avait qu'une jambe, parce qu'ayant été fondu le dernier, le plomb avait fait défaut.

Mais il n'y avait que demi mal. Le soldat était aussi solide sur sa jambe unique que les autres sur leurs deux jambes.

Or, c'est justement de celui-là que je vais vous raconter l'histoire.

Il y avait, outre la boîte aux soldats de plomb, plusieurs autres joujoux sur la table, car le petit garçon avait une petite sœur qui s'appelait Antonine, et pour ne pas faire de jaloux, quand c'était la fête du petit garçon, on donnait comme à lui des joujoux à la petite fille, et vice-versa.

— Qu'est-ce que cela veut dire vice-versa, demanda Charles, qui aimait à se rendre compte de tout.

— C'est juste, dit Gérard, je suis dans mon tort.

Et il expliqua aux enfants que vice-versa voulait dire qu'on en faisait autant pour le petit garçon le jour de la fête de la petite fille, que l'on en faisait pour la petite fille le jour de la fête du petit garçon.

Je disais donc, continua Gérard, qu'outre la boîte aux soldats de plomb, il y avait plusieurs autres joujoux sur la table ; parmi ces joujoux, celui qui sautait le premier aux yeux était un joli petit château de cartes, avec quatre

tourelles, une à chaque angle, et chaque tourelle surmontée d'une girouette indiquant de quel côté venait le vent. Les fenêtres en étaient toutes grandes ouvertes, et à travers ces fenêtres, toutes grandes ouvertes, on pouvait voir dans l'intérieur des appartements. Devant le château, il y avait des arbres plantés par groupes près d'un petit miroir découpé irrégulièrement, posé à plat sur le gazon, et simulant un lac limpide et transparent ; des cygnes de cire blanche y nageaient et s'y miraient. Tout cela était mignon et gracieux au possible.

Mais le plus gracieux et le plus mignon de tout cela, c'était une petite dame qui était debout sur le seuil de la grande porte d'entrée. Elle était en papier et avait une robe du linon le plus clair ; un ruban bleu était jeté sur ses épaules en guise de châle ; elle avait en outre à sa ceinture une rose magnifique, presque aussi large que son visage.

— Bon, dit le petit garçon, j'ai là un soldat invalide qui n'est bon à rien et qui dépareille ma compagnie, je vais le mettre en faction devant le château de cartes de ma sœur.

Et il fit ainsi qu'il disait, de sorte que le soldat de plomb se trouva de garde en face la dame de papier.

La dame de papier, qui était une danseuse, était restée au milieu d'un pas, les bras étendus et la jambe en l'air, les cordons de son soulier s'étant accrochés à ses cheveux.

Comme c'était une danseuse très souple, sa jambe était tellement collée à son corps que le soldat de plomb, ne la voyant plus, crut que, comme lui, elle n'avait qu'une jambe.

— Ah ! voilà la femme qu'il me faudrait, pensa-t-il ; mais par malheur c'est une grande dame ; elle habite un château, tandis que moi je demeure dans une boîte, et encore dans cette boîte sommes-nous vingt-cinq. Ce n'est point là une habitation convenable pour une baronne ou pour une comtesse. Contentons-nous donc de la regarder sans nous permettre de lui déclarer nos sentiments.

Et fixe au port d'armes, il regarda de tous ses yeux la petite dame qui, toujours dans la même position, continuait de se tenir sur une seule jambe, sans perdre un instant l'équilibre.

Quand le soir fut venu et qu'on vint chercher le petit garçon pour le coucher, il mit tous les soldats de plomb dans leur boîte, laissant par mégarde ou avec intention l'invalide en sentinelle.

Mais si ce fut avec intention et par méchanceté, le petit garçon se trompait fort. Jamais soldat en chair et en os ne fut plus content que notre soldat de plomb, quand il vit qu'on ne le relevait pas de faction, et qu'il pourrait rester toute la nuit à contempler sa belle dame.

Sa seule crainte était qu'il ne fît pas clair de lune ; enfermé depuis longtemps dans sa boîte, il ignorait où on était du mois. Il attendit donc avec anxiété.

Vers dix heures, au moment où tout le monde était couché dans la maison, la lune se leva et darda son rayon d'argent à travers la fenêtre, alors la dame de papier qui un instant s'était perdue dans l'obscurité, reparut plus belle que jamais, cette lumière nocturne allant admirablement bien à l'air de son visage.

— Ah ! dit le soldat de plomb, je crois qu'elle est encore plus belle la nuit que le jour.

Onze heures sonnèrent, puis minuit.

Comme le coucou venait de chanter pour la dernière fois, une tabatière à musique, qui était sur la table avec les autres joujoux, et qui jouait trois airs et une contredanse, se mit à jouer d'abord : J'ai du bon tabac, puis Malbrouk s'en va-t'en guerre, puis Fleuve du Tage.

Enfin, Fleuve du Tage fini, elle attaqua sa contredanse qui était une espèce de gigue.

Mais alors, à la première note de cette gigue, la petite danseuse commença par décoller sa jambe de son corps, puis par un effort détacha l'autre du sol et attaqua un pas qui semblait avoir été composé par le maître de ballet des Sylphes lui-même.

Pendant ce temps-là, le soldat de plomb, qui ne perdait pas un des flic-flacs, des jetés-battus ou des ronds de jambes de la danseuse, entendait ses compagnons qui faisaient tous leurs efforts pour soulever le couvercle de leur boîte ; mais le petit garçon les avait si bien enfermés, qu'ils n'en purent

venir à bout, et que le bienheureux factionnaire fut le seul qui put jouir jusqu'à l'enivrement du talent de la charmante artiste.

Quant à celle-là, c'était bien certainement la première danseuse qui eût jamais existé. Selon toute probabilité, elle était à la fois élève de Taglioni et d'Essler. Elle s'enlevait comme la première, et au besoin pointait comme l'autre, de sorte que le pauvre soldat de plomb vit ce qu'il n'avait encore été donné à aucun œil humain de voir ; c'est-à dire une danseuse qui pouvait, dans la même soirée, danser la cachucha du Diable-Boiteux, et le pas de la supérieure des nonnes dans Robert-le-Diable.

Le soldat de plomb n'avait pas bougé de sa place, et c'était lui, tandis que la charmante chorégraphe, légère comme un oiseau, semblait n'y pas penser, c'était lui dont le front ruisselait de sueur. Il est vrai que la danseuse avait semblé lui faire les honneurs de ses pas les plus enlevés, et plus d'une fois, comme marque du grand intérêt qu'elle lui portait, avait dans ses pirouettes presque effleuré son nez du bout de son petit pied rose.

Mais au milieu de cette satisfaction inouïe que venait d'éprouver le pauvre factionnaire, d'avoir un ballet à lui tout seul, il lui était arrivé une grande désillusion.

C'est qu'il avait reconnu son erreur primitive : la belle dame avait deux jambes. Si bien que cette similitude sur laquelle il comptait un peu pour se rapprocher de la grande dame ayant disparu, il s'en trouvait repoussé à mille millions de lieues.

Le lendemain, les enfants, tout joyeux de revoir leurs joujoux, se levèrent presque avec le jour.

Comme il faisait un temps magnifique, le petit garçon décida que ses soldats de plomb passeraient la revue sur la fenêtre.

Pendant trois heures, il leur fit faire, à sa grande joie, toutes sortes d'évolutions.

À huit heures, on l'appela pour déjeuner.

Comme on parlait fort dans le pays d'une invasion de hulans, il craignait que ses hommes ne fussent surpris, et plaça son factionnaire de la veille, de la vigilance duquel il avait été content, l'ayant retrouvé à la même place où il

l'avait mis, en sentinelle perdue, c'est-à-dire le plus près possible du bord de la fenêtre.

Pendant que le petit garçon déjeunait, soit qu'il y eût un courant d'air qui emporta la sentinelle, soit que placé trop près du bord, le pauvre éclopé ait eu le vertige, et, mal solide sur sa jambe, n'ait pas pu se retenir, soit enfin que les hulans que l'on craignait fussent venus et l'eussent surpris au moment où il s'y attendait le moins, le factionnaire fut précipité la tête la première du troisième étage.

C'était une chute horrible.

Un miracle seul pouvait le sauver ; le miracle se fit.

Comme, même en tombant, le fidèle soldat n'avait point lâché son arme, il tomba sur la baïonnette de son fusil.

La baïonnette entra entre deux pavés, et il resta la tête en bas, la jambe en l'air.

La première chose dont s'aperçut le petit garçon en rentrant dans la chambre, après son déjeuner, fut de la disparition de sa sentinelle perdue.

Il pensa judicieusement qu'il avait dû tomber par la fenêtre, appela la bonne de sa sœur, Mlle Claudine descendit avec elle et se mit à chercher sous la fenêtre.

Deux ou trois fois l'un ou l'autre des chercheurs faillit mettre la main ou le pied sur le soldat de plomb ; mais il était juste dans la position où il présentait le moins de surface, et ni l'un ni l'autre des chercheurs ne le vit, quel qu'attention qu'ils missent à leurs recherches.

Si seulement le soldat leur eût crié : – ici, me voilà, – ils l'eussent trouvé et réuni à ses camarades, ce qui eut épargné bien des malheurs.

Mais, sans doute, rigide observateur de la discipline comme il l'était, il jugea qu'il n'était point convenable de parler sous les armes.

De grosses gouttes de pluie commençaient à tomber ; un orage terrible s'amassait au ciel, le petit garçon, en habile général, pensa que mieux valait abandonner un soldat estropié, à qui sa chute d'un troisième étage n'avait pas dû remettre la jambe, que d'exposer à une inondation et aux coups de

tonnerre une compagnie de vingt-quatre hommes habillés à neuf et bien portants.

Il remonta donc au troisième, disant à la bonne de sa sœur de le suivre, ce que celle-ci s'empressa de faire, rentra ses vingt-quatre soldats, les remit dans leur boîte, referma la fenêtre contre la pluie, tira les rideaux contre les éclairs.

Puis il laissa la tempête faire rage, se contentant, pour toute réflexion, de crier, en passant, à sa sœur :

— Comme elle a l'air triste, ta danseuse ; est-ce qu'elle était amoureuse, par hasard, de mon soldat de plomb ?

— Ah ! oui, répondit la petite fille ; avec cela qu'elle aurait été choisir justement celui-là qui n'aurait eu qu'une jambe !

— Dame ! qui sait, dit le petit garçon avec une philosophie au-dessus de son âge, les femmes sont si capricieuses.

Et il sortit pour aller prendre sa leçon.

— Et le soldat de plomb, demanda Charles.

— Oui, le soldat de plomb, répéta Paul.

— Je vois avec satisfaction et avec orgueil, dit Gérard, en s'inclinant, que l'intérêt est sur mon héros.

Revenons donc au soldat de plomb.

L'orage avait éclaté. Il tombait une pluie torrentielle, que le soldat de plomb reçut la tête en bas, fiché qu'il était entre deux pavés par la pointe de sa baïonnette.

Cette pluie fut un grand bonheur pour lui. Placé comme il l'était, il eut eu à coup sûr, sans ce rafraîchissement inattendu, une congestion cérébrale.

L'orage passa comme tous les orages ; puis le beau temps revint. Deux gamins se mirent à jouer aux billes contre le mur de la maison de la fenêtre de laquelle était tombé le soldat de plomb.

Une bille s'arrêta contre le shako du soldat de plomb.

En ramassant sa bille, le gamin ramassa le soldat de plomb.

Il le remit sur ses jambes, ou plutôt sur sa jambe.

Il n'avait pas bougé, malgré son amour pour la danseuse de papier, malgré sa nuit de veille, malgré sa chute du troisième étage.

Il était toujours ferme au port d'armes, l'œil fixé à dix pas devant lui.

— Il faut l'embarquer, dit l'un des gamins.

C'était chose facile : les ruisseaux étaient devenus de véritables rivières. Il ne manquait qu'un bateau, le premier morceau de papier en ferait les frais.

Ils entrèrent chez un épicier, et lui demandèrent s'il voulait leur donner un journal.

La femme de l'épicier venait d'accoucher d'un fils, chose que désirait beaucoup l'épicier, qui n'avait encore eu que des filles et qui craignait que son nom ne s'éteignit. Il était donc dans un moment de bonne humeur. Il fut généreux et donna aux deux gamins le journal qu'ils lui demandaient.

Ils en confectionnèrent un bateau : à l'instant même, on posa le bateau sur le ruisseau, et à l'avant le soldat de plomb, qui se trouva être à la fois capitaine, lieutenant, contremaître, pilote et équipage.

Le bateau partit ayant son roulis et son tangage, comme un bâtiment de haut bord.

Les deux gamins l'accompagnèrent en courant et en frappant dans leurs mains.

Au reste le bateau, malgré le cours rapide du fleuve sur lequel il était embarqué, se conduisait à merveille, montant avec la vague, descendant avec elle, naviguant au milieu des épaves de toutes sortes, qui nageaient çà et là, heurtant les roches du rivage, mais tout cela sans échouer, sans sombrer, sans même faire eau.

Au milieu de tout ce bouleversement, le soldat de plomb se tenait à l'avant, l'arme au bras, solide au poste, et ne paraissant pas plus incommodé du mouvement des vagues que s'il avait navigué toute sa vie.

Seulement quand le bâtiment virait de bord, ce qui lui arrivait quelquefois lorsqu'il rencontrait un tourbillon, on pouvait le voir jeter un regard rapide et mélancolique sur la maison où il laissait ce qu'il avait de plus cher au monde.

Le ruisseau allait se jeter à la rivière.

Le bâtiment se jeta à la rivière avec le ruisseau.

Une fois là, les gamins furent forcé de l'abandonner, ils le suivirent des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu sous l'arche d'un pont.

L'arche de ce pont jetait une telle obscurité, que n'était le mouvement imprimé au bateau, le soldat de plomb eût pu se croire dans sa boîte.

Tout à coup il entendit qu'on lui criait :

— Eh là-bas ! du bateau, avancez ici.

Mais au lieu d'obéir, le bateau continuait son chemin.

— N'avez-vous rien à déclarer ? cria la même voix.

Cette seconde question n'obtint pas plus de réponse que la première.

— Ah ! contrebandier de malheur, cria la même voix, tu vas avoir affaire à moi.

En ce moment le bateau fit un de ces virements de bord, dont nous avons parlé, et le soldat de plomb vit un gros rat d'eau qui se mettait à la nage pour le poursuivre.

— Arrêtez-le, arrêtez-le, criait le rat d'eau, il n'a pas payé les droits.

Et il suivait le bateau, grinçant des dents, et criant aux copeaux et aux tampons de paille qui faisait la même route que lui :

— Arrêtez-le, mais arrêtez-le donc.

Par bonheur, ou par malheur, car il eût peut-être été heureux pour le soldat de plomb qui, fort de son innocence, n'avait rien à craindre d'être arrêté par les douaniers – par bonheur ou par malheur, le courant était si rapide, que le bateau se trouva bientôt, non seulement hors de la poursuite du rat, mais même hors de la portée de la voix.

Mais le navigateur n'échappait à un péril que pour tomber dans un autre.

Il entendait au loin comme le bruit d'une cataracte.

Au fur et à mesure que l'on avançait, ce bruit devenait plus fort.

Plus le bruit devenait fort, plus le courant devenait rapide.

Le soldat de plomb, qui n'était jamais sorti de sa boîte, ne connaissait pas les environs de la ville.

Cependant ce bruit croissant, cette rapidité doublée, tout, et surtout le battement de son cœur, lui indiquaient que l'on approchait d'un Niagara quelconque.

Il eut un instant l'idée de se jeter à l'eau et de gagner le bord. Mais le bord était fort éloigné, et il nageait comme un soldat de plomb.

Le bateau continuait d'avancer comme une flèche. Seulement, plus une flèche se rapproche de son but, plus elle va doucement.

Plus le bateau approchait du but, plus il allait vite.

Le pauvre soldat se tenait aussi raide et aussi d'aplomb qu'il pouvait, et nul ne lui reprochera, si grand que fût le danger, d'avoir cligné l'œil.

L'eau devenait verte et transparente. Ce n'était plus le bateau qui semblait avancer, c'était le rivage qui semblait fuir. Les arbres couraient tout échevelés ; comme si, effrayés du bruit, ils voulaient, le plus vite possible, s'éloigner de la cascade.

Le bateau allait à donner le vertige.

Fidèle à son fourniment, le brave soldat de plomb ne voulut pas que l'on pût dire qu'il avait abandonné ses armes. Il serra plus fort que jamais son fusil contre sa poitrine.

Le bateau tourna deux autres fois sur lui-même et commença de faire eau.

L'eau monta rapidement. Le soldat, au bout de dix secondes, en eut jusqu'au cou.

Le bateau s'enfonçait peu à peu.

Plus il s'enfonçait, plus il se détendait ; il avait à peu près perdu sa forme et ressemblait à un radeau.

L'eau passa par-dessus la tête du soldat de plomb.

Cependant le bateau remonta à la surface et le soldat revit encore une fois le ciel, les rives du fleuve, le paysage, et, devant lui, le gouffre écumant.

En ce moment suprême, si rapide qu'il fût, il pensa à sa petite danseuse de papier, si jolie, si légère, si mignonne.

Tout à coup il sentit qu'il penchait en avant. Le bateau se déchira sous ses pieds et il fut précipité dans l'abîme sans même avoir le temps de dire : Ouf !

Un énorme brochet, qui tendait le bec dans l'espérance qu'il lui tomberait quelque chose d'en haut, le reçut dans sa gueule et l'avala.

Dans le premier moment, il eût bien été impossible au pauvre soldat de plomb de se rendre compte de ce qui s'était passé ni de dire où il était.

Ce qu'il sentait, c'est qu'il était tout à fait mal à son aise et couché sur le côté.

De temps en temps, comme si une lucarne s'entrebâillait, un jour glauque arrivait jusqu'à lui, et il voyait des choses dont les formes lui étaient inconnues.

Il était agité par un mouvement rapide et saccadé, qui lui donna peu à peu à penser qu'il pourrait bien être dans le ventre d'un poisson.

Du moment où cette idée lui fut venue, il s'orienta et comprit que ces espèces d'éclairs qui venaient jusqu'à lui c'était le jour qui pénétrait dans les cavités thoraciques du poisson, lorsqu'il ouvrait ses ouïes pour dégager l'air de l'eau.

Au bout d'un quart d'heure, il ne douta plus.

Que faire ? Il eut bien l'idée de s'ouvrir un chemin à l'aide de sa baïonnette, mais s'il avait le malheur de crever la vessie natatoire du poisson, le poisson, ne pouvant plus faire la provision d'air à l'aide de laquelle il monte à la surface de l'eau, tomberait au fond de la rivière.

Que deviendrait-il alors, enseveli dans un cadavre ?

Il valait mieux laisser vivre le poisson : si puissant que fussent les sucs gastriques du cétacé, il était probable qu'il ne parviendrait pas à le dissoudre.

Il deviendrait bien certainement une gêne pour le poisson, qui, au bout de deux ou trois jours, finirait par le rejeter.

Il y avait un précédent : Jonas !

Du moment où il lui fut clairement démontré qu'il était dans un poisson, le naufragé ne s'étonna plus de rien. Tout lui était expliqué – les mouvements rapides à droite et à gauche, les plongeons au fond de l'eau, les soulèvements à sa surface, et, autant qu'il put mesurer le temps, il passa vingt-quatre heures ainsi, dans un état de tranquillité relative.

Tout à coup le brochet se livra à des soubresauts effrayants, dont notre héros chercha en vain à se rendre compte Il fallait ou qu'il fût arrivé quelque accident grave, ou qu'il fût agité par une passion violente. Il se tordait, secouait la queue, et, pendant quelques instants, le soldat, couché jusque là, se retrouva dans une position verticale.

Le brochet était tiré hors de l'eau par une force supérieure à la sienne, et à laquelle il essayait inutilement de résister.

Le brochet avait une affaire désagréable avec un hameçon.

À la façon plus difficile dont respirait le brochet, à la façon plus facile dont il respirait, lui, le soldat de plomb comprit que le brochet était amené hors de son élément. Pendant une heure ou deux il y eut encore lutte entre la vie et la mort ; enfin la vie fut vaincue, et l'animal resta immobile.

Pendant son agonie, le brochet avait été transporté d'un endroit à un autre ; mais où cela ? Le soldat de plomb l'ignorait complètement.

Tout à coup un éclair pénétra jusqu'à lui. La lumière lui apparut et il entendit une voix qui disait, avec l'accent de l'étonnement :

— Tiens, le soldat de plomb !

Le hasard avait ramené le voyageur dans la même maison d'où il était parti, et cette exclamation était poussée par Mlle Claudine, la bonne de la

petite fille, qui assistait à l'ouverture du brochet, et qui reconnaissait celui qu'elle avait vainement, avec le petit garçon, cherché la veille dans la rue.

— Ah ! par exemple, dit la cuisinière, en voilà une sévère, comment diable l'homme de plomb de M. Jules peut-il être dans le ventre d'un poisson.

Il n'y avait que le soldat de plomb qui put répondre à cette question ; mais il se tut, dédaignant probablement de dialoguer avec des domestiques.

— Ah ! dit la bonne, M. Jules va être fièrement content.

Et mettant le soldat de plomb sous le robinet de la fontaine, elle lui fit la toilette, chose dont il avait grand besoin, et le reporta sur la table du salon.

Toutes les choses étaient comme le soldat de plomb les avait laissées. La tabatière à musique était à sa place, les vingt-quatre soldats bivouaquaient dans un bois d'arbres peints en rouge, au feuillage pointu et frisé ; enfin la danseuse de papier était toujours sous sa grande porte, non plus postée vaillamment sur ses pointes, mais d'aplomb sur ses deux pieds, et comme si ses deux pieds ne la pouvait porter, appuyée contre la porte.

En outre, on devinait qu'elle avait beaucoup pleuré ; elle avait les yeux horriblement bouffis, et elle était pâle à croire qu'elle allait mourir.

Le pauvre soldat fut si ému de l'état dans lequel il la voyait, qu'il eut l'idée de jeter loin de lui shako, fusil, sac et giberne, et d'aller tomber à ses pieds.

Au moment où il délibérait s'il allait le faire, et où il essayait de vaincre sa timidité naturelle par toutes sortes de raisonnements intérieurs, la petite fille rentra et le vit.

— Ah ! c'est donc toi, dit-elle, mauvais invalide, qui es cause que ma danseuse de papier a pleuré toute la nuit, et qu'elle est si faible ce matin qu'elle peut à peine se tenir sur les jambes. – Tiens ! voilà pour ta peine.

Et prenant, sans plus de discours, le soldat de plomb à pleines mains, mademoiselle Antonine le jeta dans le poêle.

L'action avait été si rapide, si instantanée, si inattendue, que le soldat de plomb n'avait pu opposer aucune résistance.

Il venait de passer d'une eau très froide dans une atmosphère tempérée, et tout à coup il éprouvait une chaleur étouffante et se trouvait au milieu d'un foyer chauffé à blanc.

Cette chaleur, près de laquelle la température du Sénégal était la zone tempérée, était-elle celle du feu qui lui brûlait le corps ou de l'amour qui lui brûlait le cœur ?

Il ne le savait pas lui-même.

Mais ce qu'il sentait parfaitement, c'est qu'il s'en allait, fondant comme une cire, et que, dans un instant, il ne resterait plus de lui qu'un lingot informe.

Alors, de ses yeux mourants il jeta un dernier regard sur la petite danseuse, qui, de son côté, le regardait, les bras étendus vers lui et les yeux tout éperdus.

En ce moment, la fenêtre, mal fermée, s'ouvrit sous l'effort du vent ; une rafale entra dans la chambre, et, emportant la danseuse comme une sylphide, la jeta dans le poêle, presque dans les bras du soldat de plomb.

À peine y était-elle, que le feu prit à ses vêtements et qu'elle disparut au milieu des flammes, consumée, comme Sémélé, en quelques secondes.

La petite fille se précipita pour porter secours à la danseuse.

Il était trop tard.

Quant au pauvre invalide, il acheva de fondre, et quand le lendemain la bonne nettoya les cendres, elle ne retrouva plus qu'un petit lingot ayant la forme d'un cœur.

C'était tout ce qui restait du soldat de plomb.

†††

Voilà l'histoire que nous raconta Gérard, en nous montrant un petit cœur de plomb qu'il portait à sa montre en guise de breloque, entre un chien assis et une tête de mort.

Il prétendait l'avoir acheté la veille à la bonne même de Mlle Antonine, dont, disait-il, il tenait l'histoire(1).

Ce ne fut pas la seule qu'il raconta, et si je me souviens des autres, mes chers enfants, je vous les dirai, comme je viens de vous dire celle-ci.

Troisième partie

Petit-Jean et Gros-Jean

Chapitre 1

Première soirée

Les enfants avaient pris grand plaisir à l'histoire, ou plutôt au conte du Soldat de Plomb et de la Danseuse de Papier. Aussi, le lendemain, tirèrent-ils Gérard par son paletot en lui demandant : – Un conte, un conte !

Gérard plaça son café à portée de la main pour avoir le temps d'en boire une gorgée entre les paragraphes les plus importants.

Après quoi les enfants, ayant pris la même place que la veille, il commença en ces termes :

Il y avait une fois, dans un village dont je ne me rappelle plus le nom, deux individus qui s'appelaient l'un comme l'autre.

C'est-à-dire Jean.

Mais l'un possédait quatre chevaux, tandis que l'autre ne possédait qu'un seul cheval.

Afin de les distinguer l'un de l'autre, on avait nommé le propriétaire des quatre chevaux Gros-Jean, tandis que l'on appelait Petit-Jean celui qui n'avait qu'un seul cheval.

Ce qui vous indique en passant, mes jeunes amis, que ce n'est ni l'intelligence ni la taille qui vous fait Petit-Jean ou Gros-Jean, mais la fortune.

— Pas de réflexions, pas de réflexions, dirent les enfants, notre conte.

— Eh bien ! oui, reprit Gérard, soit, notre conte, ou plutôt notre histoire, car, chers enfants, ce que je vais vous raconter n'est pas un conte, c'est une

histoire.

— J'aimerais mieux un conte, moi, dit Charles ; les histoires, c'est ennuyeux.

— Je tâcherai de rendre celle-ci plus amusante que les autres, dit Gérard ; seulement, laissez-moi continuer.

Le silence se fit.

— Voici ce qui leur arriva, reprit Gérard.

Par suite d'une convention conclue entre eux, Petit-Jean devait labourer les terres de Gros-Jean et lui prêter son unique cheval pendant les six jours de la semaine, tandis que Gros-Jean, par réciprocité, devait aider Petit-Jean en lui prêtant ses quatre chevaux pour labourer son champ unique, mais cela seulement une fois par semaine, le dimanche.

Un autre que Petit-Jean se fût plaint de travailler le jour où tout le monde se repose, mais Petit-Jean était un joyeux compagnon, ne répugnant point à la fatigue.

Aussi il fallait le voir ! Ce jour-là, c'était son triomphe. Il se carrait fièrement devant son attelage de cinq chevaux, faisant claquer son fouet et flic et flac, car, pendant tout un jour, il se figurait que les cinq chevaux lui appartenaient.

Le soleil brillait, les cloches appelaient les fidèles à l'église, et paysans et paysannes passaient, le livre de prières sous le bras et en grande toilette, devant le champ de Petit-Jean, pour aller entendre le service divin.

Et Petit-Jean, courbé sur sa charrue, se redressant pour saluer ses amis, était là joyeux et fier avec ses cinq chevaux labourant son champ.

— Flic ! flac ! et allez donc, mes cinq chevaux, criait gaiment Petit-Jean.

— Et pourquoi ne dois-je point parler ainsi ? demanda Petit-Jean.

— Tu ne devrais pas parler ainsi, dit Gros-Jean, qui, au lieu de l'aider dans sa besogne comme c'était chose convenue, le regardait travailler en se croisant les bras.

— Et pourquoi ne dois-je point parler ainsi ? demanda Petit-Jean.

— Mais parce que, de ces cinq chevaux, un seul t'appartient ; les quatre autres sont à moi, ce me semble.

— C'est vrai, répondait sans envie Petit-Jean.

Mais, malgré cet aveu, aussitôt qu'un ami, une connaissance ou même un étranger passait et le regardait travailler, Petit-Jean oubliait cette défense et recommençait de plus belle à faire claquer son fouet, flic, flac, et à crier :

— Oh ! allez donc, mes cinq chevaux !

— Je t'ai prévenu, lui dit Gros-Jean, qu'il me déplaisait que tu dises : Mes cinq chevaux ! –Je te préviens de nouveau, mais c'est la dernière fois ; si cela t'arrive encore, tu verras un peu ce que je ferai.

— Je ne le ferai plus, dit Petit-Jean.

Mais à peine le monde recommença-t-il à passer en le saluant amicalement de la tête, que le démon de la vanité le prit à la gorge, et qu'au risque de ce qui pouvait lui arriver de la part de Gros-Jean, le voilà de nouveau faisant claquer son fouet, flic, flac, et criant de toutes ses forces :

— Oh ! allez donc, mes cinq chevaux !

— Attends, attends, je vais te les faire aller, tes cinq chevaux, dit Gros-Jean.

Et, prenant un caillou, il le lança si rudement au milieu du front du cheval de Petit-Jean, que le cheval s'abattit et mourut sur le coup.

— Hélas ! voilà que je n'ai plus de cheval, maintenant, dit Petit-Jean.

Et il se mit à pleurer.

Mais c'était un garçon peu mélancolique de sa nature, qui comprit que les larmes ne remédieraient à rien. Il essuya donc ses yeux avec la manche de sa chemise, tira son couteau de sa poche, et, comme son cheval n'avait plus rien de bon que la peau, il se mit en devoir de le dépouiller.

Le cheval dépouillé, Petit-Jean étendit sa peau sur une haie jusqu'à ce qu'elle fût sèche.

Puis, une fois séchée, il la mit dans un sac et chargea le sac sur son épaule.

Son intention était d'aller vendre la peau à la ville.

Il y avait loin du village de Petit-Jean à la ville. Avant, d'y arriver, il fallait traverser un grand bois bien sombre. Au milieu du bois, un orage le surprit, il s'égara, et la nuit vint avant qu'il ait pu retrouver sa route.

À force de marcher, il arriva cependant à la lisière de la forêt et aperçut une ferme.

Il s'en approcha tout joyeux, espérant y trouver un gite.

Les volets étaient fermés à l'extérieur, mais la lumière brillait à travers leurs fentes.

Petit-Jean frappa à la porte.

La fermière ouvrit.

Petit-Jean exposa poliment sa demande.

Mais cette politesse ne toucha point la fermière.

— Passez votre chemin, mon ami, dit-elle. Mon mari est absent, et, en son absence, je ne reçois point d'étrangers.

Mais, si attendrissant que fut le soupir de Petit-Jean, la paysanne, sans lui répondre, lui ferma la porte au nez.

— Il me faudra donc passer la nuit à la belle étoile ? dit Petit-Jean avec un gros soupir.

Petit-Jean regarda tout autour de lui, car il était bien décidé à ne pas aller plus loin.

Il y avait près de la maison une meule de foin, et, entre la meule et la maison, un petit hangar avec un toit de chaume plat.

— Tiens, pensa Petit-Jean, en voyant le toit de chaume, voilà un lit tout trouvé ; j'étendrai la peau de mon cheval sur le toit, je m'étendrai sur la peau de mon cheval, je me couvrirai de mon sac et je dormirai mieux que ce mauvais Gros-Jean qui m'a tué ma pauvre bête.

Alors, levant les yeux en l'air :

— Seulement, pourvu que la cigogne ne vienne pas me piquer les yeux avec son long bec tandis que je dormirai, dit Petit-Jean, c'est tout ñe que je demande.

Et, en effet, il y avait un nid de cigognes sur la cheminée qui dominait le hangar, et, sur cette cheminée, la mère ou le père Cigogne, qui se tenait debout sur une patte.

Cette observation faite, Petit-Jean monta sur le toit, étendit sa peau, et s'étendit dessus, se couvrit de son sac, et se tourna et retourna pour creuser son lit.

En se tournant et retournant, un jet de lumière lui tira l'œil.

Ce jet de lumière venait d'un volet entrebâillé.

Par l'entrebâillement du volet, Petit-Jean put voir ce qui se passait dans la chambre de la ferme.

Après ce que lui avait dit la fermière, ce qu'il vit ne laissa point que de l'étonner.

— Que vit-il ! que vit-il ? crièrent les deux enfants, vite, vite, vite.

— Il vit une grande table, reprit Gérard, et sur cette table était un poisson magnifique, une dinde rôtie, un pâté et toutes sortes de vins excellents.

À cette table étaient assis la femme du fermier et le bedeau du village qu'habitait Petit-Jean.

Ils étaient seuls, et la fermière servait à son convive du poisson, qui était son mets favori, et lui versait force rasades, en l'invitant à boire à sa soif et même au-delà.

— Ah çà ! ah çà ! dit Petit-Jean ; mais c'est donc une fête. – Bon voilà la fermière qui se lève ; que va-t-elle chercher encore ? Des gâteaux ! des tartes à la crème ! – Il n'est pas malheureux notre bedeau, peste !

Alors, sur la route, il entendit quelqu'un qui s'approchait et qui marchait vers la ferme.

C'était le mari de la fermière qui revenait chez lui.

Petit-Jean ne le connaissait point ; mais il devina cela, en le voyant se diriger vers la porte de la ferme et y frapper à coups redoublés.

Il n'y avait qu'un maître qui put frapper ainsi.

C'était un brave homme que ce fermier ; mais il avait une étrange manie, c'était de ne pouvoir regarder en face un bedeau, sans entrer dans des fureurs qui tenaient de la rage.

Ajoutons que le bedeau, connaissant cette antipathie du mari pour les bedeaux en général et pour lui en particulier, était venu dire bonjour à la femme justement parce qu'il savait le mari absent. Il en résultait que la bonne paysanne, pour le remercier de son honnêteté, lui avait servi ce qu'elle avait de meilleur.

Or, quand les deux convives entendirent frapper à la porte et qu'à la manière dont on frappait ils eurent reconnu la main du maître, ils s'effrayèrent si grandement que la femme pria le bedeau de se cacher dans un grand coffre vide qui se trouvait dans un coin de la salle.

Le bedeau, qui tremblait de tous les membres, ne se fit pas prier, et, tandis que la femme en soulevait le couvercle, il enjamba le coffre, et se blottit au fond : la femme laissa retomber le couvercle.

Elle eût bien voulu fermer le coffre à la clef, mais depuis longtemps la clef était perdue ; et, ne prévoyant point de quelle utilité ce coffre lui pouvait être, la fermière n'en avait point fait refaire un autre.

Elle se contenta donc de jeter sur le coffre tout ce qu'elle trouva sous sa main, et, courant à la table, elle prit le poisson, le dindon, le pâté, les gâteaux, les tartes et les crèmes, et fourra tout dans le four ; car vous comprenez bien que si son mari eût vu tout cela, il n'eût point manqué de demander d'où venait cette bombance.

— Ah ! soupira tout haut sur son toit Petit-Jean, en voyant la gueule du four s'ouvrir toute grande, et engloutir ce magnifique repas. Ah ! bienheureux four !

Le fermier, qui frappait toujours à la porte, entendit ce soupir.

— Eh ! là-haut, demanda-t-il, est-ce qu'il y a quelqu'un ?

— Il y a moi, répondit Petit-Jean.

— Qui, toi ?

— Petit-Jean.

— Que fais-tu là-haut ?

— Par ma foi, monsieur le fermier, j'essaie de dormir ; mais cela n'est pas facile, et je soupirais justement après le sommeil.

— Et pourquoi n'es-tu pas dans la grange ou dans le grenier à foin ?

— Parce que votre femme, qui est une femme prudente, m'a répondu, qu'en votre absence, elle ne recevait pas d'étranger.

— Ah ! ah ! dit le fermier satisfait : ma grosse Claudine, je la reconnais bien là. Mais, viens avec moi, et tu seras bien reçu, je te le promets.

— Eh ! eh ! eh ! fit petit Jean en remettant sa peau dans son sac, son sac sur son épaule, et en se laissant glisser sur le talus du toit, il me semble qu'elle ne vous ouvre pas vite votre grosse Claudine.

— Elle est couchée, elle dort, la pauvre créature, et elle a le premier sommeil très dur. Mais, tiens, la voilà, je l'entends.

Enfin, la porte s'ouvrit.

— Eh, c'est toi, mon pauvre Nicolas ! s'écria la fermière, en sautant au cou de son mari : est-ce qu'il y a longtemps que tu frappes ?

Et elle étouffait si bien le pauvre homme, en le serrant contre son cœur et en l'embrassant, que ce ne fut qu'au bout d'un instant que celui-ci put lui répondre.

— Dam ! dix minutes ou un quart d'heure.

— Un quart d'heure ! oh ! mon pauvre homme, s'écria Claudine, comme tu dois avoir froid et être fatigué. Viens vite te coucher et dormir.

— Oh ! oh ! fit Nicolas, pas tout de suite ainsi. J'ai encore plus faim que je n'ai froid et sommeil, et j'espère bien souper avant de me mettre au lit, sans compter que voilà un garçon qui ne demande pas mieux que de souper avec moi. N'est-ce pas, Petit-Jean ?

— Ah ! dam ! M. Nicolas, dit Petit-Jean, je n'aurais pas osé vous le demander, mais puisque vous m'invitez, cela me fera plaisir et honneur.

Puis, se tournant vers la fermière, comme s'il la voyait pour la première fois :

— Madame, lui dit-il, j'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir.

— Bonsoir, bonsoir, dit la fermière, qui eût autant aimé que Petit-Jean fût à cent lieues de là, non pas qu'elle eût l'idée que Petit-Jean eût rien vu, mais parce qu'elle pensait que si son mari se mettait une fois à table avec lui, on ne pourrait plus les faire lever ni l'un ni l'autre, ce qui serait une chose bien ennuyeuse pour le pauvre bedeau enfermé dans son coffre.

Mais elle avisa un autre moyen, pour qu'ils ne tinssent pas trop longtemps la table, c'était de ne mettre sur la table qu'un gros plat de légumes cuits à l'eau, sans beurre ni lard, et qui restait du dîner des charretiers.

Le fermier, qui avait faim, mangeait de grand appétit et sans se plaindre, parce qu'il ne soupçonnait point autre chose dans la maison, et que, dans ce plat de légumes à l'eau, il ne voyait rien que le fait d'une bonne ménagère.

Mais il n'en était point ainsi de Petit-Jean, qui avait vu le poisson, la dinde rôtie, le pâté, les gâteaux, les tartes et les crèmes, et qui savait qu'il n'avait que la porte du four à enlever pour retrouver tout cela.

Petit-Jean avait fourré sous la table le sac où était la peau de son cheval, qu'il allait vendre à la ville. Il avait le pied sur le sac, et comme le plat de légumes ne lui revenait point et qu'il ruminait un moyen de faire sortir du four toutes les friandises qu'il contenait, il appuya machinalement son pied sur le sac.

— Coinck ! fit la peau.

— Chut ! dit le fermier.

— Quoi ? demanda Petit-Jean.

On fit silence.

Petit-Jean appuya de nouveau son pied sur le sac.

— Coinck ! répéta la peau, gémissant pour la seconde fois.

Le fermier vit bien d'où venait le bruit.

— Qu'as-tu donc dans ton sac ? demanda-t-il à Petit-Jean.

— Oh ! ne faites pas attention, dit Petit-Jean. C'est un magicien.

— Oui.

— Comment, un magicien ?

— Tu as un magicien dans ton sac ?

— Pourquoi pas ?

— Et c'est lui qui se plaint ?

— C'est lui qui me parle.

— Et que te dit-il ?

— Il me dit dans sa langue de ne pas manger ces affreux légumes sans beurre ni lard, attendu qu'il a mis dans le four toutes sortes de bonnes choses destinées à notre souper.

— Saprelotte ! dit le paysan, si c'était vrai, ce serait un brave homme que ton magicien.

— Allez-y voir vous-même.

— Et s'il ment ?

— Vous en serez pour une courte peine, mais mon magicien ne ment jamais.

Petit-Jean parlait d'un ton si assuré, que le fermier alla droit au four.

— Mes petits enfants, dit Gérard, voilà neuf heures qui sonnent, et votre maman me fait signe qu'il est temps de vous coucher.

— Oh ! encore, encore, dirent les enfants.

— Demain, si vous avez bien travaillé, bien lu, bien écrit, bien fait vos devoirs, nous reprendrons le conte où nous le laissons ce soir.

Et sans vouloir entendre à rien, Gérard remit le petit Paul aux mains de sa mère, et l'on appela la bonne, qui présidait au coucher des enfants.

Ceux-ci consentirent à rentrer dans leur chambre, mais ce ne fut qu'à la condition expresse qu'ils auraient le lendemain la suite de Petit-Jean et de Gros-Jean.

Gérard donna sa parole, fit avec son pouce une croix sur ses lèvres, et cracha par-dessus le tout, ce qui est pour les enfants un engagement bien autrement formel qu'une lettre de change.

Chapitre 2

Deuxième soirée

Le lendemain, à la même heure, Gérard reprit :

— Le fermier alla droit au four, en tira le couvercle, et resta ébahi ; car il y trouvait tous les bons morceaux et toutes les friandises que sa femme y avait cachés.

Quant à la femme, elle n'osait souffler le mot, et elle s'empressa de couvrir la table de toutes les bonnes choses que le four contenait, et que les deux convives se mirent à entamer à belles dents.

C'était triste de manger cela en buvant de la piquette.

Aussi Petit-Jean mit-il de nouveau le pied sur son sac, et de nouveau le sac fit coinck.

— Bon, qu'y a-t-il encore, demanda le fermier tout joyeux du bon repas qu'il faisait sans qu'il lui en coûtât rien.

— Il y a que c'est ce bavard de magicien qui ne veut pas se taire.

— Et pourquoi se tairait-il, lui qui parle si bien !

Encouragé, le magicien fit coinck.

— Que dit-il ? demanda le fermier, qui ne parlait point cette langue-là.

— Il m'apprend, dit Petit-Jean, que dans le coin opposé du four, comme pendant au poisson, au pâté et à la dinde rôtie, il a caché trois bouteilles d'excellent vin destiné à les faire passer.

— Va voir, femme, va voir, cria gaiement le fermier.

Et la femme fut forcée d'aller prendre les bouteilles de vin et de verser à boire aux deux convives.

Le fermier buvait beaucoup et devenait très gai, il aurait bien désiré avoir en sa possession un pareil magicien.

— Est-ce qu'il pourrait faire apparaître le diable ? demanda-t-il à son compagnon de table.

— Ouf ! dit Petit-Jean, vous en demandez long.

— Informez-vous, s'il le peut, hein ? insista le fermier.

— Et vous n'avez pas peur ?

— Moi, allons donc ; quand j'ai une bouteille de vin en tête, je n'ai peur de rien. – Le peut-il ? – le peut-il ?

— Mon magicien peut tout ce que je veux. – N'est-ce pas, demanda-t-il, en regardant sous la table, et en appuyant le pied sur le sac, ce qui fit crier la peau.

— Eh bien ! demanda le fermier plein d'anxiété.

— Eh bien ! n'avez-vous pas entendu ?

— Oui, mais je n'ai pas compris.

— Ah ! c'est vrai ; eh bien ! il a répondu qu'il ne demandait pas mieux.

— Allons vite, alors.

— Le diable est si laid, cher ami, que nous ferions aussi bien de ne pas le voir.

— Bon ; je ne suis pas une femme enceinte pour que mon fruit en soit marqué.

— N'importe ; y a-t-il, par exemple, une chose ou un homme que vous détestiez plus que tout au monde ?

— Oui, il y a les bedeaux en général, et celui du village de Niederbronn en particulier.

C'était justement le bedeau de Niederbronn qui était caché dans le coffre.

— Eh bien ! le diable va vous apparaître sous la forme du bedeau de Niederbronn.

— Soit ; mais qu'il ne m'approche pas de trop près, ou je ne réponds pas de moi.

— C'est bien : en ce cas, dites à votre femme d'aller soulever le couvercle du coffre.

— Claudine ? elle n'osera jamais ; n'est-ce pas, Claudine ?

— Oh ! non, dit-elle, et ses dents claquaient les unes contre les autres.

— Alors, dit Petit-Jean, j'y vais aller, moi.

— Ne lève pas trop le couvercle, afin qu'il ne s'échappe pas.

— Oh ! soyez tranquille.

Le fermier allongea le cou ; quant à la fermière, appuyée contre un fauteuil, on eût cru qu'elle allait tomber, tant elle était pâle et tant les genoux lui tremblaient.

Petit-Jean souleva le couvercle du coffre.

— Eh ! voyez, dit-il, si ce n'est pas, de point en point, la ressemblance du bedeau de Niederbronn.

— Hou ! fit le fermier, c'est effrayant !

Il n'y avait garde que le diable essayât de sortir ; il était collé et comme aplati au fond du coffre.

Petit-Jean laissa retomber le couvercle.

— Et, là-dessus, buvons, dit-il. Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais rien ne m'altère comme de voir le diable ?

Et les deux amis, se faisant remplir leurs verres par Claudine, qui leur versait à boire tout en tremblant, choquèrent leurs verres en donnant le diable aux bedeaux et les bedeaux au diable.

— C'est égal, dit le fermier à Petit-Jean, tu devrais bien me vendre ton magicien.

— Oh ! dit Petit-Jean, impossible, songez donc de quelle utilité il m'est.

— Demande moi ce que tu en voudras.

Puis tout bas :

— Je suis riche, va, plus riche qu'on ne croit.

— Oui, mais moi je ne vous l'aurai pas plus tôt vendu, dit Petit-Jean, que je serai-pauvre.

— Et si je te le paie assez cher pour t'enrichir ? Tiens. je te donne tout un boisseau plein d'argent.

— Écoute, dit Petit-Jean, comme tu as été bon pour moi, comme tu m'as recueilli quand j'étais à la belle étoile, eh bien ! ce que je ne ferais pour personne, je le ferai pour toi. Tu auras mon magicien pour un boisseau d'argent, tant qu'il en pourra tenir.

— Ça va.

— Attends.

— Quoi ?

— Je veux ce vieux coffre par dessus le marché.

— Avec plaisir, le diable n'aurait qu'à y être encore.

— Vas y voir.

— Ah ! par ma foi, non, j'en ai assez, il est trop laid.

Le fermier donna à Petit-Jean un boisseau d'argent bien empilé, et il lui donna la peau du cheval dans son sac.

Le fermier prêta une charrette et deux chevaux ðîur emporter l'argent et le coffre, tant il était content du marché.

— Adieu, Nicolas, dit Petit-Jean.

Et il partit avec la charrette, les deux chevaux, l'argent et le coffre où était encore le bedeau.

À la sortie du bois se trouvait une rivière large et profonde ; arrivé au beau milieu, Petit-Jean dit :

— J'ai, par ma foi, eu tort de demander ce vieux coffre à Nicolas. Il n'est bon à rien, et, tout vide qu'il est, pèse tant qu'on le croirait plein de pierres. Je vais le jeter à l'eau ; s'il surnage et qu'il arrive à la maison, tant mieux ; s'il coule au fond, ma foi, tant pis, cela m'est égal.

Et saisissant la caisse d'une main, il la souleva comme pour la jeter à l'eau.

— Mais le bedeau, le bedeau ? crièrent les enfants, prouvant par cette interruption tout l'intérêt qu'ils prenaient à la narration de Gérard.

— Justement, dit Gérard. Et Petit-Jean faisait ainsi par malice, afin d'effrayer le bedeau.

Et en effet, le bedeau eût grand-peur, si grand-peur, qu'il s'écria :

— Arrête, Petit-Jean, arrête un instant, morbleu, et laisse-moi sortir d'abord.

— Oh ! ouiche, fit Petit-Jean en s'asseyant sur le coffre, non pas ; puisque le diable est encore dedans, noyons le diable, et tout ira bien sur la terre.

— Je ne suis pas le diable, cria le malheureux prisonnier, je suis le bedeau de Niederbronn, ne me noie pas, Petit-Jean, et je te donnerai un boisseau plein d'argent.

— Fais-moi ton billet, dit Petit-Jean en passant un crayon et du papier au bedeau à travers la serrure du coffre.

Cinq minutes après, le billet sortait du coffre par la même voie qu'il y était entré.

— Voilà, dit le bedeau.

— Petit-Jean lut :

« Je reconnais devoir à Petit-Jean un boisseau plein d'argent. »

— Tu as oublié bien empilé, dit Petit-Jean.

— Je m'y engage, je m'y engage, dit le bedeau.

— Alors, continua Petit-Jean, bien empilé ?

— Oui.

— Que je lui mesurerai aussitôt qu'il m'aura ramené sain et sauf à la maison.

La date y était, et au-dessous de la date la signature ; le billet était en règle.

Petit-Jean ouvrit le coffre, le bedeau sauta dehors, et tout deux jetèrent le coffre à l'eau.

Une fois que la charrette eût atteint l'autre bord, le chemin alla tout seul jusqu'au village de Niederbronn.

Petit-Jean déposa le bedeau à sa porte et descendit avec lui.

Le bedeau lui mesura un boisseau d'argent bien empilé.

Petit-Jean noua les bouts de manche de sa veste, et dans sa veste mit les deux boisseaux d'argent.

Après quoi il rentra chez lui.

— Par ma foi, se dit-il, voilà mon cheval bien payé.

Et il vida son argent au milieu de sa chambre.

— Voilà qui va mettre Gros-Jean de triste humeur, dit-il, quand il saura combien il m'a rendu service en tuant mon pauvre cheval ! Mais, il semble que mes deux coquins ont mesuré l'argent bien chichement.

Et, appelant un petit garçon, il l'envoya chez Gros-Jean pour lui demander, de sa part, un boisseau à mesurer.

— Que diable peut-il bien avoir à mesurer, qu'il me prie de lui prêter un boisseau ? se demanda Gros-Jean.

Et, pour savoir à quoi s'en tenir, il enduisit le fond du boisseau avec de la poix, afin qu'il y råstât attaché quelque fragment de la chose mesurée.

L'événement ne manqua point d'arriver comme l'avait prévu Gros-Jean. Petit-Jean, qui ne se doutait point de la malice, ou qui, s'il s'en doutait, n'était point fâché de faire connaître sa bonne fortune à Gros-Jean, Petit-

Jean ne regarda point au fond du boisseau, de sorte que Gros-Jean y trouva collées trois pièces neuves de huit groschen d'argent.

— Oh ! oh ! qu'est-ce que cela ? dit Gros-Jean, Petit-Jean est-il devenu si riche, qu'il mesure l'argent au boisseau ?

Et il courut chez Petit-Jean.

L'argent était encore à terre.

— Où donc as-tu trouvé tout cet argent ? dit Gros-Jean tout ébahi.

— C'est le prix de la peau de mon cheval, que j'ai vendue hier soir, dit Petit-Jean.

— Foi d'homme ?

— Foi d'homme !

Petit-Jean ne mentait pas.

Il est vrai qu'il y avait l'argent du bedeau mêlé à l'argent du fermier. Mais c'était toujours de l'argent venant de la peau de son cheval.

— On te l'a bien payée, il me semble.

— Elles sont hors de prix. Quel service tu m'as rendu, sans t'en douter, de me tuer une bête qui, vivante, ne valait pas dix écus, et qui, morte, m'en a rapporté plus de trois mille.

— Et à qui l'as-tu vendue ?

— Au fermier qui demeure à la lisière de la forêt. Si tu as quelque chose à lui vendre, informe-toi de Nicolas.

— Oui, dit Gros-Jean, j'ai justement quelque chose à lui vendre.

— Ouais ! fit Petit-Jean, comme cela tombe bien. Il m'a prêté sa charrette et ses deux chevaux par-dessus le marché. Toi qui as de l'avoine et du foin que tes granges en regorgent, donne-leur à manger et reconduis-lui chevaux et charrette. Il te revaudra cela.

— Ça va, dit Gros-Jean.

Et il emmena la charrette.

En rentrant il prit une hache, s'en alla droit à son écurie, tua ses quatre chevaux, les dépouilla, fit sécher leurs peaux sur la haie, et mettant les quatre peaux dans la voiture, il prit le chemin de la ville.

C'était justement jour de marché.

— Des peaux de chevaux ! criait Gros-Jean.

Les cordonniers et les tanneurs accouraient.

— Combien les peaux ? demandaient-ils.

— Deux boisseaux d'argent bien empilés la pièce, répondait Gros-Jean.

On crut d'abord que Gros-Jean était ivre.

Mais comme il se tenait parfaitement sur ses jambes, que sa voix n'était pas le moins du monde avinée, on vit bien qu'il parlait sérieusement.

— Es-tu fou ? lui dirent les tanneurs et les cordonniers, et crois-tu que nous avons de l'argent au boisseau ?

— Des peaux de chevaux à vendre ! des peaux de chevaux à vendre ! continuait de crier Gros-Jean.

Et à tous ceux qui lui demandaient le prix de ses peaux, il continuait de répondre :

— Deux boisseaux d'argent bien empilés la pièce.

— Il veut se moquer de nous ! s'écrièrent les cordonniers.

— Et de nous aussi ! dirent les tanneurs.

Et prenant, les tanneurs leurs tabliers de cuir, et les cordonniers leurs trépieds, ils se mirent à rosser Gros-Jean d'importance.

Gros-Jean cria au secours.

Au nombre des curieux qui accoururent à ses cris était le fermier Nicolas.

Il ne reconnut que deux choses : ce furent ses chevaux et sa voiture.

Puis, se rappelant qu'il avait été la dupe de celui à qui il avait prêté sa charrette et ses chevaux :

— Ah ! bandit ! s'écria-t-il, ah ! coquin ! ah ! escroc !

Et à son tour il tomba sur Gros-Jean à grands coups de manche de fouet.

Pour le coup Gros-Jean abandonna la partie, et laissant les deux chevaux et la charrette de Nicolas et les quatre peaux à lui, il s'enfuit hors de la ville à toutes jambes, mais pas si vite qu'il ne fût cruellement meurtri.

— Ah ! oui da ! dit-il en rentrant chez lui, Petit-Jean me paiera cela, je le tuerai.

L'heure sonna, c'était neuf heures.

— Mes enfants, dit Gérard, il est temps de se coucher.

— Oh ! dirent les enfants, nous voulons savoir si Gros-Jean a tué Petit-Jean.

— Vous le saurez demain, mais pour ce soir, bonne nuit, mes jolis amours !

Et la bonne prenant les enfants, alla les coucher, moitié riant, moitié pleurnichant.

Chapitre 3

Troisième soirée

Le lendemain à l'heure accoutumée Gérard reprit son récit.

— Vous vous rappelez, mes chers enfants, qu'en rentrant chez lui tout furieux Gros-Jean s'écria :

— Petit-Jean me paiera cela, je le tuerai.

— Oui, oui, dirent les enfants, qui tremblaient qu'en effet Gros-Jean ne tuât Petit-Jean.

— Eh bien, mes enfants, reprit Gérard, le hasard voulut que tandis que Gros-Jean méditait sa mauvaise action, la vieille grand-mère de Petit-Jean, qui venait d'atteindre sa quatre-vingtième année, était morte dans la chambre à côté de la sienne.

Elle avait été bien méchante pour le pauvre Petit-Jean, l'avait bien battu, bien fouetté, bien mis au pain et à l'eau sans qu'il le méritât.

Eh bien, comme Petit-Jean avait un excellent cœur, cela ne l'empêcha point d'être fort affligé de cette mort à laquelle, vu le grand âge de la défunte, il devait cependant bien s'attendre.

Prenant donc la vieille femme dans son lit glacé, il la mit dans son lit à lui, qui était tout chaud, afin de voir si cette chaleur ne la rendrait point à la vie.

Lui se mit dans un coin obscur sur une chaise, et s'arrangea pour dormir ainsi qu'il avait déjà fait maintes fois.

Mais, comme on le pense bien, il ne dormait pas très fort ; il en résulta que pendant la nuit, entendant la porte s'ouvrir, il se réveilla et ouvrit les yeux.

Alors il vit une chose effrayante.

Il vit Gros-Jean, pâle comme un mort, entrant sur la pointe du pied, une hache à la main.

Comme il savait où était le lit de Petit-Jean, quoique la chambre ne fût éclairée que par la lune, il alla droit au lit, et fendit le crâne de la grand-mère d'un coup de hache, croyant frapper sur Petit-Jean.

— Tiens, dit-il, tu ne te moqueras plus de moi.

Et il retourna dans son logis.

— Oh ! que voilà un méchant homme, pensa Petit-Jean, il a voulu me tuer. Comme c'est heureux pour la grand-mère qu'elle fût déjà morte, sans cela il l'eût, ma foi ! assommée toute raide.

Pendant le reste de la nuit, comme Petit-Jean ne voulait pas ou plutôt n'osait pas dormir, il rumina un plan qu'il exécuta lorsque le jour fût venu.

Il mit à sa grand-mère ses habits de fête, cacha sous son plus beau bonnet la blessure que Gros-Jean lui avait faite au front, emprunta un cheval à son voisin de gauche, l'attela à une charrette que lui prêta son voisin de droite, y plaça la grand-mère adossée aux ridelles, afin qu'elle ne pût pas tomber en route, et partit ainsi pour la forêt.

Vers les neuf heures, il s'arrêta devant une grande auberge pour y manger quelque chose.

L'aubergiste avait beaucoup, beaucoup d'argent, –plus d'argent que le fermier, plus d'argent que le bedeau. Au commencement de sa carrière, le père de Petit-Jean, pour l'aider à fonder son auberge, lui avait prêté une grosse somme d'argent dont il avait négligé de lui faire faire une reconnaissance.

Son père mort, Petit-Jean, qui savait que cette somme était due, avait été la réclamer à l'aubergiste ; mais celui-ci avait mis l'extrémité du pouce de sa main droite au bout de son nez, et avec les quatre autres doigts il avait

simulé le mouvement de rotation des ailes d'un moulin à vent, ce qui dans tous les pays du monde veut dire :

— Si tu as compté là-dessus, mon garçon, tu as compté sans ton hôte.

Petit-Jean ne se tint point pour battu et insista ; mais l'aubergiste fit un autre geste non moins expressif que le premier, d'autant plus qu'à celui-là il employa les deux mains.

De la main droite, il prit un nerf de bœuf, et de la gauche lui montra la porte.

Or, comme Petit-Jean le connaissait pour un homme d'une violence extrême, et qu'il ne se sentait pas de force à lutter avec lui, il prit le chemin qui lui était indiqué et disparut.

Depuis ce jour Petit-Jean avait revu dix fois l'aubergiste, mais sans lui parler jamais de rien, ce qui n'empêchait point qu'il n'eût sur le cœur, comme on dit, la somme que l'aubergiste devait à son père.

Or, nous l'avons dit, vers neuf heures du matin, Petit-Jean s'arrêta devant la porte de cet homme violent et de mauvaise foi.

Il entra gaiement dans l'auberge.

— Bonjour, Petit-Jean, lui dit l'aubergiste. Peste ! te voilà de bonne heure en route ; on voit bien que tu n'as pas le sou, mon pauvre garçon.

— C'est vrai, répondit Petit-Jean, je suis de bonne heure en route, car je conduis la grand-mère à la ville ; quant à ce qui est de n'avoir pas le sou, vous vous trompez, car voilà une pièce de deux groschen d'argent ; donnez-moi donc une bouteille de vin de la Moselle et deux verres, afin que je puisse boire un coup et la vieille bonne femme aussi.

L'hôtelier regarda la pièce de deux groschen, et voyant qu'elle était de bon argent il la mit dans sa poche, quitte à en rendre la monnaie plus tard, et descendit chercher à la cave la bouteille demandée.

L'aubergiste déboucha la bouteille et remplit les deux verres.

Petit-Jean porta le sien à ses lèvres.

— Eh ! lui dit l'aubergiste, ne portes-tu pas celui-là à ta mère ?

— Bon, dit Petit-Jean, m'est avis que vous avez plus soif qu'elle, maître Claus.

— Le fait est, dit l'aubergiste, que je suis altéré.

— Eh bien, mais, à vous l'autre, dit Petit-Jean en choquant son verre à moitié vide contre le verre plein.

L'aubergiste n'attendit pas une seconde invitation. Il aimait fort boire son vin quand il était payé par un autre que par lui ; aussi prit-il le verre et l'avala-t-il tout d'un trait.

— Ah ! dit Petit-Jean, vous l'avez avalé si vite qu'il n'a pas dû vous désaltérer beaucoup ; – à un autre, maître Claus.

Et il lui remplit une seconde fois son verre, que maître Claus vida cette fois avec un peu plus de lenteur, mais avec non moins de plaisir.

C'étaient de grands verres, de sorte que la bouteille y avait passé.

— Tiens, c'est drôle, dit maître Claus en la mirant au jour, la bouteille est déjà vide !

— Eh bien, dit Petit-Jean, au lieu de me rendre la monnaie de mes deux groschen, allez donc chercher une autre bouteille, ou plutôt deux, car si je compte bien, vous, gardant ma monnaie, ce sont deux bouteilles qui me reviennent.

— Peste ! tu sais ton compte, garçon, dit l'aubergiste.

— Dam ! répondit Petit-Jean, quand on ne peut pas compter beaucoup, il faut compter juste.

— Bien dit, garçon, bien dit, fit l'aubergiste en descendant à sa cave, d'où un instant après il sortait avec deux bouteilles.

De ces deux bouteilles, l'aubergiste but tout le contenu sauf un verre.

De sorte que le sang lui montait aux yeux et que les yeux lui sortaient de la tête.

En même temps, il serrait les poings jurant que si quelqu'un lui cherchait querelle en ce moment ce quelqu'un-là passerait un mauvais quart d'heure.

Mais Petit-Jean n'avait aucune envie de chercher querelle à l'aubergiste.

Il n'était pas venu pour cela.

L'aubergiste allait se verser le dernier verre qui restait dans la troisième bouteille, mais Petit-Jean l'arrêta.

— Et la vieille grand-mère dit-il, ne faut-il pas qu'elle ait son verre, il me semble qu'il y a assez longtemps qu'elle l'espère.

— Tu as raison, dit l'aubergiste en vidant la bouteille dans le verre ; tiens, porte-le-lui.

— Oh ! fit Petit-Jean en faisant semblant de trébucher, je n'ai pas les jambes assez solides ; faites-moi le plaisir de le lui porter, maître Claus, vous qui êtes un crâne.

— Ah ! mauvais clampin, dit maître Claus, qui renonce pour si peu. Eh bien ! oui, on va lui porter son verre de vin à ta vieille grand-mère ; et s'il ne la réchauffe pas, c'est qu'elle a un glaçon dans le ventre.

Et maître Claus alla à la vieille grand-mère, qui se tenait assise dans la voiture.

— Tenez, la mère, dit-il, voilà un verre de vin de Moselle que votre petit-fils vous envoie. Avalez-moi cela, et vous m'en direz de bonnes nouvelles.

Mais la bonne femme ne répondit mot et resta immobile.

— Ohé ! ne m'entendez-vous pas ! cria l'hôte le plus fort qu'il put. Je vous dis que voilà un verre de vin de Moselle que votre petit-fils vous envoie.

Mais, si fort qu'il eût crié cette fois, la vieille ne répondit pas plus que la première.

Et une troisième fois il répéta les mêmes paroles en criant plus haut encore, et, comme la bonne femme ne bougeait ni ne répondait :

— Ah ! vieille entêtée, dit-il, je vais t'apprendre à te moquer de moi.

Et il lui jeta le verre d'hydromel à la tête.

Le coup fut si violent, que la bonne femme en perdit l'équilibre, et, glissant le long des ridelles, tomba sur le côté.

— Ah ! s'écria Petit-Jean, qui avait suivi l'aubergiste sur la pointe du pied, voilà que tu as tué ma grand-mère ; regarde un peu le trou que tu lui as fait au front.

Et il lui sauta au collet en disant :

— Je t'arrête !

— C'est un gros malheur ! s'écria l'aubergiste dégrisé en levant les mains au ciel. Hélas ! tout cela vient de ma vivacité, mais le cœur n'y était pour rien. Il faut me pardonner, petit, en considération de ce qu'elle était bien vieille et qu'elle n'aurait pas tardé à mourir de sa belle mort.

— Malheureux ! dit Petit-Jean, elle eût vécu deux cents ans ; tu vois qu'elle était à la fleur de l'âge. Chez le juge ! chez le juge !

— Petit-Jean, tais-toi, dit l'aubergiste, et je te donnerai un plein boisseau d'argent.

— Bien empilé ? demanda Petit-Jean.

— Bien empilé, répondit l'aubergiste.

— Eh bien ! va donc pour un boisseau d'argent, dit Petit-Jean, mais, en conscience, la grand-mère valait plus que cela.

Et Petit-Jean reçut de l'aubergiste un boisseau d'argent bien empilé et fit enterrer sa grand-mère très convenablement.

Le boisseau d'argent faisait moitié plus que la somme que le père de Petit-Jean avait prêtée à maître Claus.

Mais il est bon de se souvenir que les intérêts couraient depuis dix ans.

— Mes enfants, dit Gérard, voilà cinq minutes que neuf heures sont sonnées. Demain vous aurez, je vous le promets, la fin de l'histoire de Petit-Jean et de Gros-Jean.

Sur cette promesse, les enfants se retirèrent sans souffler le mot, excepté pour dire bonsoir à leur papa, à leur maman, à Gérard et à moi.

Chapitre 4

Quatrième soirée

Lorsque Petit-Jean rentra chez lui, il envoya le même petit garçon, qui déjà y avait été, prier Gros-Jean de lui prêter encore une fois son boisseau, ayant quelque chose encore à mesurer.

— Comment, s'écria Gros-Jean, est-ce que je ne l'ai pas tué ? Il faut que je m'en assure.

Il porta donc lui-même le boisseau à Petit-Jean.

Il vit tout l'argent que venait de lui mesurer l'aubergiste.

— Où as-tu encore pris tout cet argent, lui demanda-t-il en ouvrant de grands yeux.

— Écoute, Gros-Jean, dit Petit-Jean, en croyant me tuer, tu as tué ma grand-mère, alors moi j'ai vendu la défunte, et l'on m'en a donné tout l'argent que tu vois.

— On t'a donné tout l'argent que je vois pour ta grand-mère ?

— Oui, il paraît que les vieilles femmes sont très chères cette année.

— Bon, dit Gros-Jean, j'ai ma grand-mère qui est idiote ; tout le monde dit quel bonheur pour elle, la pauvre chère femme, si elle pouvait mourir. Je vais la tuer et aller la vendre.

Et Gros-Jean rentra chez lui, prit la même hache avec laquelle il avait tué ses chevaux et la grand-mère de Petit-Jean, fendit la tête de sa grand-mère, mit le corps dans sa voiture, et s'en alla tout droit chez l'apothicaire de la ville la plus proche.

Il s'arrêta devant la boutique, et sans descendre de sa voiture.

— Eh ! M. l'apothicaire, cria-t-il ; eh !…

L'apothicaire était à genoux. Que faisait-il à genoux ? L'histoire ne le dit pas.

Il entendit qu'on l'appelait.

— C'est bien ! c'est bien ! dit-il, j'y vais ; j'ai fini dans un instant.

Mais Gros-Jean était pressé, il descendit de sa voiture, et entra dans la boutique par la porte de la route, juste au moment où l'apothicaire y rentrait par la porte de l'arrière boutique.

— Que me voulez-vous ? mon ami, demanda-t-il à Gros-Jean.

— Monsieur l'apothicaire, je veux vous vendre ma vieille grand-mère, répondit celui-ci.

— Votre vieille grand-mère ? Eh ! mon cher ami, que voulez-vous que je fasse d'une pareille idiote.

— Elle ne l'est plus, fit Gros-Jean.

— Comment, elle ne l'est plus ?

— Non, elle est morte.

— Le bon Dieu lui a fait une belle grâce, pauvre chère femme.

— Ce n'est pas le bon Dieu qui lui a fait cette grâce-là, dit Gros-Jean, c'est moi.

— Comment, c'est vous ?

— Oui, je l'ai tuée.

— Pour quoi faire ?

— Pour vendre son corps un boisseau d'argent.

— Un boisseau d'argent, le corps d'une vieille femme !

— Dam ! c'est le prix que Petit-Jean a vendu celui de sa grand-mère.

— Mon ami, dit l'apothicaire, vous me faites un conte.

— Un conte ?

— Oui ; et c'est fort heureux pour vous ; car, si vous aviez tué votre grand-mère, comme vous le dites, – sans compter que vous ne trouveriez pas de son corps un petit écu, – les gendarmes vous prendraient, le juge d'instruction vous ferait votre procès, – les juges vous condamneraient, et le bourreau vous guillotinerait.

— Bon ! fit Gros-Jean, en devenant tout pâle. Cela se passerait ainsi, dites-vous ?

— De point en point.

— Vous ne plaisantez pas ?

— Je ne plaisante pas.

— Votre parole d'honneur ?

— Foi d'apothicaire !

— Oh ! là là ! fit Gros-Jean en remontant dans sa voiture. – Heureusement que personne n'a vu la grand-mère.

Puis, se retournant vers l'apothicaire :

— Vous avez raison, dit-il, c'était une farce.

Et il mit son cheval au galop, rentra chez lui, coucha la grand-mère dans son lit, détacha une pierre du plafond, la lui fit tomber sur la tête, et sortit en criant :

— Au secours ! au secours ! la grand-mère vient d'être tuée par accident.

Et comme Gros-Jean n'avait aucun motif de tuer sa grand-mère, qu'elle était pauvre, que conséquemment il n'en héritait pas, on ne fit aucune recherche sur cette mort, la bonne femme ayant d'ailleurs quatre-vingt-deux ans, et ayant par conséquent vécu plus qu'âge de femme.

Mais comme on emportait la bonne femme pour l'enterrer :

— Tu vas me payer cela, Petit-Jean, dit Gros-Jean.

Et profitant du moment où tout le village suivait le corps de la grand-mère, il prit le plus grand sac qu'il pût trouver chez lui, et alla chez Petit-

Jean :

— Ah ! ah ! lui dit-il, tu t'es encore moqué de moi, monsieur le drôle ! – et c'est la seconde fois. La première fois tu m'as fait tuer mes chevaux, la seconde tu m'as fait tuer ma grand-mère ; mais cette fois-ci je te tiens, et tu ne m'attraperas plus.

Et, au moment où Petit-Jean s'en doutait le moins, il lui jeta le sac sur la tête, y fit glisser tout le corps, le lia par le bout, et le chargea sur son dos en lui criant :

— Maintenant, recommande ton âme à Dieu, car je vais te jeter à la rivière.

L'avis ne rassura pas Petit-Jean, qui se doutait bien, d'ailleurs, que Gros-Jean ne le mettait pas dans un sac pour lui faire des marivaudages.

Il y avait loin de la maison de Petit-Jean au fleuve, et Petit-Jean pesait plus qu'une plume, de sorte que la route passant près d'une église, et Gros-Jean entendant le son de l'orgue et le chant des fidèles, résolut de profiter de la circonstance pour faire une petite prière en passant. En conséquence, il déposa son sac près de la porte de la rue, et entra dans l'église.

Son imprudence était justifiée par l'impossibilité où était Petit-Jean de sortir du sac, et par la solitude du porche.

— Hélas ! hélas ! soupira Petit-Jean, en se retournant et en se retournant dans le sac.

Mais il ne put que répéter une troisième fois hélas ! sans arriver à dénouer le lien.

Un conducteur de bestiaux vint à passer par là. C'était un vieux pécheur qui avait eu une jeunesse fort orageuse. Son premier métier, racontait-on, avait été de se mettre à l'affût dans les endroits les plus touffus et les plus écartés de la Forêt-Noire. Sur la cause qui le poussait à se mettre à l'affût, les avis étaient fort partagés : les uns disaient qu'il n'en voulait qu'aux cerfs, aux daims et aux sangliers du grand duc de Bade ; les autres disaient qu'il s'attaquait, au contraire, à tout ce qui passait, bêtes et gens, et que des bêtes il prenait la peau, et des gens la bourse.

Enfin était venu le moment où il avait renoncé à ce métier pour faire celui de marchand de bestiaux. Mais si honnête que fût sa dernière profession, il était facile de voir que le bonhomme avait un poids sur la conscience, et que plus il vieillissait, plus le poids devenait lourd.

Or, un des bœufs qu'il conduisait heurta le sàñ où était Petit-Jean, et le renversa.

— Hélas ! hélas ! dit Petit-Jean qui croyait que son heure était venue, je suis encore bien jeune pour entrer dans le royaume des cieux !

— Et moi, misérable que je suis, dit le bouvier, je suis trop vieux pour y entrer jamais.

— Qui que tu sois, cria Petit-Jean, ouvre le sac et prends ma place, et, dans un quart d'heure, je te réponds que tu y seras, dans le royaume des cieux !

— Ah ! si je te croyais, dit le bouvier.

— Foi de Petit-Jean, répondit le prisonnier avec un accent de converti qui ne laissa aucun doute à l'amateur.

Le bouvier dénoua le sac, aida Petit-Jean à s'en dépêtrer, y entra à sa place, priant Petit-Jean de le nouer bien solidement au-dessus de sa tête pour que l'on ne s'aperçût point de la substitution.

Petit-Jean fit un véritable nœud gordien.

— Fais attention aux bêtes, cria le vieillard, de l'intérieur du sac.

— Sois tranquille, répondit Petit-Jean.

Et il se mit à chasser le troupeau devant lui.

À peine avait-il tourné l'angle de la rue que Gros-Jean sortit de l'église et remit son sac sur ses épaules. Le vieillard, qui était fort sec, ne pesait guère que les deux tiers de ce que pesait Petit-Jean.

Mais Gros-Jean crut que c'était sa station dans l'église qui lui avait donné des forces.

— Oh ! oh ! dit-il, il est devenu bien léger ; cela provient sans doute de ce que j'ai entendu un cantique.

Et il s'achemina vers le fleuve, choisit un endroit large et profond, et y jeta le sac avec le conducteur de bestiaux, lui criant, croyant toujours s'adresser à Petit-Jean :

— Là, cette fois, tu ne m'attraperas plus.

Et là-dessus il s'en revint chez lui, prenant un chemin de traverse qui diminuait la route de près d'une lieue.

Il en résulta que tout à coup il vit devant lui Petit-Jean qui, forcé de suivre le grand chemin à cause de son troupeau, chassait devant lui ses bœufs, ses vaches et ses moutons.

— Qu'est-ce à dire, s'écria Gros-Jean stupéfait, ne t'ai-je donc pas noyé ?

— Non, répondit Petit-Jean, tu m'as bien jeté à l'eau, c'est vrai, mais….

— Mais quoi ?

— Mais à peine arrivé au fond le sac s'ouvrit, et je me trouvai au milieu de la plus magnifique prairie du monde.

— Ouais, fit Gros-Jean.

— Ce n'est pas tout, continua Petit-Jean, une Ondine habillée de bleu, avec une couronne de roseaux sur la tête, me prit par la main, et m'aidant à sortir du sac :

— Est-ce toi, Petit-Jean, demanda-t-elle ?

— Oui, mademoiselle, répondis-je, mais, sans indiscrétion, à qui ai-je l'honneur de parler ?

— À l'une des filles du roi des eaux, et je suis chargée de t'offrir de la part de mon père ce beau troupeau qui paît là tranquillement dans cette vallée.

Je regardai autour de moi, et je vis non seulement le troupeau que m'offrait la fille du roi des eaux, mais encore bien d'autres choses qui me ravirent en admiration.

— Et lesquelles ?

— D'abord que le fond du fleuve était une grand-route sur laquelle voyageait le peuple du fleuve qui se rendait à la mer, et le peuple de la mer qui remontait le fleuve. On ne voyait que des allants et venants, à pied, à cheval, en voiture. La route était bordée d'arbres et de fleurs ; on marchait sur une herbe toute semée de petites fleurs bleues ; les poissons de toutes les couleurs, argent doré, rouges et bleus, nageant dans l'eau, glissant le long des oreilles comme des oiseaux dans l'air.

— Ah ! Gros-Jean, tu n'as pas idée du singulier peuple et du magnifique bétail que cela fait.

— Mais, dit Gros-Jean, si tout est si beau là-bas, pourquoi n'y es-tu pas resté ?

— Attends donc, dit Petit-Jean, la chose à laquelle j'ai fait attention, c'était surtout à la fille du roi des eaux. Alors, comme elle était pleine de bonté pour moi, je lui ai demandé si elle ne voulait pas être ma femme. Elle m'a répondu que ce serait avec grand-plaisir, mais que comme j'avais encore mon père et ma mère il me fallait la permission de mes parents. C'était trop juste ; alors je lui ai dit que j'allais l'aller chercher, ce à quoi elle a répondu : Eh bien ! pour qu'ils croient à ce que tu leur diras, conduis-leur ce troupeau, et dis leur que c'est le cadeau que leur fait leur belle-fille.

Alors je suis parti, conduisant le troupeau à mes parents, et allant chercher mes papiers pour épouser la fille du roi des eaux. Ne me retarde donc pas, Gros-Jean, car tu dois comprendre que je suis pressé, il n'y aurait qu'à tomber un plus joli garçon que moi à l'eau, la fille du roi en pourrait devenir amoureuse et l'épouser. Ça serait un beau mariage manqué, tu comprends ? Il est vrai que je pourrais me rabattre sur ses sœurs.

— Elle a donc des sœurs ? demanda Gros-Jean.

— Huit. Elles sont neuf filles, à ce qu'il paraît.

— Tu peux te vanter d'être né coiffé, dit Gros-Jean.

Petit-Jean se rengorgea sans répondre.

— Eh ! dit Gros-Jean, si l'on me jetait au fleuve, moi, crois-tu que j'épouserais une des filles du roi des eaux ?

— Oh ! je n'en doute pas, dit Petit-Jean, vu que tu es encore plus beau garçon que moi.

— Eh bien, rends-moi un service, Petit-Jean ?

— Volontiers.

— Comme je sais nager, si je me jetais à l'eau tout seul, je n'irais peut-être pas au fond.

— Ah ! ça, c'est probable.

— Mets-moi dans le sac et jette-moi à l'eau.

— Avec plaisir, mais tu es trop lourd. Je ne pourrai pas te porter jusque-là comme tu as eu la bonté de le faire pour moi.

— Nous irons à pied jusqu'au pont.

— Ça me retardera bien, Gros-Jean, dit Petit-Jean paraissant hésiter.

— Oui, mais tu auras obligé un ami.

— C'est vrai, dit Petit-Jean, et cela me décide. Ah ! mais, attends donc.

— Quoi ?

— Ne vas pas te faire aimer de la mienne.

— Dis-moi son nom.

— Elle s'appelle Coralline.

— Eh bien ! sois tranquille.

— Parole d'honneur ?

— Foi de Gros-Jean !

— En ce cas, allons, dit Petit-Jean, mais dépêchons-nous.

— Ce n'est pas moi qui te retarderai, dit Gros-Jean en pressant sa course dans la direction du pont.

Mais en arrivant sur le pont :

— Mais, dit Petit-Jean, c'est impossible.

— Pourquoi impossible ?

— Pourquoi ? J'ai oublié le sac au fond de l'eau, et comme tu sais nager, tu n'iras jamais au fond, et c'est au fond qu'il faut aller pour rencontrer les filles du roi des eaux.

— Il y a un moyen, dit Gros-Jean.

— Lequel ?

— Attache-moi une pierre au cou.

— Oui, mais tu auras les mains libres, tu te débattras ; vaut mieux retourner à la maison et prendre un sac.

— Ce sera bien du temps perdu.

— Dame ! c'est vrai.

— Écoute, lie-moi les mains derrière le dos.

— C'est juste, dit Petit-Jean.

— La fille du roi des eaux me les déliera.

— Ah ! fit Petit-Jean en secouant la tête avec un soupir, décidément tu es plus fin que moi, Gros-Jean.

— J'en ai toujours eu idée, dit Gros-Jean avec un sourire de vanité. Allons, allons, lie-moi les mains et attache-moi une pierre au cou.

— C'est toi qui m'en pries, n'est-ce pas ?

— Je crois bien que c'est moi qui t'en prie.

— Tu ne feras pas la cour à Coralline ?

— Je m'en garderai bien, dit Gros-Jean avec un sourire narquois.

— Eh bien ! puisque cela t'arrange, mon pauvre Gros-Jean, je n'ai rien à te refuser.

Et il lui lia les mains derrière le dos, et il lui attacha une pierre au cou ; après quoi Gros-Jean monta de lui-même sur le parapet du pont.

— Maintenant pousse-moi, dit Gros-Jean.

— Tu le veux ?

— Oui.

— Eh bien ! bon voyage, fit Petit-Jean.

Et il poussa Gros-Jean qui tomba avec un grand bruit dans la rivière, et qui, grâce à ses mains liées derrière le dos et à la pierre qu'il avait au cou, ne reparut jamais.

Quant à Petit-Jean, il revint chez lui avec son troupeau, et, devenu riche, épousa non pas la fille du roi des eaux, Coralline, mais Marguerite, la plus belle fille de tout le village.

Et la morale de ceci, mes petits enfants, dit Gérard, s'adressant aux deux moutards émerveillés, c'est que le mal arrive toujours à celui qui veut le faire.

Sur ce, allez vous coucher, mes jeunes amis, attendu que voilà neuf heures qui sonnent.

Et comme neuf heures sonnaient en effet et que l'histoire était finie, sur la promesse d'une autre histoire pour le lendemain, les enfants allèrent se coucher sans difficulté.

Quatrième partie

Le roi des taupes et sa fille

L'extrémité d'un petit village de Hongrie, si petit qu'il n'a pas même de nom sur la carte, s'élevait une chaumière où vivait une pauvre veuve avec son fils.

La veuve s'appelait Madeleine et son fils Joseph.

Un petit jardin fruitier, au bout duquel était un champ, formait toute leur richesse. Ils y travaillaient avec ardeur, et de la vente des fruits et de la récolte du blé gagnaient de quoi vivre – pauvrement, il est vrai, mais ni l'un ni l'autre n'avaient une ambition plus grande que ce qui leur était accordé par la parcimonieuse bonté du Seigneur.

Joseph avait toujours été un bon fils, un enfant pieux ; il chérissait sa mère, la soignait dans sa vieillesse et sciemment du moins, ne lui avait jamais fait la moindre peine.

Il était arrivé ainsi à l'âge de vingt ans.

C'était un beau garçon de cinq pieds quatre pouces, bien pris dans sa taille moyenne, avec de beaux cheveux blonds bouclés, comme les enlumineurs du seizième siècle en mettent aux anges des missels. Il avait des yeux bien fendus, bleus comme l'azur du ciel, des dents blanches et un teint qui, à travers son hâle, laissait transparaître la fraîcheur et la santé de la jeunesse.

Il avait toujours été gai et joyeux ; le dimanche, après vêpres, courant le premier après les ménétriers, pour qu'ils donnassent le signal de la danse, et, ce signal donné, ne quittant la place que quand le dernier ménétrier avait passé son archet sous les cordes de son violon.

Quant aux jours de la semaine, c'était tout autre chose. Le village ne connaissait pas de meilleur travailleur que lui, soit qu'il labourât son champ, soit qu'il bêchât son jardin, soit qu'il greffât ses arbres, soit qu'il taillât ses rosiers ; car, grâce à la façon dont il ménageait le temps et la place, il avait temps pour tout, et au milieu des poiriers, des pommiers, des pêchers, place pour les fleurs.

Souvent sa mère voulait l'aider, ne fût-ce que pour désherber les allées ou les plates-bandes, mais lui, en riant, lui prenait l'herbinette des mains, lui

disant :

— Mère, quand vous avez pris la peine de faire un gros et grand garçon comme moi, c'était avec promesse du bon Dieu que, quand ce garçon aurait vingt ans, vous vous reposeriez. J'ai vingt ans, reposez-vous donc. Et si vous ne voulez ðàs me quitter, tant mieux ; asseyez-vous là, et votre vue me donnera du courage.

Et Madeleine s'asseyait, regardant avec amour son Joseph, qui se remettait à travailler en chantant quelque belle chanson en l'honneur de la Hongrie et de la reine Marie-Thérèse, car c'était non seulement un bon enfant pour sa mère que Joseph, mais åncîrå un bon fils pour la patrie.

Or, il arriva tout à coup que Joseph, àu lieu då partir le matin en chantant, de travailler en chantant, de revenir en chantant et de manger en chantant au retour son morceau de pain sec et noir, – d'abord ne chanta plus, puis ne travailla plus, puis, enfin, ne mangea plus.

Il restait bien encore au jardin, mais au jardin seulement. Quant à le faire rentrer à la maison c'était presqu'impossible.

C'était la nuit surtout qu'il se tenait assis, immobile, rêvant sous une petite tonnelle appliquée à la muraille, qu'il avait tressée avec de la vigne pour mettre sa main à l'ombre, tandis qu'il travaillait et que, tout en lisant ses prières dans son livre de messe, le seul qu'il eût jamais lu, sa mère le regardait travailler.

Madeleine devint fort inquiète, elle voyait son pauvre enfant changer à vue d'œil, quoiqu'il n'eût aucune maladie de corps, mais son inquiétude n'en était que plus grande, car elle comprenait qu'il avait une maladie de cœur.

Parfois, – souvent, – puis enfin presque toujours, elle le suivait dans le jardin ; là, elle se cachait derrière quelque bel arbre fruitier couvert de feuilles et chargé de fruits, et elle voyait son pauvre Joseph, rêvant et les yeux fixés sur la terre, comme s'il attendait que quelque chose en sortît.

Alors sa mère n'y pouvait tenir ; elle paraissait, s'approchait de lui, et, des larmes dans les yeux, lui demandait :

— Au nom du ciel, mon cher Joseph, si tu es malade, dis-le à ta mère.

Mais lui, secouait la tête, s'efforçait de sourire, et répondait :

— Non, mère ! je me porte bien.

Mais sa bouche ne se refermait pas sans laisser passer un soupir.

Ce soupir rendait à Madeleine le courage de l'interroger de nouveau :

— Mais si tu n'es pas malade, mon enfant, lui disait-elle, il doit tout au moins te manquer quelque chose, autrefois tu n'étais pas ainsi. Parle, mon cher Joseph, et je ferai tout ce que tu voudras, seulement, tu redeviendras gai et joyeux comme tu étais autrefois.

— Impossible ! ma mère, répondait Joseph, ma gaieté est partie pour toujours, et votre amour, si grand qu'il soit, ne peut me donner ce que je désire.

Alors Madeleine se mettait à pleurer amèrement, car elle aimait son Joseph au-delà de toute mesure et elle eût volontiers donné sa vie pour qu'il eût cette chose qu'il disait impossible à obtenir. Enfin, elle le pria tant de lui dire ce qu'il avait sur le cœur, elle pria tant en le suppliant, elle fut si inconsolable, que lui, tout ému et l'embrassant, laissa échapper ces paroles qui sortirent si péniblement de son cœur qu'on eût dit qu'en sortant elles l'avaient brisé.

— Ma mère, je suis amoureux !

Mais Madeleine à ces paroles essuya ses larmes. Elle voyait son Joseph avec des yeux de mère et ne pensait pas qu'il y eût dans tout le village une fille qui ne fût heureuse de l'épouser.

— Bon ! dit-elle, si ce n'est que cela, mon enfant chéri, tu as tort de te désoler. Dis-moi seulement quelle est la fille assez heureuse pour que tu l'aimes, et quand ce serait Bertha, la fille du magister, ou Marguerite, la fille du bailly, j'irais la demander à leurs parents.

— Ah ! répliqua Joseph, ce n'est ni la fille du magister ni la fille du bailly. Oh ! si ce n'était que Marguerite ou Bertha, je ne serais point embarrassé.

— Malheureux ! dit la pauvre mère, tu as donc porté tes regards plus haut.

— Hélas ! oui, répondit Joseph.

— Une fille noble ? mon pauvre enfant.

— Si ce n'était que cela, maman.

— Tu serais amoureux d'une baronne ?

— Plus haut, ma mère.

— D'une comtesse ?

— Plus haut.

— D'une marquise ?

— Plus haut.

— D'une duchesse ?

— Plus haut, plus haut.

— D'une princesse ?

— Ma mère ! s'écria Joseph, se jetant en sanglotant dans les bras de Madeleine, ma mère, je suis amoureux de la fille du roi des taupes.

Madeleine jeta un cri.

Puis quand elle fut revenue à elle.

— Oh ! mon pauvre enfant, dit-elle, il est fou.

— Non, ma mère, par malheur je ne suis pas fou, dit Joseph. Oh ! si j'étais fou, je serais bien heureux.

— Mon enfant, dit Madeleine, si tu veux nous irons à la ville et nous consulterons un médecin.

— Oh ! ma mère, il ne s'agit pas d'un médecin, je vous dis que je ne suis pas fou, et pour vous le prouver je vais vous raconter ce qui m'est arrivé !

La mère secoua la tête car cette affirmation de son fils ne la rassurait aucunement. Elle savait que les pires de tous les fous sont ceux qui ne veulent pas convenir de leur folie.

Joseph vit ce qu'il se passait dans son cœur et quelle crainte avait la pauvre femme ; il en eut pitié.

— Écoutez-moi, ma mère, lui dit-il, et vous allez tout savoir.

Il fit asseoir sa mère près de lui, lui prit les deux mains entre les siennes et commença :

— Il y a maintenant deux mois, dit-il, qu'un matin en allant tailler mes arbres dans le jardin, je remarquai que la terre était bosselée d'une innombrable quantité de taupinières ; vous savez, ma mère, combien je détestais alors ces animaux qui sont le désespoir des jardiniers ; je me mis donc le même jour à leur tendre des pièges. Mais pendant cinq ou six jours les pièges furent tendus inutilement.

Enfin un matin je vis une taupe dans la taupinière.

— Ah ! m'écriai-je en prenant ma bêche, tu vas payer pour toutes, toi.

Et là-dessus, je levai ma bêche pour la couper en deux.

Mais jugez de mon étonnement, ma mère, quand j'entendis la taupe me dire :

— Ne me tue pas, Joseph, ce que j'ai fait c'est par ignorance ; je suis bien jeune encore, et je ne savais pas en venant respirer l'air à la surface du sol que je te fisse du tort ; si tu me laisses la vie, je te promets qu'à l'avenir pas une taupe ne bouleversera ton jardin ni aucune terre qui t'appartienne.

L'animal avait parlé d'une voix si douce et si suppliante, que je sentis mon cœur tout ému et que je la lâchai en lui disant :

— Vivez.

— Je te remercie, dit-elle alors, et si tu veux me revoir, viens demain soir aussitôt que la lune se lèvera, et alors je te dirai quelque chose en confidence.

En disant cela la taupe s'enfonça dans la terre.

J'avais grande envie de lui dire de rester, afin de causer plus longtemps avec elle. Mais j'étais pris d'une sorte de terreur ; je n'avais jamais entendu raconter que les taupes parlassent. Et celle-ci avait disparu avant que j'eusse surmonté cette terreur.

J'eus d'abord envie de vous raconter cet événement ; mais le premier jour, lorsque la pensée m'en vint, je résolus d'attendre au lendemain pour

avoir quelque chose de plus positif à vous dire. La taupe avait promis de me faire des confidences : c'étaient vingt-quatre heures de plus ou de moins, voilà tout.

Le lendemain, à l'heure convenue, je me rendis au jardin, et là je restai les yeux tantôt fixés sur l'endroit de l'horizon où devait apparaître la pleine lune, tantôt sur la place où la taupe avait disparu dans la terre.

La lune se leva au ciel, mais la taupe ne sortit pas de terre.

Je pensai que l'animal s'était moqué de moi et je m'apprêtai à rentrer à la maison, plus triste que je n'eusse cru jamais l'être pour un rendez-vous manqué avec une taupe, lorsque en jetant un dernier regard autour de moi, je vis s'élever du milieu d'un massif de roses une jeune fille, belle comme la statue de la nuit. Elle avait ses longs cheveux noirs déroulés, mais serrés aux tempes par une couronne aux feuilles d'or. Elle avait des yeux noirs doux comme du velours, de longs cils et de beaux sourcils noirs, dessinés en arcs irréprochables. Le reste du costume était une longue robe ou plutôt une tunique serrée à la taille par une ceinture d'or avec de grandes manches ouvertes qui laissaient voir ses bras ronds et blancs.

La lune qui se levait dans son plein éclairait son visage de sa douce et caressante lumière et me permettait de voir combien elle était belle.

— Qui êtes-vous ? lui demandai-je, et comment êtes-vous entrée dans le jardin ?

— Je viens de sortir de terre, me répondit-elle en souriant.

— Vous venez de sortir de terre, et comment cela ?

— Oui, je suis la taupe à laquelle hier tu laissas la vie et qui vient te remercier de ta générosité.

Je restai tout étourdi, et la contemplant je crus que je rêvais.

— Je t'ai dit hier que j'avais une confidence à te faire, continua-t-elle. La voici.

Je devins tout oreilles, pour écouter la belle jeune fille.

— Je suis la fille unique et la seule héritière du roi des taupes, dit-elle, lequel est en réalité un être humain ; mais un méchant magicien nous a

changés en taupes et enfermés dans la terre, où nous vivons maintenant comme des taupes ordinaires ; seulement, il m'est permis, à moi, chaque fois que la pleine lune se lève, de reprendre ma forme naturelle de son lever à son coucher. Mais mon père n'a pas obtenu la même faveur et ne doit pas reprendre sa forme première jusqu'au jour qui la lui rendra éternellement, car nous sommes des génies, et par conséquent nous sommes immortels.

Je sentais que mon cœur volait au-devant de la belle jeune fille, et que mon âme était suspendue à ses lèvres, tandis qu'elle parlait.

— Oh ! lui dis-je, si en effet vous avez quelque reconnaissance de ce que je vous ai sauvé la vie, accordez-moi les quelques heures qu'il vous est, à toutes les pleines lunes, permis de passer en ce monde sous votre forme naturelle.

— Ne le désire pas, dit-elle, car au lieu d'une faveur, ce pourrait bien être un malheur pour toi ; il est toujours dangereux pour les hommes de nous fréquenter, nous autres pauvres créatures métamorphosées. Crois-moi, c'est pour ton bien que je refuse de revenir. Adieu, ne pense plus à moi.

Alors, elle remonta sur sa taupinière qui était au centre du massif de rosiers et s'enfonça lentement dans la terre.

J'étendis les bras, mais ne saisis plus que l'air. La vision s'était évanouie. Depuis ce jour, ma mère, ou plutôt depuis cette nuit, je ne l'ai pas revue.

Voilà pourquoi je ne quitte plus le jardin, ma mère, voilà pourquoi je passe mes nuits dehors ; c'est que j'espère toujours la revoir. Voilà pourquoi, enfin, ne la revoyant pas, je suis triste, car elle était si merveilleusement belle que, pendant cette unique entrevue, j'en suis devenu amoureux comme un fou !

Maintenant, vous comprenez comment, après cette confidence, je me tus si obstinément. Je craignais que votre âme chrétienne, ma mère, me fit un crime de cet étrange amour !

— Oh ! Joseph, Joseph ! que viens-je d'entendre ? En effet, s'écria Madeleine, c'est une action impie que d'aimer une taupe, fut-elle la fille du roi ; car, enfin, tu ne peux désirer une femme qui sera taupe six semaines, et

femme une seule nuit. Qui sait si au lieu d'être ce qu'elle t'a dit, ce n'est point quelque diablesse femelle envoyée par Satan pour te tenter.

— Hélas ! ma mère, répondit Joseph, plût au ciel ; car s'il en était ainsi, elle serait revenue.

— Alors, tu te seras endormi et tu auras rêvé.

— Oh ! ma mère, j'ai vu bien des femmes dans mes rêves, et jamais aucune comme celle-là n'est restée vivante dans mon esprit. Non, non, c'est bien la fille du roi des taupes que j'ai vue. C'est bien une réalité que j'aime !

— Eh bien ! alors, tâche de l'oublier, mon enfant chéri, dit Madeleine. En tout cas, c'est un sortilège, et il est bon de le chasser de ton esprit. Prie et travaille, et si tu veux te choisir une femme, que ce soit parmi les filles du village. Tu es beau garçon, Joseph, et, bien que nous ne soyons pas riches, nous avons bonne réputation, et tu trouveras une femme sage et jolie. Sois pieux, réfléchi et laborieux comme par le passé, et tout ira bien.

Mais Joseph secoua la tête en souriant avec tristesse. Il voyait bien que le conseil que lui donnait sa mère était le bon et le seul à suivre ; mais il n'avait pas la force ou plutôt la puissance d'oublier la belle jeune fille à la ceinture d'or et à la couronne d'ancolies.

La seconde pleine lune arriva depuis le moment où Joseph avait vu la fille du roi des taupes ; au fur et à mesure que l'on se rapprochait du moment où Joseph espérait revoir celle qu'il aimait, il devenait plus gai et meilleur travailleur. Seulement, de son côté, depuis qu'elle était prévenue, sa mère ne le quittait pas des yeux.

Le soir tant attendu revint.

Madeleine fit tout ce qu'elle put pour faire rentrer son fils à la maison, mais celui-ci lui déclara que, pour tous les trésors du monde, il ne quitterait pas le jardin.

— Alors, dit sa mère, je resterai avec toi.

— Restez, ma mère, dit Joseph, mais demeurez à l'écart, car si elle vient, et que vous la voyiez, vous encouragerez mon amour, j'en suis bien sûr, au lieu de le combattre.

Le soir venu, Madeleine s'assit sous la tonnelle, et Joseph se tint debout, à dix pas de là, appuyé au tronc d'un arbre.

Madeleine pleurait et priait, ne perdant pas Joseph de vue.

Joseph priait et espérait, les yeux fixés sur la terre.

Tout à coup la pleine lune commença de paraître, se levant au-dessus de la montagne.

Et aussitôt, à quatre pas de Joseph, une taupinière se forma, qui devint de plus en plus forte, jusqu'à ce qu'elle présentât le volume d'une petite colline de huit ou dix pieds de haut.

Alors elle se fendit par le milieu, et, au lieu d'une belle jeune fille, on vit sortir de terre une énorme taupe, grosse comme un bœuf, qui s'avança vers Joseph.

Madeleine jeta un grand cri et accourut pour tirer Joseph en arrière, mais celui-ci ne bougea point, on eût dit qu'il avait pris racine à sa place.

— Ma mère, ma mère, dit-il, c'est le roi des taupes, ne le reconnaissez-vous pas à la couronne qu'il porte sur sa tête ?

Et, en effet, le monstrueux animal avait sur la tête une couronne d'or qui brillait à la lueur de la lune.

En ce moment, la taupe était tout près de la mère et du fils ; elle se dressa, s'assit gravement sur son derrière, et, allongeant vers Joseph sa patte colossale, qui semblait une main humaine armée de griffes :

— Viens avec moi, dit le roi des taupes d'une voix sourde et terrible. Je te donne ma fille. Tu seras mon gendre. Viens, ta fiancée t'attends.

Et il voulut entraîner Joseph en lui posant la patte sur l'épaule.

Mais la mère enlaça son fils dans ses bras en lui criant, avec un accent doux et suppliant à la fois :

— Oh ! Joseph, Joseph, songe à ta mère, songe à Dieu, ne suis pas ce monstre !

Et en effet Joseph, effrayé lui-même à l'aspect du monstre, saisit la main de sa mère et voulut fuir avec elle.

Mais, au moment où il se détournait, de la même taupinière sortit une femme merveilleusement belle ; comme la première fois, ses cheveux étaient flottants, et d'une voix d'une douceur ineffable, elle prononça ce seul mot :

— Joseph !

Joseph s'arrêta, fasciné. Il n'y avait pas moyen de résister à cette voix et à ce regard, qui semblaient unis pour briser toute volonté humaine. Il resta donc immobile, au lieu de fuir.

Mais ce n'était point assez ; la fille du roi des taupes voulait non seulement que Joseph ne s'enfuît pas, mais la suivit.

Aussi, d'une voix encore plus douce que la première fois :

— Viens, dit-elle.

Et à ce mot, entraîné comme par une force irrésistible, Joseph s'arracha des bras de sa mère et s'élança dans ceux de la jeune fille.

Au même instant, ils disparurent tous deux.

Le roi des taupes, à son tour, s'enfonça lentement, empêchant la pauvre mère de suivre son fils.

Au reste, la lutte ne fut pas longue. Dès que Joseph eut disparu sous la terre, Madeleine tomba évanouie sur le gazon.

Lorsque la pauvre mère revint à elle, le jour commençait de paraître et l'on se levait dans le village.

Elle se mit à pleurer et à crier si fort que, quoique la maison fût, comme nous l'avons dit, en avant du village à une centaine de pas des autres, les plus proches paysans accoururent et lui demandèrent ce qu'elle avait.

Alors elle raconta ce qui s'était passé sous ses yeux et ils furent saisis d'épouvante.

D'abord ils avaient refusé de croire, mais le récit portait un tel caractère de vérité, les larmes surtout étaient si vraies, si maternelles, que la conviction entra dans leurs cœurs, et que voyant la pauvre mère qui grattait le sol avec ses mains à l'endroit où son fils avait disparu comme si elle eût

voulu le déterrer, ils allèrent chercher des pelles et des pioches et se mirent à creuser la terre.

Mais ce fut au hasard qu'ils creusèrent, car de l'immense taupinière, il ne restait point la moindre trace.

Ce fut en vain qu'ils essayèrent de la consoler, elle refusait toute consolation.

— Ô mon Dieu ! mon Dieu ! s'écriait-elle, si seulement mon fils était mort, si dans votre bonté, Seigneur, vous me l'aviez repris ; il était si bon que je serais bien sûre qu'il est près de vous dans le ciel, mais maintenant il vit là-dessous dans la terre avec ces monstres aveugles, il oublie Dieu et sa mère et peut-être est-il à son tour changé en taupe.

Et sa douleur était si violente, et au lieu de se calmer s'exaltait tellement, que les voisins lui dirent :

— Consolez-vous, nous allons fouiller la terre jusqu'à ce que nous le trouvions, et en effet, ils se mirent à creuser la terre si profondément que l'eau vint et les empêcha de fouiller plus avant, mais ils n'avaient rien trouvé, ni Joseph, ni le roi des taupes, ni sa fille.

Une année s'écoula ainsi : la pauvre veuve ne cessait de pleurer son fils bien-aimé. Le jardin et le champ étaient retournés déserts et incultes. Madeleine serait morte de faim si les bonnes âmes du village ne lui eussent apporté le nécessaire.

Un soir, elle était assise dans son jardin, tellement absorbée dans sa douleur muette que le soir la surprit sans qu'elle s'en aperçut.

C'était justement pleine lune ce soir-là.

L'astre au pâle visage venait de se lever, et brillait magnifiquement au ciel.

Tout à coup une taupinière se forma à quelques pas de Madeleine, et la belle princesse des taupes apparut.

À sa vue Madeleine se prit à crier :

— Ah ! c'est toi, malheureuse, me ramènes-tu mon enfant ?

— Tu le reverras, répondit la princesse d'une voix douce, mais pour cela il faut que tu nous suives dans notre empire.

— Si je te suis, le reverrai-je bien sûr ? demanda la veuve.

— Bien sûr. Suis-moi.

— Oh ! à l'instant même, s'écria Madeleine.

— Alors, viens, dit la princesse.

Madeleine monta avec la princesse sur la taupinière, et aussitôt toutes deux furent englouties dans les entrailles de la terre.

Pendant l'espace d'une minute, la pauvre femme perdit toute espèce de sentiment d'existence ; – et lorsqu'elle reprit ses sens, elle se trouva dans un palais, bâti en mottes de terre superposées, au milieu desquelles fourmillaient des taupes de toutes les tailles.

La veuve frissonna comme les feuilles du tremble : mais le souvenir de son fils lui rendit le courage.

— Joseph ! cria-t-elle, où es-tu, mon bon Joseph, je veux le voir.

Alors le roi parut, toucha un rideau qui se sépara en deux parties. Et Joseph se précipita dans les bras de sa mère.

Alors, ce ne fut qu'un seul cri échappé de ces deux cœurs :

— Mon fils !

— Ma mère !

Et comme si la force leur manquait, ni l'un ni l'autre ne put en dire davantage.

Madeleine, la première, retrouva la parole.

— Enfin, lui dit-elle, te voilà ! Rien ne nous séparera plus, et tu reviendras avec moi là-haut sur la terre.

Mais Joseph secoua tristement la tête.

— Non ! s'écria Madeleine effarée. Je crois que tu m'as répondu non !

— Ma mère, répondit tristement Joseph, je ne puis vous suivre, lors même que je le voudrais.

— Comment ! tu ne le peux pas, s'écria la mère, et qui t'en empêche donc ? Peut-être le roi ? Mais je vais le supplier jusqu'à ce qu'il m'accorde que tu reviennes avec moi.

En effet, elle se jeta à genoux aux pieds du roi des taupes, et le supplia les mains jointes :

— Sire ! roi ! s'écriait-elle, rendez-moi mon fils. Vous êtes père, et vous savez ce que vous auriez à souffrir si l'on vous ravissait votre enfant. Oh ! si vous ne m'entendez pas, si vous ne m'exaucez pas, c'est que non seulement les taupes n'ont pas d'yeux, mais encore qu'elles n'ont pas de cœur.

Alors le roi lui répondit :

— En vérité, tu me fais grande peine, pauvre femme, car tu te trompes, les taupes ont un cœur et plus sensible même que celui des hommes, mais je ne puis laisser partir ton fils, puisque demain il épouse ma fille.

— Oh ! que Dieu ait pitié de moi ! s'écria Madeleine, aurais-je jamais pu penser que j'élevais un si beau garçon, un si bon chrétien pour qu'il épousât une princesse des taupes ; non, non, il n'en sera pas ainsi, vous me le rendrez, je l'emmènerai avec moi ou je mourrai.

— Écoute, dit le roi, tu peux ne pas te séparer de ton fils, mais alors il faut demeurer avec nous.

— Oh ! je le veux, je le veux, répondit la pauvre mère avec passion, il est vrai que c'est affreux de demeurer ici, mais avec mon Joseph, toute demeure est belle.

— Oui, reste ici, ma bonne mère, dit Joseph, et moi non plus je n'aurai plus rien à désirer si je t'ai là, près de moi.

— Soit, dit le roi, mais cela ne peut pas se passer tout à fait ainsi.

— Pourquoi cela ? demanda la mère.

— Il y a une condition pour que tu restes parmi nous.

— Laquelle ?

— Nous autres taupes, nous sommes aveugles, comme tu vois.

— Eh bien ? demanda la pauvre Madeleine en frissonnant.

— Eh bien, il faut que tu deviennes aveugle comme nous.

— Oh ! c'est bien épouvantable, dit la pauvre mère, car si je deviens aveugle, je ne pourrai plus voir mon enfant.

— En effet, répondit le roi des taupes, tu ne le pourras plus voir, mais tu resteras près de lui, il t'aimera, tu le toucheras et tu entendras sa voix.

— Hélas ! hélas ! dit la mère, je voudrais cependant bien le voir, songez qu'il y a un an que je ne le vois plus, laissez-moi mes yeux, je vous en prie, je ne regarderai que lui, et si je regarde autre chose, je consens à perdre la vue.

— Non, dit le roi, accepte ou refuse, il n'y a pas de milieu, ou l'on va te crever les yeux à l'instant même, ou à l'instant même tu vas retourner sur la terre et tu ne verras plus ton fils.

— Non ! non ! s'écria la bonne femme, non je ne puis pas, non, je ne veux pas me séparer de lui. Crevez-moi donc les yeux et laissez-moi près de mon Joseph, seulement, tandis qu'on me les crèvera, je demande à lui tenir les mains, afin qu'on ne me le vole pas une seconde fois.

— C'est bien, dit le roi, ta demande t'est accordée.

Joseph vint s'agenouiller devant sa mère et lui prit les deux mains sur lesquelles il appuya ses lèvres.

De grosses larmes coulaient de ses yeux.

Lorsque Madeleine vit cela, elle essuya vite les siennes et lui dit :

— Ne pleure pas, Joseph, je suis bien heureuse, va.

Et en effet, elle se mit à rire bruyamment pour lui faire croire qu'elle était gaie.

Pendant ce temps, deux taupes faisaient rougir à un réchaud deux aiguilles, tandis que deux autres soufflaient le feu pour redoubler l'intensité du foyer.

La pauvre femme tourna la vue de ce côté et frissonna, mais détournant les yeux et les arrêtant sur son fils avec une telle passion qu'on eût dit qu'elle voulait graver le portrait de son Joseph dans son cœur :

— Si vous êtes prêt, dit-elle, je le suis.

Alors le roi lui dit une dernière fois :

— Femme, es-tu bien décidée à ce que tu vas faire, réfléchis, tu es encore libre de te dédire ; c'est une grande souffrance que tu vas éprouver quand ces aiguilles rougies pénétreront dans le globe de ton œil.

— Ne me tentez pas et faites ce qui est convenu, dit la mère ; que je souffre, que je ne voie plus, que je reste aveugle pour toujours, mais que je ne quitte pas mon enfant.

Et ayant regardé une dernière fois Joseph avec une tendresse inouïe :

— Maintenant, dit-elle, faites ce que vous voudrez.

Et elle embrassa son fils qu'elle tint en pleurant dans ses bras.

— Ô ma mère ! ma mère ! s'écria celui-ci, Dieu récompensera un pareil amour.

Les deux taupes s'approchèrent alors chacune avec une aiguille rouge à la patte, et, se dressant sur leurs pieds de derrière, elles approchèrent lentement l'aiguille des yeux de Madeleine.

Mais au moment où les aiguilles allaient toucher la rétine, un grand coup de tonnerre retentit et la terre trembla tellement que le palais des taupes s'écroula.

Madeleine ne savait ce qui lui arrivait, tant elle était abasourdie par cet effroyable tremblement de terre ; mais bientôt elle reprit ses sens ; elle était couchée aux bras de son fils ; elle ouvrit les yeux avec terreur, car elle le sentait encore ; elle tremblait de ne plus le voir, mais elle le vit.

Non seulement lui, mais à côté de lui un homme d'une belle figure et d'une haute taille, avec un manteau de pourpre et une couronne d'or sur la tête.

Aux côtés de cet homme était la belle princesse, fiancée de son fils, telle qu'elle lui était apparue sur la terre ; elle ne pouvait pas embellir, étant déjà ce que l'on pouvait rêver de plus beau.

Beaucoup de seigneurs et de dames richement vêtus, étaient à leurs côtés ; – le palais de terre avait disparu, il était remplacé par un palais de marbre, et l'on n'était non pas au fond d'un souterrain, mais dans une belle ville éclairée par les rayons du soleil, et tout autour d'eux régnait le plus grand luxe, le plus grand mouvement et la plus grande joie.

— Que signifie tout cela ? demanda Madeleine, qui prenait tout ce qu'elle voyait pour un beau rêve.

Alors, l'homme au manteau de pourpre prit la parole et lui dit :

— Je suis le roi des taupes, un méchant magicien m'avait par vengeance métamorphosé en taupe, moi et mes sujets, de sorte que nous devions vivre sous terre et sous une forme hideuse, jusqu'à ce qu'un être humain se fût décidé, par amour, à se laisser crever les yeux, pour revenir parmi nous. Depuis deux mille ans nous aspirons à notre délivrance. Nous avons attiré parmi nous beaucoup de créatures terrestres, mais aucune n'avait un amour assez grand pour se dévouer. Tu nous as délivrés, femme, et ta récompense sera égale au service rendu. Ton fils aime ma fille, je la lui donne pour femme, et un jour il me succédera comme roi. Le méchant magicien ne peut désormais nous nuire, car c'est lui qui reprend ma place, et qui habite sous terre, à cette heure, avec ses enfants, aussi méchants que lui.

Quant à toi, femme, tu vas vivre dans ce palais avec nous et nous ne cesserons de te témoigner notre reconnaissance.

Mais Madeleine secouant la tête :

— Sire roi, dit-elle, je ne suis point habituée à toute cette splendeur et à tout ce luxe ; je vous remercie donc de vos bonnes intentions, mais voulez-vous me rendre heureuse, laissez-moi vivre tout simplement dans le voisinage de mon fils en me donnant à proximité du palais une petite chaumière avec un petit jardin ; que je voie tous les jours mon Joseph, que je me réjouisse de son bonheur, et je serai grandement récompensée.

Quant à ce que j'ai fait, je l'ai fait par amour pour mon fils, et si vous avez attendu si longtemps pour être délivrés, c'est que vous n'avez pas songé à vous adresser à une mère.

Joseph épousa la belle princesse, vécut heureux avec elle, succéda au roi son père, et fit pendant toute sa vie le bonheur de ses sujets.

Sa mère mourut à quatre-vingts ans dans la chaumière que le roi des taupes lui avait fait bâtir, et elle ferma les yeux en lui disant :

« Je suis bien heureuse, car je vais t'attendre dans le monde où les mères ne deviennent jamais aveugles, et ont pour récompense la joie de voir éternellement leurs enfants ! »

Cinquième partie

Blanche de Neige

Chapitre 1

Un jour d'hiver, la neige tombait par flocons, comme si le ciel semait des fleurs d'argent sur la terre.
Il y avait une reine, qui était assise et qui cousait près d'une fenêtre de son palais.

Cette fenêtre était de bois d'ébène du plus beau noir.

Et, comme la reine était occupée à regarder tomber la neige, elle se piqua le doigt avec son aiguille.

Trois gouttes de son sang coulèrent sur la neige, et firent trois taches rouges.

En voyant combien ce sang de pourpre tranchait avec la blancheur de la neige, la reine dit :

— Je voudrais avoir un enfant dont la peau fût aussi blanche que cette neige, dont les joues et les lèvres fussent aussi rouges que ce sang, et dont les yeux, les cils et les cheveux fussent aussi noirs que cette ébène.

Juste en ce moment, la fée des Neiges passait, dans sa robe de givre ; elle entendit la prière de la reine et l'exauça.

Neuf mois après, la reine mit au monde une fille, blanche de peau comme la neige, rouge de lèvres et de joues comme le sang, noire d'yeux, de cils et de cheveux comme l'ébène.

Mais la reine n'eut que le temps d'embrasser sa fille, et elle mourut, en disant qu'elle désirait que l'enfant s'appelât Blanche de Neige.

Un an après, le roi prit une autre femme.

Celle-ci était fort belle, mais aussi orgueilleuse et aussi vaine que la première était humble et douce.

Elle ne pouvait supporter cette idée qu'aucune femme du monde pût l'égaler en beauté.

Elle avait eu une fée pour marraine ; cette fée lui avait donné un miroir qui avait une étrange faculté.

Quand la reine se regardait dans ce miroir et disait : « Petit miroir pendu au mur, quelle est la plus belle de tout le pays ? » le petit miroir répondait : « Belle reine, c'est toi qui es la plus belle. »

Et l'orgueilleuse reine était satisfaite, car elle savait que le miroir disait toujours la vérité.

Cependant Blanche de Neige grandissait et devenait de jour en jour plus jolie ; si bien qu'à dix ans, elle était belle comme le plus beau jour ; plus belle même que la reine.

Or, un jour que cette dernière disait à son miroir : « Petit miroir pendu au mur, quelle est la plus belle de tout le pays ? » le miroir, au lieu de lui répondre comme d'habitude : « C'est toi », lui répondit : « C'est Blanche de Neige. »

La reine fut toute bouleversée : elle devint verte de jalousie ; ce qui ne l'embellit pas.

À partir de ce moment, chaque fois que la reine rencontrait Blanche de Neige, son cœur se retournait dans sa poitrine, tant elle haïssait la jeune fille.

Or, l'orgueil et la jalousie, ces deux mauvaises plantes de l'âme, allèrent toujours croissant dans son cœur, comme l'ivraie dans un champ ; de sorte que, ne pouvant plus reposer ni jour ni nuit, un matin, elle fit venir un chasseur et lui dit :

— Emporte cette enfant dans la forêt, afin qu'elle ne reparaisse jamais devant mes yeux. Tu la tueras et tu m'apporteras son cœur, comme preuve qu'elle est bien morte, et je ferai manger son cœur à mes chiens ; il y a assez longtemps que ceux de la jalousie mangent le mien.

— Mais le roi ? demanda le chasseur.

— Le roi est à l'armée ; je lui écrirai que Blanche de Neige est morte, et il n'en demandera pas davantage.

Le chasseur obéit, emmena l'enfant dans la forêt ; mais, lorsqu'il eut tiré son couteau de chasse pour tuer Blanche de Neige, celle-ci, voyant qu'elle courait danger de mort, tomba à genoux et se mit à pleurer en disant :

— Ah ! cher chasseur, je t'en prie, laisse-moi la vie ; je courrai dans la forêt si loin, si loin, que personne ne saura que j'existe, et je ne reviendrai jamais à la maison.

Et Blanche de Neige était si belle, que le chasseur en eut pitié.

— Allons, va, cours dans la forêt, pauvre enfant ! lui dit-il.

Et, en disant cela, il pensait :

— La forêt est pleine de bêtes fauves ; elles l'auront bientôt dévorée.

Cependant un poids bien lourd lui était enlevé de dessus le cœur.

Un jeune daim se leva : le chasseur lui envoya une flèche et le tua ; puis il l'ouvrit, lui prit le cœur, et l'apporta à la reine.

La reine, croyant que c'était le cœur de Blanche de Neige, le fit manger à ses chiens, ainsi qu'elle l'avait dit.

Quant à la pauvre enfant, elle était donc restée seule dans la forêt, comme elle l'avait promis : elle se mit à fuir, et courut tant qu'elle eut de forces.

Mais les ronces s'écartaient devant ses pas, et les bêtes féroces la regardaient passer sans lui faire aucun mal.

Vers le soir, elle aperçut une petite maisonnette. Il était temps ; ses jambes ne pouvaient plus la porter.

La maisonnette était charmante : située dans un site pittoresque, avec une source à dix pas d'elle et de beaux arbres fruitiers dans un jardin.

La jeune fille but quelques gouttes d'eau à la source dans le creux de sa main, et entra dans la maisonnette pour se reposer.

La porte en était poussée seulement.

Tout était petit dans cette maison, mais tout y était propre et net au dernier point. Il y avait une petite table couverte d'une nappe, et, sur cette nappe, sept petites assiettes.

Chaque assiette avait sa petite cuiller, son petit couteau, sa petite fourchette et son petit gobelet.

À la muraille étaient adossés sept petits lits, avec des draps blancs comme neige.

La jeune fugitive, qui avait grand-faim, mangea, sur une des petites assiettes, un peu de légumes et du pain, but une goutte de vin dans un gobelet ; car elle ne voulait pas tout manger et tout boire, ce qu'elle n'eût point eu de peine à faire, si elle eût mangé et bu à son appétit.

Puis, comme elle était fatiguée, elle s'avisa à se coucher dans un des lits.

Mais aucun des six premiers lits ne lui convenait : l'un était trop court, l'autre était trop étroit.

Il n'y eut que le septième qui lui allât bien.

Elle s'y coucha, et, après s'être recommandée à Dieu, elle s'endormit.

Quand la nuit fut tout à fait venue, les sept maîtres rentrèrent.

C'étaient sept nains, qui exerçaient la profession de chercheurs de minerai dans la montagne.

Ils allumèrent sept lumières, et alors ils virent que quelqu'un était venu, car rien n'était plus dans le même ordre où ils l'avaient laissé.

Le premier dit :

— Qui s'est donc assis sur ma chaise ?

Le second dit :

— Qui donc a mangé dans mon assiette ?

Le troisième dit :

— Qui donc a grignoté mon pain ?

Le quatrième :

— Qui donc a mangé ma part de légumes ?

Le cinquième :

— Qui s'est servi de ma fourchette ?

Le sixième :

— Qui a coupé avec mon couteau ?

Et le septième :

— Qui a bu dans mon gobelet ?

Alors le premier regarda tout autour de lui, et s'aperçut que quelqu'un était couché dans le lit du septième nain, qui était le plus grand de tous.

— Tiens ! demanda-t-il à son camarade, qui donc est couché dans ton lit ?

Tous les autres nains accoururent et dirent :

— Dans le mien aussi l'on a essayé de se coucher.

Mais le septième, regardant Blanche de Neige qui dormait, appela les autres.

Les sept nains restèrent saisis d'admiration en voyant la jeune fille, qu'éclairaient leurs sept lumières.

— Oh ! mon Dieu ! s'écrièrent-ils en chœur, que cette enfant est donc belle !

Et ils en étaient si réjouis, qu'au lieu de l'éveiller, ils la laissèrent couchée dans le lit.

Celui dont Blanche de Neige avait pris le lit coucha à terre sur une jonchée de fougères sèches.

Le lendemain, quand vint le jour, Blanche de Neige s'éveilla, et fut fort effrayée en voyant les sept nains grouiller dans la maisonnette.

Ceux-ci s'approchèrent d'elle et lui demandèrent :

— Comment t'appelles-tu ?

— Je m'appelle Blanche de Neige, répondit la jeune fille.

— Comment es-tu venue dans notre maison ? lui demandèrent encore les nains.

Alors elle leur raconta que sa belle-mère avait voulu la faire mourir, mais que, le chasseur lui ayant, sur sa prière, laissé la vie, elle avait trouvé la maisonnette, y était entrée, et, ayant faim et étant fatiguée, y avait soupé, s'était couchée et s'était endormie.

Les sept nains lui dirent :

— Si tu veux faire notre ménage, notre cuisine et nos lits, laver, coudre, tricoter, enfin tenir la maison propre et nette, alors ta pourras rester avec nous, et rien ne te manquera.

— Très volontiers, dit Blanche de Neige.

Et, toute fille de roi et de reine qu'elle était, elle resta chez les sept nains, fit leur ménage et tint tout en ordre.

Le matin, les nains partaient pour la montagne, où ils cherchaient leur minerai d'or, d'argent et de cuivre.

Le soir, ils revenaient et trouvaient leur repas servi.

Tout le long du jour, la jeune fille restait donc seule, et il y avait peu de matins où les nains, qui l'aimaient comme leur enfant, ne lui dissent en la quittant :

— Ne laisse entrer personne, Blanche de Neige ; défie-toi de ta belle-mère ; un jour ou l'autre, elle apprendra que tu es vivante et te poursuivra jusqu'ici.

Et, en effet, la reine, croyant être débarrassée de Blanche de Neige, était restée deux ans, à peu près, sans consulter son miroir. Et, pendant ces deux ans, l'enfant, devenant jeune fille et embellissant chaque jour, était restée bien tranquille et, disons plus, bien heureuse chez les nains.

Mais enfin, un jour la reine fut prise d'une vague inquiétude, se plaça devant son miroir et dit :

— Petit miroir pendu au mur, quelle est la plus belle de tout le pays ?

Et le miroir répondit :

— Belle reine, tu es la plus belle dans toutes les villes de ton royaume ; mais Blanche de Neige, dans la montagne, chez les sept nains, est mille fois plus belle que toi.

La reine fut effrayée ; elle savait que le miroir ne pouvait mentir ; elle vit donc bien que le chasseur l'avait trompée, dès que Blanche de Neige était vivante.

Alors elle se mit à songer comment elle parviendrait à faire mourir Blanche de Neige ; car sa jalousie, elle le sentait bien, ne lui laisserait aucun repos tant qu'elle ne serait pas la plus belle du pays.

Elle imagina donc de se grimer la figure et de se déguiser en vieille marchande foraine.

Ainsi grimée et déguisée, elle était méconnaissable.

Elle partit pour la montagne des sept nains, arriva à la maisonnette et frappa à la porte en disant :

— Belle marchandise à vendre… et à bon marché !

Blanche de Neige, qui, ainsi que d'habitude, avait fermé la porte en dedans, regarda par la fenêtre et dit :

— Bonjour, bonne femme ! Qu'avez-vous à vendre ?

— De bonnes marchandises, ma belle enfant, répondit-elle ; de jolis lacets pour les brodequins, de jolies ceintures pour la taille, de jolis velours pour les colliers.

— Ah ! pensa Blanche de Neige, je puis bien faire entrer cette honnête marchande.

Et elle ôta le verrou de la porte.

La vieille entra, lui montra sa marchandise, et Blanche de Neige lui acheta un beau petit velours noir pour mettre en collier.

— Ah ! mon enfant, dit la vieille, que vous êtes belle ! mais vous serez bien plus belle encore avec ce collier. Laissez-moi donc vous le nouer derrière le cou, que j'aie le plaisir de voir comme il vous va bien.

Blanche de Neige, ne se défiant de rien, se mit devant elle pour qu'elle lui passât au cou le ruban. Mais la vieille le lui serra si fort, que Blanche de Neige, sans avoir le temps de pousser un cri, en perdit la respiration et tomba comme morte.

La reine la crut morte tout à fait.

— Ah ! dit-elle, tu as été la plus belle, mais tu ne l'es plus.

Et elle sortit vivement.

Vers le soir, les sept nains revinrent au logis, et furent fort effrayés en trouvant leur chère Blanche de Neige étendue sur le sol et comme morte.

Ils virent bien tout d'abord que c'était le velours noir qui l'étranglait : ils le coupèrent ; et Blanche de Neige, commençant à respirer, revint à elle peu à peu.

Les sept nains lui dirent alors ;

— La vieille marchande foraine n'est autre que la reine ta belle-mère. Prends donc bien garde à toi, maintenant que te voilà avertie, et ne laisse entrer personne dans la maison quand nous n'y serons pas.

Chapitre 2

La méchante reine, rentrée chez elle, demeura quelques jours tranquille, car elle se regardait, maintenant qu'elle croyait Blanche de Neige morte, comme la plus belle du pays.

Cependant, un beau matin, elle alla en minaudant à son miroir, et lui dit, plutôt par habitude que par doute :

— Petit miroir pendu au mur, quelle est la plus belle de tout le pays ?

Et le miroir lui répondit :

— Belle reine, tu es la plus belle dans toutes les villes de ton royaume ; mais Blanche de Neige, dans la montagne, chez les sept nains, est dix mille fois plus belle que toi.

En entendant cela, la reine jeta un cri de rage, et tout son sang reflua vers son cœur.

Et, en effet, elle était très effrayée, car elle voyait bien que Blanche de Neige était encore en vie.

— Ah ! maintenant, dit-elle, je veux imaginer quelque chose qui anéantisse à tout jamais ma rivale en beauté.

Et, comme elle connaissait la magie, elle fit un peigne empoisonné.

Alors elle se déguisa de nouveau, revêtit l'aspect d'une autre vieille femme, quitta la ville, gagna la montagne, arriva à la maisonnette et frappa à la porte en criant :

— Belle marchandise à vendre, et pas cher !

Blanche de Neige regarda à la fenêtre et dit :

— Passez votre chemin, bonne femme ; je ne dois pas vous laisser entrer.

— Mais tu peux au moins regarder, dit la vieille.

Et elle tira son peigne, qui reluisait comme s'il était d'or, et l'éleva en l'air.

— Oh ! dit l'enfant, comme mes cheveux noirs paraîtraient bien plus noirs encore s'ils étaient relevés par ce beau peigne d'or !

Blanche de Neige et la vieille femme ne tardèrent pas à tomber d'accord sur le prix.

Mais alors la vieille lui dit :

— Maintenant, laisse-moi entrer, afin que je te pose ce peigne à la mode de la ville d'où je viens.

La pauvre Blanche de Neige, sans défiance aucune, laissa entrer la vieille. Mais à peine celle-ci eut-elle mis le peigne dans les cheveux de la jeune fille que le peigne fit son effet et que Blanche de Neige tomba sans connaissance.

— Chef-d'œuvre de beauté, dit la méchante reine en sortant, j'espère maintenant que c'est fait de toi !…

Par bonheur, cela se passait vers le soir. La méchante reine n'était donc pas sortie depuis dix minutes, que les nains rentrèrent.

En voyant Blanche de Neige étendue sur le sol, et soupçonnant de nouveau sa belle-mère, ils aperçurent dans ses cheveux un peigne d'or qu'ils ne lui connaissaient pas, et se hâtèrent de l'enlever.

À peine le peigne fut-il hors des cheveux de la jeune fille, que Blanche de Neige revint à elle et raconta à ses bons amis les sept nains ce qui s'était passé.

Alors ils lui recommandèrent plus que jamais de se tenir en garde et de n'ouvrir à personne.

Une quinzaine de jours après l'événement que nous venons de raconter, la reine se plaça de nouveau devant son miroir, et dit :

— Petit miroir pendu au mur, quelle est la plus belle de tout le pays ?

Le miroir répondit :

— Belle reine, tu es la plus belle dans toutes les villes de ton royaume ; mais Blanche de Neige, dans la montagne, chez les sept nains, est cent mille fois plus belle que toi.

En entendant cette réponse, la reine se mit à trembler de colère.

— Oh ! cette fois, s'écria-t-elle, il faut que Blanche de Neige meure, dût-il m'en coûter ma propre vie.

Alors elle s'enferma dans une chambre isolée où ne pénétrait jamais personne, et qui était le laboratoire où elle préparait ses poisons ; et, là, elle fit une pomme de calville qui avait une splendide apparence : blanche d'un côté, rouge de l'autre. Blanche de Neige n'avait pas le teint plus blanc ; Blanche de Neige n'avait pas les joues plus roses.

Mais quiconque mangeait le plus petit morceau de cette pomme devait mourir en l'avalant.

Quand la pomme fut terminée, la reine se déguisa en paysanne, et, quittant la ville, gagna la montagne et arriva devant la maisonnette des sept nains.

Elle frappa à la porte.

Blanche de Neige se mit à la fenêtre et dit :

— Oh ! cette fois-ci, je n'ouvre pas ; les sept nains me l'ont trop bien défendu, et, d'ailleurs, j'ai été moi-même trop bien punie d'avoir ouvert.

— Bon ! dit la paysanne, je ne voulais que te donner cette pomme, que j'ai cueillie à ton intention, Blanche de Neige.

— Je n'en veux pas, dit celle-ci, car peut-être est-elle empoisonnée.

— Ah ! quant à cela, tu vas bien voir le contraire, dit la paysanne.

Et, prenant son couteau, elle la coupa en deux.

— Tiens, dit-elle, je mange le côté blanc, mange le côté rouge.

Mais cette pomme avait été faite avec tant d'art, que le côté rouge seulement était empoisonné.

Blanche de Neige lorgnait la pomme, et, quand elle vit que la paysanne mangeait le côté blanc, elle ne put résister à son désir ; elle tendit la main et prit le côté rouge.

Mais à peine eut-elle mordu dedans, qu'elle tomba morte à terre.

La paysanne monta sur le banc, regarda par la fenêtre, et, la voyant étendue sans souffle, elle la contempla avec des yeux cruels, et dit :

— Blanche de Neige, rouge comme sang, noire comme ébène, cette fois les sept nains ne te réveilleront plus.

Et quand, revenue au palais, elle consulta son miroir en demandant :

— Petit miroir pendu au mur, quelle est la plus belle de tout le pays ?

Le miroir lui répondit :

— Belle reine, tu es la plus belle non seulement du pays, mais de toute la terre.

Et son cœur jaloux eut enfin du repos, autant toutefois qu'un cœur jaloux peut en avoir.

Quand les nains revinrent à la fin de leur journée, qu'ils trouvèrent Blanche de Neige à terre, et qu'ils virent que cette fois elle ne respirait plus, ils la relevèrent, la délacèrent, la peignèrent, la lavèrent avec de l'eau et du vin, et, l'ayant couchée dans sa robe blanche, ils se mirent à la pleurer pendant trois jours.

Alors ils songèrent à l'enterrer ; mais, comme elle avait la mine aussi fraîche qu'une personne vivante, comme elle avait toujours ses belles couleurs roses, ils se dirent :

— Nous ne pouvons pourtant pas mettre en terre un pareil trésor de beauté.

Et ils s'en allèrent chez des verriers de leurs amis, nains comme eux, et ils leur firent faire un cercueil tout de glaces transparentes comme une châsse de saint ; puis ils couchèrent la jeune fille dedans sur un lit de fleurs, écrivirent en lettres d'or son nom sur le couvercle, et y inscrivirent sa qualité de fille de roi.

Après quoi, ils déposèrent le cercueil sur le point le plus élevé de la montagne, et l'un d'eux resta auprès pour le garder.

Et les animaux sauvages s'approchèrent eux-mêmes du cercueil de Blanche de Neige et la pleurèrent.

Le premier animal qui vint fut un hibou ; le second, un corbeau, et le troisième, un pigeon.

Blanche de Neige resta trois ans dans le cercueil sans dépérir en rien.

Les fleurs sur lesquelles elle était couchée se fanèrent ; mais elle resta fraîche comme si elle était une fleur immortelle.

Au bout de trois ans, celui des nains qui gardait le cercueil, – ils se relayaient tour à tour pour remplir ce soin pieux, – au bout de trois ans, celui des nains qui gardait le cercueil entendit de grands sons de trompe et de grands abois de chiens.

C'était le fils unique du roi d'un royaume voisin qui chassait, et que l'ardeur de la chasse avait entraîné au-delà de sa frontière et jusque dans le bois des nains.

Il vit le cercueil ; dans le cercueil la belle Blanche de Neige, et, sur le cercueil, ce que les nains y avaient écrit.

Alors il dit au nain qui le gardait :

— Laisse-moi emporter ce cercueil, et je te donnerai ce que tu voudras.

Mais le nain répondit :

— Ni moi ni mes six frères ne le voudrions pour tout l'or du monde.

— Alors, faites m'en cadeau, dit le fils du roi ; car je sens que, puisque Blanche de Neige est morte, je ne me marierai plus jamais. Je veux donc l'emporter dans mon palais et la respecter et l'honorer comme ma bien-aimée.

— Eh bien, dit le nain, revenez demain ; j'aurai consulté mes frères, et j'aurai vu quelle est leur intention.

Il consulta ses frères, qui eurent pitié de l'amour du prince ; de sorte que, le lendemain, quand le jeune homme revint, le nain lui dit :

— Prenez Blanche de Neige, elle est à vous.

Le prince fit placer le cercueil sur les épaules de ses serviteurs, et, les accompagnant à cheval, les yeux toujours fixés sur Blanche de Neige, il reprit le chemin de ses États.

Mais il arriva que les deux premiers porteurs trébuchèrent sur une racine, et que, dans la secousse imprimée à Blanche de Neige, celle-ci rejeta la bouchée de pomme qu'elle avait mordue, mais que, par bonheur, elle n'avait pas eu le temps d'avaler.

À peine le morceau de pomme fut-il sorti de la bouche de Blanche de Neige, que celle-ci rouvrit les yeux, poussa du front le couvercle du cercueil et se dressa tout debout.

Elle était redevenue vivante.

Le prince jeta un cri de joie.

À ce cri, Blanche de Neige regarda autour d'elle.

— Oh ! mon Dieu ! demanda-t-elle, où suis-je ?

— Tu es près de moi ! s'écria le fils du roi tout joyeux.

Et alors il lui raconta ce qui s'était passé, ajoutant :

— Blanche de Neige, je t'aime plus que quoi que ce soit au monde ; viens avec moi au palais de mon père, et tu seras ma femme.

Le prince avait dix-huit ans. Il était le plus beau prince, comme Blanche était la plus belle princesse qu'il y eût au monde. Il n'eut donc pas de peine à se faire aimer de celle qu'il aimait.

Blanche de Neige arriva au palais du prince. Et, comme c'était une jeune personne accomplie, le père du prince l'accueillit pour fille.

Un mois après, le mariage se fit avec grande pompe et grande magnificence.

Le mariage fait, le prince voulait déclarer la guerre à la méchante reine qui avait si fort persécuté Blanche de Neige ; mais celle-ci dit :

— Si ma belle-mère mérite punition, c'est au bon Dieu et non à moi de la punir.

La punition ne se fit pas attendre : la petite vérole se déclara dans les États de la méchante reine, et elle fut atteinte de la contagion.

Elle n'en mourut pas, mais ce fut bien pis, elle en fut défigurée.

Or, comme pas un courtisan n'avait osé lui dire le malheur qui lui était arrivé, il advint que, lorsqu'elle put se lever, la première chose qu'elle fit fut de se traîner vers son miroir.

— Petit miroir pendu au mur, lui demanda-t-elle, quelle est la plus belle de tout le pays ?

— Autrefois, répondit le miroir, c'était toi ; mais, aujourd'hui, tu en es la plus laide.

En entendant ces mots terribles, la reine se regarda, et, en effet, elle se trouva si hideuse, qu'elle poussa un cri et tomba à la renverse.

On accourut, on la ramassa, on essaya de la faire revenir à elle, mais elle était morte.

Restait le vieux roi.

Il ne regretta pas fort sa femme, qui l'avait rendu très malheureux.

Seulement, de temps en temps, on l'entendait soupirer :

— À qui laisserai-je mon beau royaume ? Ah ! si ma pauvre Blanche de Neige n'était pas morte !

On rapporta à Blanche de Neige ce qui se passait, et combien elle était regrettée par son vieux père.

Alors elle se mit en route, accompagnée du jeune prince son époux, et, comme elle attendait à la porte du vieux roi tandis qu'on était allé lui demander s'il voulait recevoir la femme du jeune prince son voisin, qui était la plus belle princesse que l'on pût voir, elle lui entendit dire en soupirant :

— Ah ! si ma pauvre Blanche de Neige vivait encore, nulle autre princesse qu'elle ne pourrait dire : « Je suis la plus belle princesse du monde. »

Blanche de Neige n'eut pas besoin d'en entendre davantage, elle s'élança dans la chambre du vieux roi en s'écriant :

— Ô mon bon père, Blanche de Neige n'est pas morte, elle est dans tes bras ! Mon bon père, embrasse ta fille !

Et, quoique le vieux roi n'eût pas vu Blanche de Neige depuis quatre ans, il la reconnut à l'instant même ; et, avec un accent qui fit pleurer de joie les anges, il s'écria :

— Ma fille bien-aimée ! mon enfant chérie ! ma Blanche de Neige !…

Le lendemain, le vieux roi, las de régner, laissait ses États à son gendre, lequel, à la mort de son père, réunit les deux États en un seul, de sorte qu'il se trouva pouvoir laisser au fils qu'il eut de Blanche de Neige un des plus grands et des plus beaux royaumes de la terre.

Sixième partie

Tiny la vaniteuse

TINY ÉTAIT LA PLUS petite créature qu'il fût possible de voir ; c'est pourquoi elle avait été nommée Tiny, ce qui signifie, en réalité, le superlatif de la petitesse. Vous auriez eu grand-peine à introduire votre pouce dans son soulier, et son fourreau était une vraie merveille. En vérité, une poupée de cire, de dimension ordinaire, l'aurait prise en pitié. Sa mère lui tricotait elle-même des bas, car aucun bonnetier n'aurait voulu se charger de confectionner de si petits objets ; vous voyez bien qu'on était parfaitement en droit de l'appeler Tiny, et il en arriva qu'on finit par oublier tout à fait son véritable nom ; pour ma part, je ne l'ai jamais su. Cette ignorance, d'ailleurs, est sans portée, puisque mon histoire traitera de son caractère, et n'a rien à démêler avec son nom, lesquels étaient diamétralement opposés l'un à l'autre, car si son nom était petit, en revanche, sa vanité était immense ; ce défaut, du reste, était la faute de sa mère, qui perdait beaucoup de temps à parer la petite personne de la pauvre Tiny.

Dès qu'elle était habillée, elle se promenait, de long en large, devant les chaumières les plus proches, afin de provoquer les louanges des voisins, lesquels, par bienveillance, ne manquaient pas de s'écrier :

— Oh ! voilà qui est vraiment beau ! quels superbes yeux ! quels ravissants cheveux ! elle est réellement une petite perfection de beauté !

Tiny prenait tout cela pour argent comptant, et sa vanité en augmentait d'une façon alarmante.

Non contente de ces compliments et de beaucoup d'autres, elle s'imagina, un beau matin, qu'il fallait qu'elle s'admirât elle-même ; et, n'ayant point de miroir à la maison, elle alla se contempler sur la surface claire et limpide d'une source voisine.

Comme elle demeurait charmée de l'image qui se réfléchissait dans l'onde, elle tressaillit, en entendant une voix qui lui criait :

— Bonjour, grande vanité !

Elle leva les yeux, et aperçut, sur l'autre rive, une belle dame avec des ailes éclatantes, accompagnée d'un horrible petit nain ; tous deux se riaient

et se moquaient d'elle.

— Il n'est pas douteux que vous vous trouviez parfaite, reprit la dame, après avoir triomphé de son envie de rire ; n'est-ce pas ? et peut-être même surprenante par la beauté de vos formes ; mais, petite créature, vous foulez sous votre petit pied des choses bien plus belles et bien plus parfaites que vous ; si vous continuez toute votre vie à être aussi orgueilleuse de vous-même, vous ne serez jamais heureuse, et vous servirez de plastron à tout le monde. Je veux pourtant essayer de vous donner une leçon, qui pourra avoir une influence matérielle qui vous corrigera : je vais vous offrir une paire d'ailes, qui vous aideront à rechercher la vérité. Elles ne dureront que quelques heures, mais, par leur moyen, vous serez à même de juger combien l'amour-propre est malséant, en le voyant chez les autres.

Tiny tressaillit, car elle sentit des ailes lui pousser aux épaules et l'enlever de terre. Quoique assez effrayée d'abord de leur vitesse, elle commença bientôt à jouir de la nouvelle et agréable sensation de se trouver transportée dans les airs ; elle ferma ses ailes, et descendit au milieu d'une touffe superbe de fleurs sauvages, tout auprès d'un gros hibou qui, probablement, s'était égaré au grand jour.

— Qui êtes-vous ? dit-il d'une voix enrouée, en essayant de la distinguer, malgré le soleil qui l'aveuglait.

— S'il vous plaît, monsieur, répondit-elle, je suis une petite fille.

— Oh ciel ! quoi ! seulement une petite fille ? dit-il ; je pensais que vous étiez un oiseau. Cependant vous avez des ailes ?

— Oui, monsieur, j'ai des ailes, dit-elle humblement, en découvrant combien le hibou faisait peu de cas d'une petite fille ; une bonne fée me les a données, afin que je puisse voir le monde.

— Ah ! ah ! ah ! fit en riant le hibou ; voir le monde ! en vérité, à quoi cela sert-il ? Voyez-moi, je passe ma vie presque tout entière dans le creux d'un arbre, et pourtant je suis le plus sage des oiseaux.

— Serait-il vrai, monsieur ? demanda avidement Tiny ; alors, peut-être voudrez-vous consentir à me communiquer votre science ?

— Bon ! dit le hibou en fermant les yeux, comme s'il voulait chercher sa sagesse en dedans de sa tête. Je ne sais pas trop, je n'ai pas grande envie de devenir maître d'école ; toutefois, je puis facilement vous dire une chose que je sais, c'est-à-dire que je suis sûr d'être fort sage, car tout le monde en convient ; et je le crois, puisque les gens les plus habiles me proclament l'emblème de la sagesse ; ainsi donc, demeurez-en convaincue comme les autres, et continuez votre chemin, tandis que je vais faire mes efforts pour retrouver mon trou.

À ces mots, prenant l'air plus capable que jamais, il se mit à pouffer de rire de sa propre plaisanterie.

— Quelle vieille bête stupide et vaniteuse ! dit Tiny pendant que le hibou s'éloignait en sautillant ; je n'ai rien appris de bon avec lui.

Comme elle voltigeait dans un bois voisin, elle fut très surprise d'apercevoir un kangourou gigantesque, qui faisait de fort grands sauts à l'aide de son énorme queue. Elle le suivit attentivement des yeux.

Tout à coup, une grande cigogne bleue sortit d'un coin humide rempli de roseaux, et s'approcha du kangourou.

— Oh ! oh ! vous voilà donc, monsieur le sauteur, dit la cigogne. Quelle énorme queue vous avez ! pourquoi ne la portez-vous pas coquettement, au lieu de vous en servir comme d'une jambe ? Au fait, est-ce que ces misérables petites choses que je vois là, sont vos pattes de devant ? je veux parler de ces deux petits bouts qui pendent par devant.

— Impudent oiseau ! répliqua le kangourou d'un ton de mépris, auriez-vous la prétention de critiquer la perfection et la beauté de mes formes, supérieures de toutes façons à celles de tous les autres animaux ? ma queue magnifique, qui, à elle seule, est une merveille ; mes charmantes petites pattes de devant, si admirablement adaptées pour l'usage qu'elles me font ? Retourne, ô le plus sot des oiseaux, dans le marais où tu seras le mieux caché, et dérobe à tous les yeux ces longues perches que tu appelles des pattes, et qui, en t'élevant dans le monde d'une manière ridicule, mettent davantage ta laideur en évidence. Si tu trouves assez d'eau dans les alentours, va contempler tes membres maigres et disproportionnés, et rougis, si tu peux, au travers de tes plumes, en reconnaissant la différence

incommensurable qui existe entre toi et une créature aussi parfaite que moi. Et, sans attendre la réponse de la cigogne, il poussa un cri sauvage, et d'un bond s'élança dans le bois.

— Bien, dit Tiny, quand la cigogne se fut envolée à son tour ; voilà qui va bien des deux côtés. Ils sont également clairvoyants pour exalter leurs propres avantages et pour se mépriser l'un l'autre.

Tiny s'envola et se posa près du tronc d'un grand arbre aux branches étendues, sur une desquelles était perché un superbe écureuil du Malabar, qui se chauffait au soleil en croquant des noix.

— Je serais curieuse de savoir s'il sait parler, pensa Tiny ; je suis sûre qu'il parle, car il a l'air très avisé.

Elle avait à peine formulé mentalement cette pensée, qu'elle vit sortir des broussailles, à ses pieds, un petit cochon d'Inde le plus drôle du monde, qui trottait en reniflant et marchait avec beaucoup de précaution.

L'écureuil cessa de casser ses noix ; il en jeta plusieurs coquilles sur le cochon d'Inde en l'appelant à haute voix :

— Holà ! hé ! ridicule petit être, où vas-tu ? comment t'appelles-tu ? et aussi, sans t'offenser, permets-moi de te demander avec une affectueuse sympathie ce qu'est devenue ta queue ?

Le cochon d'Inde, fort interdit, regarda de tous côtés afin de découvrir où le questionneur si poli s'était caché ; à la fin, il aperçut l'écureuil, et lui dit d'un ton fort humble :

— En vérité, mon très cher monsieur, je ne me rappelle pas d'avoir jamais été importuné d'une queue.

— Que voulez-vous dire par là ? dit l'écureuil fanfaron ; puis il sauta à terre et vint regarder en face le cochon surpris.

— Ce que je veux dire, répliqua le cochon, qui ne s'intimida nullement ; je veux dire que si j'avais, comme vous, une longue et lourde brosse, je m'en trouverais excessivement ennuyé et incommodé ; j'ajouterai même que je la trouverais, selon ma manière de voir, très dangereuse ; car vous, imbécile casse-noisettes, vous seriez bien plus à l'abri du danger, si à cause de votre

intolérable amour-propre, vous n'agitiez pas sans cesse cette queue autour de vous, inconvénient qui vous signale au chasseur ; et qui est, je le répète, une grande calamité pour vous. Vous vivriez bien plus longtemps, si vous aviez la queue plus courte. Ainsi donc, je vous souhaite bien le bonjour et moins d'orgueil.

Le cochon disparut dans la terre, et l'écureuil retourna d'un saut sur son arbre afin de s'y cacher.

Tiny voltigea plus loin ; la subtile réponse du cochon, en apparence si stupide, l'avait fort amusée. Bientôt, un magnifique papillon passa tout près d'elle ; il ralentit sa course à son aspect extraordinaire, et en conséquence vint se poser tout auprès de l'endroit où elle mit pied à terre.

— Bonjour, ma chère, dit-il poliment ; sur mon honneur, vous m'avez d'abord tout à fait embarrassé. Je vous prenais pour un papillon de ma connaissance, mais j'ai été promptement détrompé en voyant combien vos jambes sont grosses, et comme en général votre tournure est empêtrée ; toutefois, malgré ces disgracieuses imperfections, je suis content de vous voir ; ainsi donc, causons, mais prenez garde de marcher sur moi avec vos gros pieds.

Tiny, rien moins que flattée de cette impertinente invitation, allait répondre lorsqu'un escargot se traîna sur le lieu de la scène.

— Ciel ! s'écria le papillon, voici une horrible chose ! Pauvre créature ! quelle destinée ! ramper éternellement sur la terre, en portant sur son dos cette affreuse coquille !

— Qui plaignez-vous de la sorte, petit badin ? dit l'escargot. Est-ce à vous à insulter un individu de ma sorte, parce que vous avez sur le dos une couverture aux couleurs éclatantes ; mais vous n'étiez hier qu'un misérable objet informe, infiniment plus laid que quoi que ce soit dont je puisse me souvenir en ce moment. Vous qui avez une si courte vie, assez longue, du reste pour un être inutile, vous osez parler de pitié ! vous, un paria, sans logis que vous puissiez appeler le vôtre, puisque vous demeurez çà et là, et n'importe où, vous osez même adresser la parole à un propriétaire comme moi, qui porte sa maison partout avec lui ? Allez, allez, continuez vos larcins chez les fleurs qui sont assez imprévoyantes pour vous accueillir !

— Vile créature, répliqua le papillon, je souillerais mes ailes en restant plus longtemps près de vous, pour être couvert de votre bave impure.

À ces mots, après quelques jolies évolutions pour faire valoir les brillantes couleurs de ses ailes, le papillon prit son vol et se dirigea vers un endroit où le soleil donnait en plein.

— Oh ! oh ! dit Tiny en s'envolant de son côté, il me semble qu'ici la vanité a reçu une bonne leçon.

Le soleil devint bientôt dévorant, et Tiny se trouva sur des sables brûlants, où elle vit étendue une énorme tortue noire. Elle était si immobile, qu'elle crut d'abord que c'était une grosse pierre noire ; mais un imperceptible mouvement de la tête lui prouva qu'elle vivait. Tandis qu'elle restait debout à la considérer, elle la vit tout à coup enveloppée d'une ombre interminable ; elle leva les yeux, et s'aperçut que cette ombre était causée par l'approche d'une immense girafe.

— Eh bien ! ma belle petite, dit la girafe, êtes-vous donc occupée à contempler cette misérable créature, qui en vérité pourrait tout aussi bien être une pierre, à laquelle elle ressemble à s'y méprendre. Je ne crois pas qu'elle ait bougé de place depuis des mois, pauvre paquet presque insensible ! On ne saurait certes exiger, continua-t-elle en rengorgeant orgueilleusement son long cou, que tout le monde soit créé aussi beau et aussi gracieux que moi. Non, non ! sans doute. Toutefois il est impossible de s'abstenir de plaindre une créature aussi complètement déshéritée que celle qui est à nos pieds, qui semble avoir été jetée sur le sable sans pieds pour la porter ailleurs.

La tortue remua la tête, leva les yeux, et dit à la girafe d'une voix lente et solennelle :

— Animal disgracieux et inutile, avec tes longues jambes et ton long cou ! il est vraiment triste d'entendre un être, qui n'existe que quelques années, parler de sa supériorité ! Mes jambes ne sont pas très longues, mais je puis les ranger à l'abri, de sorte que personne ne me marche sur les orteils. Mon cou est assez long pour me permettre de regarder en dehors de ma porte, et pourtant assez court pour que je puisse rentrer ma tête à l'approche du danger, et ma vie est si longue, que je me rappelle fort bien avoir vu dix

ou douze générations de votre famille, dont les os blanchissent sur les sables du désert. Ainsi donc, que vos longues jambes vous emportent loin de moi, afin que votre vanité n'offense plus mes regards.

Comme les distances n'effrayaient plus Tiny depuis qu'elle avait des ailes, elle vola vers une autre partie du monde où l'air était plus frais. Elle se posa sur des rochers, où se tenait un vieux pingouin, en admiration devant les vagues écumantes qui venaient se briser à ses pieds.

— Voici un petit vent bien frais, dit Tiny.

— Et très fortifiant, répliqua le pingouin. – Et comme preuve de ce qu'il avançait, il battit des ailes, de petites ailes qui ressemblaient à du cuir. – Cet endroit, continua-t-il, est le plus sain et le plus agréable qui soit au monde.

— Vraiment ! fit Tiny, ne sachant que dire.

— Ne perdez pas votre temps, petite fille, cria un aigle du haut d'une colline escarpée ; ne perdez pas votre temps en mauvaise compagnie ; cet animal, moitié oiseau, moitié poisson, a une insupportable conversation qui sent l'eau salée. Il est l'opprobre de la grande famille des oiseaux. D'abord, il marche tout debout comme un homme ; secondement, en dépit de ses prétentions, il n'a pas ce qui s'appelle une aile ; moi, par exemple, je suis le roi des oiseaux, et je puis causer royalement avec vous. Volez donc jusqu'à moi, afin que je vous fasse l'honneur de vous accorder quelques minutes d'entretien.

— Restez où vous êtes, mon enfant, dit le pingouin, je puis être humble et sans grâce, ainsi que l'observe très peu royalement ce roi des oiseaux ; mais après tout j'ai de la probité, tandis que lui, qui déshonore son titre de roi, est un pillard et un voleur ; un oiseau de proie sans remords, qui se souille de sang innocent, et prend plaisir à commettre toutes sortes de cruautés.

— Oses-tu dire cela, oiseau plus poisson qu'oiseau, hurla l'aigle, qui fit un prodigieux effort pour saisir le pingouin entre ses griffes. Mais le pingouin, qui connaissait son caractère vindicatif, chercha un refuge sous les vagues de la mer ; l'aigle se soutint au-dessus de l'eau, décrivant de larges cercles, dans l'espoir de parvenir à assouvir sa vengeance ; mais le pingouin ne parut pas, et l'aigle furieux se vit obligé de retourner chez lui sans avoir puni l'insulte qui, selon lui, portait atteinte à sa dignité royale.

Tiny frémissait en entendant les cris de l'aigle impérieux ; elle s'enfuit et vola au loin, jusqu'à ce qu'elle pût prendre terre dans une ravissante vallée fleurie, où ses yeux furent charmés par des myriades de fleurs qui embaumaient l'air autour d'elle. Un magnifique lis odoriférant portait bien haut au-dessus de sa tête son cornet de neige et son calice doré ; elle contemplait avec admiration sa forme gracieuse et son port de reine. En s'approchant davantage, elle aperçut de brillantes gouttes d'eau que distillaient ses feuilles, et qui scintillaient comme des joyaux avant de tomber.

— Petit enfant, dit le lis d'un ton fier et hautain, approche ; je ne suis point timide, je suis né pour être admiré : il est dans ma destinée de faire les délices de tous ceux qui me contemplent.

Tiny s'approcha, et elle essaya avec beaucoup de timidité de savourer le parfum de la fleur superbe ; mais elle se retira vivement, car elle ne sentit qu'une odeur acre et désagréable, dont elle ne put se débarrasser qu'à l'aide de quelques violettes qu'elle cueillit à ses pieds.

— Merci, chère enfant, dirent les violettes, de nous avoir mises dans votre sein, sans que nous ayons eu besoin de chanter nous-mêmes nos louanges. Qu'il en soit toujours ainsi avec vous. Ne méprisez jamais les humbles, lorsque vous êtes en compagnie des grands et des hautains. Regardez bien ce lis imposant, son extérieur attire notre attention et nos égards, mais il ne possède aucune qualité réelle qui puisse rendre durable la première impression. On l'évite dès qu'on le connaît de près. Ces diamants étincelants, qui pendent après ses feuilles comme autant de gouttes de rosée, ne sont, en réalité, que les pleurs qu'il verse sur sa complète indignité. Une grande apparence, sans valeur réelle, est un don inutile, impuissant à procurer l'estime ou à assurer le bonheur.

Tiny pressa les violettes sur son cœur pour les remercier de leur douce leçon, et continua sa route, qui la conduisit dans un jardin admirablement cultivé, où un très beau chat se récréait à l'aise, accroupi sur une terrasse au bord d'une allée.

— Matou ! matou ! dit Tiny, qui s'approcha de la jolie bête endormie, bonjour !

— Oh ! bonjour, comment vous portez-vous ? répliqua le chat ; en vérité, je ne vous voyais pas, car j'étais à moitié assoupi, ayant veillé une partie de la nuit à une soirée de souris.

— Vraiment ! dit Tiny ; était-ce amusant ?

— Pour moi, oui, dit le chat malicieusement en clignant de l'œil légèrement, mais pas pour elles.

— Ah ! je comprends ! fit Tiny ; oh ! matou, matou !

— M'avez-vous appelé ? dit un jeune lièvre fort éveillé, qui se montra soudain sous les larges feuilles d'une plante.

— Vous ! dit le chat en lui jetant un regard méprisant ; vous, matou !

— Oui, on m'appelle matou dans les cercles les plus distingués, répondit sèchement le lièvre.

— Vous êtes un bohémien, un aventurier campagnard, répliqua le chat. Vous ne possédez pas un seul attribut de la race féline. Où est votre queue, l'ami ? Vous, un chat ! en vérité !…

— Une queue ? fi donc ! dit le lièvre ; à quoi cela me servirait-il ? Mais, regardez mes superbes oreilles ; montrez-moi donc les vôtres, je vous en prie ?

Le chat ne daigna pas répondre, mais il se mit à se frotter le nez avec sa patte.

— Vous osez me parler, à moi ! poursuivit le lièvre, moi qui suis recherché par les personnages les plus distingués du voisinage, et qui suis l'ornement de la plupart de leurs tables ! Je vis grandement sur mes propres domaines, absolument comme le meilleur gentilhomme campagnard de la contrée ; tandis que vous, valet à courtes oreilles et à longue queue, vous vivez de souris et de tout ce que vous pouvez attraper, et vous n'êtes bon, après votre mort, à confectionner aucun mets connu. Ah ! ah ! ah ! un matou, en vérité ! Vous êtes une trappe à souris.

À ces mots, il frappa la terre de son pied et s'éloigna au trot. Le chat se parlant à lui-même, murmura : – Une espèce !

— Croa ! croa ! fit une grenouille non loin delà ; Tiny fut à sa recherche et la trouva assise sur un petit monticule et se chauffant au soleil. Tandis qu'elle l'examinait, un poisson aux yeux brillants et aux écailles d'argent sortit son nez de l'eau, et adressa la parole au gros crapaud en ces termes :

— Pour l'amour du ciel, vous, vilaine bête, finissez ce tintamarre ; l'horrible bruit que vous faites empêche mes petits de s'endormir.

— Fadaise ! dit la grenouille qui jouait négligemment avec un bull-rush, si vous me rompez la tête au sujet de vos petits, je vous chasserai de mon étang,

— Votre étang ! en vérité, reptile ! repartit l'orgueilleux poisson ; pourquoi n'en prenez-vous pas possession, s'il est à vous ? Mais non ! vous ne sauriez y demeurer longtemps, l'eau en est trop pure pour vous, monstre immonde !

— Ne vous mettez pas en colère, mon brave poisson, répondit la grenouille ; si vous étiez un homme comme il faut, vous sortiriez de l'eau pour venir causer ; mais vous n'avez pas sur quoi vous tenir, aussi je vous prends en pitié. Vous êtes une création incomplète, et par conséquent indigne qu'une personne qui se trouve sur son propre terrain s'occupe de vous. Je vous permets de dire que l'étang est à vous, car je ne m'en sers que pour me laver.

Le poisson disparut sans riposter à cette impertinence.

Le vol de Tiny la conduisit de nouveau au bord de la mer, où elle fut un peu interdite par l'apparition d'un crabe énorme qui paraissait se hâter, comme s'il était préoccupé de quelque importante affaire ; néanmoins un obstacle imprévu rencontra une de ses pattes, et il fut renversé sur le dos ; en se relevant, il vit que c'était une huître que le flux avait déposée sur la rive.

— Ô le plus stupide des poissons ! s'écria le crabe irrité, ne pouviez-vous vous ranger de côté lorsque vous m'avez vu venir ? Je vous proteste que vous êtes cause qu'une de mes griffes a été cruellement blessée.

L'huître, s'entrouvrant avec lenteur pour répondre, dit :

— Qui donc êtes-vous, monsieur, je vous prie ?

— Ne voyez-vous pas que je suis un crabe magnifique ? répliqua-t-il.

— Ah ! oui ! je vois ? fit l'huître, un coquillage ! un des nôtres !

— Un des nôtres ! reprit le crabe avec dédain. Un des nôtres ! prétendez-vous vous mettre sur le même rang que moi ? Une superbe création, ornée de griffes de rechange, avec des yeux qui voient clair, et une armure de la construction la plus admirable ; un être tout à fait exceptionnel et hors ligne dans la grande famille des coquillages. Se trouver classé, après tout, avec une espèce comme vous, un paquet, une pierre ! ballottée par la mer sans pouvoir se diriger elle-même ! rien de plus enfin, la plupart du temps, qu'une parcelle de rocher attachée à un autre rocher !

— Ah ! ah ! ah ! fit l'huître en éclatant de rire ; imbécile et vaniteuse créature, je ne puis en vérité m'empêcher de rire de vous. Voyez donc, en dépit de toutes vos perfections, vous vous traînez toujours de travers, et il vous est impossible de marcher droit devant vous. Ah ! ah ! ah ! fit encore l'huître, qui referma sa coquille en continuant de rire.

Le crabe plongea dans l'eau sans ajouter un mot.

Tiny s'éloigna de la mer et s'envola vers les champs, où elle se trouva presque aussitôt en compagnie d'une belle sauterelle dont les yeux d'or reluisaient dans le gazon.

— Comment vous portez-vous, ma chère ? gazouilla-t-elle. Je suis ravie de vous voir, car voici une sotte taupe qui m'ennuie à la mort. – Tout en parlant, elle désignait à Tiny le nez d'une taupe, qui pointait précisément en dehors d'un petit monticule qu'elle avait soulevé. – Vous voyez, continua la sauterelle, au lieu de porter comme moi la verte livrée des champs, et d'être magnifiquement dorée, elle est pauvre, elle vit sous terre, ne connaît rien, et n'est pour cette raison qu'une très maussade société, une vraie motte.

— Si une robe éclatante et de la dorure, sont des choses utiles, je dirai certainement que vous êtes un objet sans prix, dit la taupe ; mais comme vous ne faites pas autre chose que de babiller, je ne puis vous accorder les louanges que vous désirez, et suis forcée tout naturellement de m'avouer que je suis la plus estimable de nous deux ; car je dévore la vermine qui mangerait le blé et détruirait le gazon qui vous abrite ; de sorte que, quoique

ensevelie sous la terre, je suis très vivante lorsqu'il s'agit des intérêts des autres, et dois être appréciée en conséquence des services que je rends.

— Voici encore l'honnêteté qui combat la vanité ! pensa Tiny en s'envolant loin des deux antagonistes.

— Où volez-vous si vite ? dit une petite mésange bleue qui frétillait sur un tronc d'arbre.

— Je me dépêche pour voir autant de choses que je puis, répondit Tiny, car mes ailes doivent me quitter au coucher du soleil.

— Elles viennent justement de tomber, dit l'oiseau, et je vous ai préservée d'une chute.

Tandis qu'il parlait, Tiny fut fort étonnée de voir ses ailes par terre.

— Merci, bon petit oiseau ! dit tristement Tiny. Mais comment ferai-je pour retourner à la maison ?

— Prenez courage, dit la mésange, la bonne petite fée vous protégera, aussi marchez avec confiance.

Il dit et s'envola.

Une grande autruche à la démarche pompeuse, étalant avec un orgueil visible ses plumes magnifiques, s'approcha de l'enfant prête à pleurer et lui dit :

— Petite fille, peut-être pourrez-vous décider quel est le plus beau de moi ou de ce vilain oiseau qui est perché dans l'arbre que vous voyez là-bas ?

— Un vilain oiseau ! vraiment ? dit un singulier toucan, en faisant claquer son bec, qui était presque aussi grand que toute sa personne. Je voudrais bien savoir où on pourrait rencontrer un oiseau aussi bête que l'autruche, dont le corps est couvert en profusion d'une surabondance de plumes, tandis que ses jambes sont tout à fait dépouillées ; ses ailes, par leur beauté, servent d'appât aux ennemis qui veulent le détruire, mais elles n'ont pas le pouvoir de l'emporter loin du danger. En vérité, mon bec ravissant a plus de valeur à lui seul que toute sa personne.

— Eh bien, c'est à la petite fille à décider, répondit l'autruche.

Tiny, qui par le fait admirait beaucoup la belle autruche, et avait grand-peine à s'empêcher de rire au nez du bizarre toucan, prit enfin courage et dit :

— C'est vous, autruche, que je trouve de beaucoup le plus beau des deux.

Le toucan indigné s'envola au loin ; l'autruche, ravie de la décision de l'enfant, se tourna fièrement vers elle, et lui dit :

— Où allez-vous, ma belle petite ?

— Oh ! à bien des milles, loin, loin ! fit-elle, et je crains de ne jamais revoir ma maison, car j'ai voltigé si longtemps de côté et d'autre !

— Montez sur mon dos, dit l'autruche, qui se baissa afin qu'elle pût se blottir entre ses ailes.

Dès qu'elle y fut confortablement établie, elle prit sa course, et courut comme le vent, à travers les collines, les vallées, les sables, jusqu'à ce qu'elles se trouvassent au bord de la mer ; ici l'autruche s'arrêta, comme de juste, incapable qu'elle était d'aller plus loin avec sa petite protégée.

— Et maintenant, ma bonne autruche, que dois-je faire ? dit Tiny.

— Attendez un peu, repartit l'oiseau, voici venir un superbe coquillage qui, j'en suis sûre, vous fera traverser la mer.

Le coquillage dansa sur les vagues, jusqu'à ce qu'il touchât la grève.

— Entrez, petite fille, dit-il, et je vous transporterai saine et sauve chez vous, de l'autre côté de l'eau, car la bonne fée me l'a ordonné.

Tiny n'hésita pas un instant. Elle monta dans la coquille, qui la porta légèrement au milieu des vagues écumantes, et avant la chute du jour, elle débarqua tout près de chez elle. Tout en marchant, guidée par la lumière qui brillait à la fenêtre de sa chaumière, elle songeait que la fée avait été bien bonne, de vouloir qu'elle apprît combien il est facile de voir les défauts des autres, tandis que l'amour-propre fait croire qu'on est parfait soi-même.

Septième partie

La jeunesse de Pierrot

MES CHERS ENFANTS,

Si vos parents veulent absolument lire ce conte, dites-leur bien qu'il a été écrit pour vous et non pour eux ; que leurs contes à eux, ce sont : la Reine Margot, Amaury, les Trois Mousquetaires, la Dame de Montsoreau, Monte-Cristo, la Comtesse de Charny, Conscience et le Pasteur d'Ashbourn.

Si vous voulez savoir absolument, on est curieux à votre âge, par qui ce conte a été écrit, nous vous dirons que l'auteur est un nommé Aramis, charmant et coquet abbé qui avait été mousquetaire.

Si vous voulez connaître l'histoire d'Aramis, nous vous dirons que vous êtes trop jeunes pour la lire.

Si, enfin, vous nous demandez pour qui Aramis a écrit ce conte, nous vous répondrons que c'est pour les enfants de madame de Longueville, qui étaient de jolis petits princes descendant du beau Dunois, dont vous avez peut-être entendu parler, pendant une de ces époques de troubles dont Dieu nous préserve, et qu'on appelait la Fronde.

Maintenant, chers enfants, puisse Aramis vous amuser autant quand il écrit, qu'il a amusé vos pères et vos mères quand il conspirait, aimait et combattait, en société de ses trois amis, Athos, Porthos et d'Artagnan.

Chapitre 1

Le souper des bûcherons

Il y avait une fois, mes chers enfants, dans un petit coin de la Bohême, un vieux bûcheron et sa femme qui vivaient dans une chétive cabane, au fond d'une forêt.

Ils ne possédaient, pour toute fortune, que ce que le bon Dieu donne aux pauvres gens, l'amour du travail et deux bons bras pour travailler.

Chaque jour, depuis l'aube jusqu'au soir, on entendait de grands coups de cognée qui résonnaient au loin dans la forêt, et de joyeuses chansons qui accompagnaient les coups de cognée ; c'était le bonhomme qui travaillait.

Quand la nuit était venue, il ramassait sa moisson du jour, et s'en retournait, le dos courbé, vers sa cabane, où il trouvait, auprès d'un feu clair et pétillant, sa bonne ménagère qui lui souriait à travers les vapeurs du repas du soir ; ce qui lui réjouissait fort le cœur.

Il y avait déjà de longs jours qu'ils vivaient ainsi, lorsqu'il advint qu'un soir le bûcheron ne rentra pas à l'heure accoutumée.

On était alors au mois de décembre ; la terre et la forêt étaient couvertes de neige, et la bise, qui soufflait avec violence, emportait avec elle de longues traînées blanches qu'elle détachait des arbres, et qui étincelaient en fuyant dans la nuit. On eût dit, mes enfants, que c'étaient, comme dans vos contes favoris, de grands fantômes blancs qui couraient, à travers les airs, à leur rendez-vous de minuit.

La vieille Marguerite – c'était le nom de la femme du bûcheron – était, comme vous pensez bien, fort inquiète.

Elle allait sans cesse au seuil de la cabane, écoutant de toutes ses oreilles et regardant de tous ses yeux ; mais elle n'entendait rien que la bise qui faisait rage dans les arbres, et ne voyait rien que la neige qui blanchissait au loin sur le sentier.

Elle revenait alors près de la cheminée, se laissait choir sur un escabeau, et son cœur était tellement gros que les larmes lui tombaient des yeux.

À la voir si triste, tout devenait triste comme elle dans l'intérieur de la chaumine ; le feu, qui d'habitude pétillait si gaiement dans l'âtre, s'éteignait peu à peu sous la cendre, et la vieille marmite de fonte, qui grondait si fort tout à l'heure, sanglotait maintenant à petits bouillons.

Deux grandes heures s'étaient écoulées, lorsque tout à coup le refrain d'une chanson se fit entendre à quelques pas de la cabane. Marguerite tressaillit à ce signal bien connu du retour de son mari, et, s'élançant vers la porte, elle arriva tout juste pour tomber dans ses bras.

— Bonsoir, ma bonne Marguerite, bonsoir, dit le bûcheron ; je me suis un peu attardé, mais tu seras bien contente lorsque tu verras ce que j'ai trouvé.

Et, ce disant, il déposa sur la table, aux yeux de la vieille femme qui en resta tout ébahie, un joli berceau d'osier, dans lequel reposait un petit enfant d'allure si gentille et de forme si mignonne, que l'âme en était toute chatouillée, rien que de le voir.

Il était vêtu d'une longue tunique blanche, dont les manches pendantes ressemblaient aux ailes repliées d'une colombe. Un haut-de-chausse d'étoffe blanche comme la tunique laissait à découvert deux petits pieds de gazelle, chaussés de bottines à rosettes et à talons rouges. Autour de son cou s'épanouissait une fraise de batiste finement plissée, et sur la tête il portait un joli chapeau de feutre blanc coquettement incliné sur l'oreille.

De mémoire de bûcheron on n'avait vu de plus gracieuse miniature ; mais ce qui émerveillait fort dame Marguerite, c'était le teint du petit enfant, qui était si blanc, qu'on eût dit que sa tête mignonne avait été sculptée dans l'albâtre.

— Par saint Janvier ! s'écria la bonne femme en joignant les mains, comme il est pâle !

— Ce n'est pas étonnant, dit le bûcheron, il était depuis plus de huit jours sous la neige quand je l'ai trouvé.

— Sainte Vierge ! huit jours sous la neige, et tu ne me dis pas cela tout de suite. Le pauvre petit est gelé !

Et sans plus dire, la vieille femme prit le berceau, le déposa près de la cheminée et jeta un fagot tout entier dans le feu.

La marmite qui n'attendait que cela se mit tout à coup à frémir et à écumer d'une façon si bruyante, que le petit enfant, alléché par l'odeur, se réveilla tout en sursaut : il se leva à demi, huma l'air à plusieurs reprises, fit glisser vivement sa langue effilée sur le bord de ses lèvres, puis, au grand étonnement du vieux et de la vieille, qui n'en pouvaient croire leurs yeux, il s'élança hors de son berceau en poussant un petit cri joyeux.

Il venait, mes chers enfants, d'apercevoir le souper de nos pauvres gens.

Voler vers la marmite, y plonger jusqu'au fond une grande cuiller de bois, l'en retirer et la porter à sa bouche toute pleine et toute bouillante, fut pour lui l'affaire d'un instant ; mais, halte-là ! ses lèvres y avaient à peine touché qu'il jeta la cuiller à terre et se mit à sauter à travers la chambre, en faisant des grimaces tout à la fois si drôles et si piteuses, que le bûcheron et sa femme étaient fort embarrassés, ne sachant s'ils devaient rire ou bien s'ils devaient pleurer.

Notre gourmand s'était brûlé vif.

Cependant, quelque chose rassurait les bonnes gens, c'est que décidément le petit garçon n'était pas gelé, quoiqu'il fût resté blanc comme neige.

Pendant qu'il se démenait ainsi dans la cabane, la vieille Marguerite fit tous les préparatifs du souper ; la marmite fut posée sur la table, et déjà le bûcheron, les manches retroussées, s'apprêtait à lui faire fête, lorsque notre lutin, qui suivait du coin de l'œil tous ses mouvements, vint s'asseoir résolument sur la nappe, enlaça la marmite de ses petites jambes, et se mit à l'œuvre avec de si belles dents, et des mines si joyeuses, que cette fois, pleinement rassurés sur son compte, le bûcheron et sa femme n'y purent résister.

Ils se mirent à rire, mais d'un rire si fou, que n'ayant pas pris la précaution de se tenir les côtes, comme il faut faire en pareil cas, mes enfants, ils tombèrent à la renverse, et roulèrent de ci, de là, sur le plancher.

Quand ils se relevèrent, un quart d'heure après, la marmite était vide, et le petit enfant dormait du sommeil des anges dans son berceau.

— Qu'il est gentil ! dit la bonne Marguerite qui riait toujours.

— Mais il a mangé notre soupe ! repartit le bûcheron qui était devenu tout sérieux.

Et les bonnes gens, qui étaient à jeun depuis le matin, allèrent se coucher.

Ce que peut amener la découverte d'un petit enfant

Le lendemain, la vieille Marguerite se leva bien avant le jour pour aller raconter aux commères du hameau voisin l'histoire du petit enfant.

Au récit merveilleux qu'elle fit, tous les bras tombèrent de surprise, et ce fut parmi les bonnes femmes à qui s'écrierait le plus fort.

Un instant après, toutes les langues étaient en campagne, et le petit jour n'avait pas encore paru à l'horizon, que déjà la nouvelle s'était propagée à plus de dix lieues à la ronde.

Seulement, comme il arrive d'ordinaire, la nouvelle avait pris dans sa course des proportions effroyables : ce n'était plus, comme au point de départ, un petit enfant qui avait mangé le souper des pauvres gens qui l'avaient recueilli ; c'était un ours blanc d'une taille gigantesque qui s'était jeté dans la cabane des bûcherons, et les avait inhumainement dévorés.

Un peu plus loin, et dans la ville qui était la capitale du royaume, la nouvelle avait encore grandi ; l'ours blanc qui avait mangé deux vieillards, s'était transformé en un monstre gros comme une montagne, qui avait englouti d'une bouchée vingt familles entières de bûcherons avec leurs cognées.

Aussi les bons bourgeois de la ville s'étaient-ils bien gardés de mettre le nez à la fenêtre pour aspirer, comme à l'accoutumée, l'air du matin ;

barricadés dans leurs maisons, ils se tenaient blottis au fond de leurs lits et la tête sous la couverture, n'osant souffler ni broncher, tant ils avaient peur.

C'était cependant un tout petit enfant qui causait une si grande terreur ; ce qui vous prouve, mes chers amis, qu'il faut toujours voir de près les choses avant de s'en effrayer.

Or, ce jour-là, le roi de Bohême devait traverser la ville en grande pompe, pour inaugurer, suivant l'antique usage, la nouvelle session de son parlement : ce qui veut dire tout simplement, mes chers enfants, que Sa Majesté devait réciter un beau compliment à son peuple, afin de recevoir de grosses étrennes.

La circonstance était grave ; il s'agissait de faire décréter le paiement de nouveaux impôts, tous plus absurdes les uns que les autres, mais qui, absurdité à part, devaient produire un assez grand nombre de millions.

Il était encore question de demander quelques petites dotations, l'une pour la fille unique du roi, alors âgée de quinze ans, les autres pour les princes et les princesses qui n'étaient pas nés, mais que le roi et la reine ne désespéraient pas de créer et mettre au monde, un jour ou l'autre.

Depuis un mois, matin et soir, le roi s'était enfermé dans son cabinet et, les yeux fixés au plancher, avait fait des efforts inouïs pour apprendre par cœur le fameux discours que lui avait préparé à cette occasion le seigneur Alberti Renardino, son grand ministre, mais il n'avait pu en retenir une seule phrase.

— Que faire ? s'était-il écrié un soir, en tombant affaissé sur son trône, tout haletant des efforts infructueux qu'il avait faits.

— Sire, rien n'est plus simple, avait répondu le seigneur Renardino qui était entré sur ces entrefaites… Voilà !

Et d'un trait de plume il avait réduit le discours de moitié, et augmenté du double, par compensation, le chiffre des impôts et des dotations.

Donc le roi, accompagné d'un nombreux cortège, était sorti de son palais et s'acheminait au petit pas de sa mule vers le lieu de la séance royale.

À sa droite était la reine, étendue tout de son long dans un palanquin porté par trente-deux esclaves noirs, les plus robustes qu'on avait pu trouver.

À sa gauche, montée sur un cheval isabelle, était Fleur-d'Amandier, l'héritière du royaume et la plus belle princesse qui se pût voir au monde.

Sur la seconde file, venait un haut personnage, richement costumé à l'orientale, mais laid à faire peur ; il était bossu, cagneux, et avait la barbe, les sourcils et les cheveux d'un roux si ardent, qu'il était impossible de le regarder en face sans cligner les yeux. C'était le prince Azor, un grand batailleur, toujours en guerre avec ses voisins, et que, par politique, le roi de Bohême avait fiancé la veille à Fleur-d'Amandier. Ce vilain homme avait voulu assister à la cérémonie, afin d'arracher, par la terreur qu'il inspirait, un vote d'urgence sur la dotation de sa fiancée.

À côté de lui marchait le seigneur Renardino, qui riait sournoisement dans sa barbe en songeant aux impôts énormes dont, grâce à lui, le bon peuple de Bohême allait être écrasé.

Le cortège n'avait pas fait cent pas, que la surprise se peignit sur tous les visages. Les boutiques étaient fermées et les rues complètement désertes.

L'étonnement redoubla lorsqu'un héraut vint annoncer au roi que la salle du parlement était vide.

— Par ma bosse ! qu'est-ce que cela veut dire ? s'écria le prince Azor, qui avait vu le beau visage de Fleur-d'Amandier rayonner de joie à cette nouvelle. Aurait-on voulu, par hasard, me mystifier ?

— Au fait, qu'est-ce que cela signifie, seigneur Renardino, demanda le roi, et pourquoi mon peuple n'est-il pas ici, sur mon passage, à crier comme d'habitude : Vive le roi !

Le grand ministre, qui ignorait la nouvelle du jour, ne savait que répondre, lorsque le prince Azor, pourpre de colère, lui appliqua sur la joue un soufflet.

Le méchant homme avait vu pour la seconde fois Fleur-d'Amandier sourire sous son voile, et il se croyait décidément mystifié.

— Roi de Bohême, s'écria-t-il en grinçant des dents, cette plaisanterie vous coûtera cher ; et piquant des deux, il s'enfuit au grand galop de son coursier.

À ces paroles, qui renfermaient une menace de guerre, tous les visages devinrent fort pâles, à l'exception de la joue du seigneur Renardino, qui était devenue fort rouge.

Ce fut bientôt un désarroi général. Le roi et tous les gens de sa suite s'enfuirent vers le palais en criant aux armes, et les trente-deux esclaves noirs, pour courir plus vite, laissèrent sur la place le palanquin de la reine.

Mais, fort heureusement, Sa Majesté, qui croyait assister déjà à la séance royale, s'était profondément endormie.

Récapitulons maintenant les événements qui s'étaient passés.

Un vaste royaume en émoi, un mariage rompu, une déclaration de guerre et une grande reine laissée sur le pavé ; – tout cela parce qu'un pauvre bûcheron avait trouvé la veille un petit enfant au fond d'une forêt.

À quoi tiennent, mes chers enfants, le sort des rois et les destinées des empires !

Chapitre 2

Baptême de Pierrot

La scène que nous venons de narrer avait fait une telle impression sur l'esprit du roi, qu'à peine de retour dans son palais, il revêtit sa cotte de mailles, qui était fort rouillée depuis la dernière guerre, et se mit à s'escrimer d'estoc et de taille contre un mannequin costumé à l'orientale, et qui était censé représenter le prince Azor.

Il lui avait passé plus de cent fois son épée au travers du corps, lorsqu'une idée soudaine lui vint à l'esprit ; c'était de faire comparaître par-devant lui le seigneur Bambolino, le maire de la ville, afin de savoir ce que pouvait être devenu son peuple.

Après une visite domiciliaire des plus minutieuses, maître Bambolino fut enfin trouvé sous un amas de bottes de paille, au fond d'un grenier, n'ayant en tout et pour tout sur sa personne qu'une chemise, et si courte que ça faisait peine à voir. Dans la crainte d'être dévoré, le pauvre homme s'était mis au cou un large collier de cuir, hérissé de pointes aiguës, comme les chiens de berger sont accoutumés d'en porter dans l'exercice de leurs fonctions pour tenir messires les loups en respect.

Amené au pied du trône du roi, ce fut à grande peine, tant il grelottait, qu'il raconta l'histoire du monstre et de ses odieux méfaits.

À cette nouvelle, toute la cour fut en l'air ; mais le roi, qui se sentait en humeur de guerroyer, résolut à l'instant même de se mettre en chasse, malgré les représentations du seigneur Renardino, qui prétendait qu'il valait mieux employer la voie diplomatique, et livrer au monstre, jour par jour, tel nombre de sujets qui serait jugé nécessaire à sa consommation.

— À la bonne heure ! avait reparti le roi ; mais réfléchissez bien, seigneur Renardino, qu'en votre qualité de grand ministre, vous serez chargé de la négociation.

Son Excellence avait réfléchi et n'avait pas insisté.

Le roi se mit donc sur l'heure en campagne à la tête de toute sa cour, et sous l'escorte d'autant de gardes qu'il en put réunir.

Fleur-d'Amandier, qui aimait la chasse de passion, s'était jointe au cortège et faisait piaffer avec une grâce toute charmante son blanc destrier, lequel s'en donnait à cœur joie, et faisait feu des quatre pieds, tant il était heureux et fier de porter une si belle princesse.

Quand à la reine, dont l'absence n'avait pas été remarquée depuis le matin, à raison de la gravité des circonstances, elle dormait en pleine rue dans son palanquin.

Le cortège avait chevauché depuis plusieurs heures sans rencontrer âme qui vive, quand tout à coup une pauvre vieille toute déguenillée sortit comme par enchantement du milieu des broussailles qui bordaient la route.

Elle s'avança, appuyée sur un grand bâton blanc, auprès du roi, et, lui tendant la main, elle lui dit d'une voix cassée :

— La charité, mon bon seigneur, s'il vous plaît, car j'ai bien faim et j'ai bien froid !

— Arrière, vieille sorcière, coureuse de grands chemins ! s'écria le seigneur Renardino ; arrière, ou je te fais arrêter et mettre en prison !

Mais la vieille avait un air si misérable que le roi en fut tout apitoyé et lui jeta sa bourse, qui était pleine d'or.

De son côté, Fleur-d'Amandier glissa sans être vue, dans la main de la pauvre femme, un magnifique collier de perles qu'elle avait détaché de son cou.

— Prenez ceci, ma bonne femme, lui dit-elle tout bas, et venez me voir demain au palais.

Mais elle avait à peine prononcé ces mots que la vieille mendiante avait disparu, et, chose étrange, le roi retrouvait dans sa poche sa bourse pleine

d'or, et le collier de perles étincelait de plus belle au cou de Fleur-d'Amandier.

Il n'y avait que le seigneur Renardino, qui avait beau se fouiller de la tête aux pieds, et qui ne retrouvait plus sa bourse, qu'il était cependant bien sûr d'avoir emportée.

À cent pas plus loin, notre troupe fit la rencontre d'un jeune pâtre qui jouait tranquillement de la flûte en veillant à la garde de ses moutons, pauvres bêtes qui avaient grand-peine à trouver sous la neige quelques petits brins d'herbe à se mettre sous la dent.

— Ohé ! l'ami, ohé ! cria le roi, pourrais-tu nous dire de quel côté se tient la bête féroce que nous allons courre ?

— Sire, dit le petit pâtre en s'inclinant respectueusement devant le roi avec une grâce et une aisance qu'on était loin d'attendre d'un jeune garçon d'aussi médiocre condition, Votre Majesté a été trompée, comme bien d'autres ; la bête féroce dont on vous a parlé n'est pas du tout une bête féroce, c'est un petit enfant bien innocent, ma foi, dont un bûcheron a fait hier la trouvaille dans la forêt que vous voyez là-bas, là-bas, derrière ce buisson.

Puis, il se mit à faire au roi la description du petit bonhomme, de la blancheur de son teint, qui était plus blanc que tout ce qu'il y a de plus blanc au monde, tant et si bien que le roi, qui était un grand naturaliste, conçut tout de suite le projet de conserver le petit phénomène dans un bocal d'esprit-de-vin.

— Nous serions curieux, Fleur-d'Amandier et moi, reprit-il adroitement, de voir un être aussi merveilleux. Voudrais-tu bien, mon petit ami, nous servir de guide ?

— Je suis aux ordres de Votre Majesté, répondit le jeune pâtre, qui, au seul nom de Fleur-d'Amandier, était devenu rouge comme une cerise.

La caravane se remit en marche sous la conduite du jeune guide, et bien lui en prit, car il connaissait si bien les chemins de traverse qui raccourcissaient la route de plus de moitié, qu'au bout d'une heure on arriva devant la cabane du bûcheron.

Le roi descendit de sa mule et frappa à la porte.

— Qui est là ? demanda une petite voix argentine qui partait de l'intérieur de la chaumine.

— C'est moi, le roi !

À ces mots magiques, l'huis s'ouvrit de lui-même, comme la fameuse caverne de feu Ali-Baba, et le petit enfant apparut sur le seuil, son feutre blanc à la main.

Vous auriez été bien empêchés, mes chers enfants, de vous trouver ainsi face à face avec l'un des plus grands rois de la terre. Plus d'un d'entre vous, j'imagine, se serait bien vite blotti dans un coin et couvert le visage de ses deux mains, sauf à écarter un tantinet les doigts pour voir si les rois sont faits comme les autres hommes ; mais il n'en fut pas de même du petit enfant ; il s'avança avec une grâce exquise au-devant de Sa Majesté, posa le genou en terre et baisa respectueusement le pan de son manteau. Je ne sais, en vérité, où il avait appris tout cela. Se retournant ensuite vers Fleur-d'Amandier, qu'il salua le plus galamment du monde, il lui offrit sa petite main blanche pour l'aider à descendre de son destrier.

Cela fait, et sans s'inquiéter du seigneur Renardino, qui attendait de lui même office, notre petit garçon fit un geste des plus gracieux au roi et à la princesse pour les inviter à s'asseoir.

Le bûcheron et sa femme, qui s'étaient mis à table pour dîner deux heures plus tôt qu'à l'ordinaire, étaient restés cois à la vue d'aussi grands personnages, et le cœur leur battait bien fort.

— Bonnes gens, leur dit le roi, riches et bien riches je vous ferai, si vous voulez m'accorder deux choses : me confier d'abord ce petit garçon, que je veux attacher à ma personne, et me donner ensuite de ce brouet fumant qui a si bonne mine, car j'ai tant chevauché toute la journée que je me meurs de male faim.

Le bûcheron et sa femme étaient si interdits qu'ils ne trouvèrent pas un mot à répondre.

— Sire, dit alors le petit bonhomme, vous pouvez disposer de moi comme il vous plaira, je suis tout à votre service et prêt à vous suivre. Que votre

Majesté daigne seulement m'accorder la faveur d'emmener avec moi ces bonnes gens qui m'ont recueilli, et que j'aime tout autant que si j'étais leur propre fils. Quant à ce brouet, ne vous en faites fautes ; j'ose espérer même que vous me ferez l'honneur, tout petit que je sois, de m'accepter pour votre échanson.

— Accordé, dit le roi en frappant amicalement sur la joue du petit bonhomme ; tu es un garçon de grand sens, et je verrai plus tard ce que je puis faire de toi.

Et sur ce, il prit, ainsi que Fleur-d'Amandier, la place du bûcheron et de sa femme, qui ne comprenaient pas qu'un roi fût venu de si loin pour manger leur maigre souper.

Le repas fut des plus gais ; le roi daigna même, dans sa joyeuseté, risquer quelques bons mots auxquels le petit enfant eut la courtoisie d'applaudir.

Après le souper, on fit les préparatifs du départ, afin de rentrer au palais avant la nuit. Le bûcheron et sa femme, à qui le roi voulait faire honneur, furent hissés à grand-peine sur la mule du seigneur Renardino, et s'assirent en croupe derrière lui. Le petit enfant sauta lestement sur le dos d'un vieil âne qu'il était allé chercher dans l'écurie, et qui en voyant tant de monde, se mit à braire de toutes ses forces, tant il éprouvait de contentement de se trouver en si brillante compagnie. Il n'est pas jusqu'au jeune pâtre qui ne trouvât à s'accommoder tant bien que mal derrière le grand officier des gardes du roi.

On se mit en route en silence, car on avait remarqué que le roi venait de se plonger dans de profondes méditations. Il cherchait, en effet, un nom à donner au petit bonhomme, et, comme d'habitude, il ne trouvait rien.

Mais nous allons laisser la cavalcade continuer son chemin, pour raconter un tout petit événement qui s'était passé au palais pendant l'absence du roi.

Les esclaves noirs, qui s'étaient enfuis lors de l'algarade du prince Azor, réfléchirent bientôt que le seigneur Renardino se ferait un malin plaisir de les faire pendre, s'il apprenait leur désertion. Ils revinrent donc vers le palanquin, le soulevèrent avec précaution et le transportèrent au palais. Là,

ils déposèrent tout doucement la reine sur un lit de brocart d'or, et se retirèrent dans l'antichambre, soulagés d'un grand poids.

Or, il faut que vous sachiez, mes chers enfants, que la reine avait la passion des petits oiseaux ; elle en avait de toutes sortes, de toute nuance et de tous pays. Lorsque les jolis prisonniers s'ébattaient dans leur belle cage à treillis d'or, et croisaient, dans leurs jeux, les mille couleurs de leur plumage, on eût cru voir voltiger un essaim de fleurs et de pierres précieuses ; et c'était un concert de gazouillements joyeux, de roulades, de trilles éblouissants à rendre fou un musicien.

Mais ce qui vous étonnera, comme j'en fus étonné moi-même, c'est que le favori de la reine n'était ni un bengali, ni un oiseau de paradis, ni quelque autre d'aussi gentil corsage ; mais un de ces vilains moineaux francs, grands pillards de grains, qui vivent dans la campagne aux dépens des pauvres gens. Bien que la reine fût très bonne pour lui, et lui pardonnât les licences parfois incroyables qu'il se permettait, le petit ingrat n'en regrettait pas moins sa liberté et becquetait souvent avec colère les vitres qui le retenaient prisonnier. Dans la précipitation que la reine avait mise à se joindre au cortège du roi, elle avait oublié, le matin, de fermer la fenêtre, et crac… notre moineau, profitant d'une si belle occasion, avait pris son vol dans le ciel.

Qui fut bien triste ? Ce fut la reine à son réveil, quand elle ne trouva plus son petit favori ; elle chercha partout dans sa chambre, et, voyant la fenêtre ouverte, elle devina tout.

Elle courut alors à son balcon, et se mit à appeler par son nom et avec les épithètes les plus tendres, notre fuyard, qui se donna bien garde de lui répondre, je vous assure.

Il y avait au moins une heure qu'elle appelait son cher pierrot, quand les portes de sa chambre s'ouvrirent avec fracas et donnèrent passage au roi.

— Pierrot ! Pierrot ! s'écria-t-il en bondissant de joie, voilà précisément ce que je cherchais.

— Hélas ! je l'ai perdu, répondit tristement la reine, qui pensait toujours à son oiseau.

— Au contraire, c'est vous qui l'avez trouvé, répliqua le roi.

La reine haussa les épaules, et crut que le roi était devenu fou.

Et voilà, mes chers enfants, comment le nom de Pierrot fut donné à notre héros.

Chapitre 3

Au clair de la lune, mon ami Pierrot

Un mois s'était écoulé depuis les derniers événements que nous venons de raconter.

Pierrot, par un prodige qu'il m'est impossible de vous expliquer, grandissait à vue d'œil et si vite que le roi, tout émerveillé d'un phénomène aussi extraordinaire, avait passé régulièrement plusieurs heures par jour, immobile sur son trône, à le regarder pousser. Notre héros avait su, d'ailleurs, s'insinuer si adroitement dans les bonnes grâces du roi et de la reine, qu'il avait été nommé grand échanson de la couronne, fonction très délicate à remplir, mais dont il s'acquittait avec un tact parfait et une habileté sans égale. Jamais la cour n'avait été plus florissante, ni le visage de Leurs Majestés enluminé de plus riches couleurs, au point que c'était entre elles à ce sujet un échange perpétuel de félicitations tant que le jour durait.

Seule entre toutes, la figure blême du seigneur Renardino avait considérablement jauni : c'était l'effet de la jalousie que lui inspirait l'élévation de notre ami Pierrot, qu'il commençait à haïr du fond du cœur.

Le jeune pâtre que nous avons vu servir de guide au cortège avait été fait grand écuyer, et il n'était bruit partout que de sa belle tenue et de sa bonne mine. Chaque fois que Fleur-d'Amandier traversait la grande salle des gardes pour se rendre aux appartements de sa mère, il avait si bon air et paraissait si heureux en lui présentant sa hallebarde, que la jeune princesse, qui ne voulait pas être en reste avec un écuyer si courtois, lui tirait en passant une révérence.

Or, comme le jeune écuyer est appelé à jouer un rôle dans cette histoire, il est bon de vous dire tout de suite, mes chers enfants, qu'il s'appelait Cœur-

d'Or.

Le bûcheron et sa femme avaient été nommés surintendants des jardins du palais, et, grâce à Pierrot, recevaient chaque jour, dans la jolie maisonnette qu'ils habitaient, les rogatons de la desserte royale.

Le méchant prince Azor troublait seul tant de bien-être. Le roi lui avait envoyé une magnifique ambassade, chargée de riches présents, pour lui offrir de nouveau la main de la princesse sa fille ; mais le prince, qui était toujours en colère, à en juger par l'état de sa barbe, de ses cheveux et de ses sourcils, qui étaient fort hérissés, avait fait déposer les présents dans son trésor et mettre à mort les ambassadeurs. Après cet exécrable attentat, il avait écrit de sa propre main un message au roi, dans lequel il lui faisait à savoir qu'il commencerait contre son royaume une guerre d'extermination au printemps prochain, et qu'il ne se tiendrait pour content que lorsqu'il aurait haché lui, toute sa famille et tout son peuple menu comme chair à pâté.

Lorsque les premières alarmes que cette nouvelle avait fait naître furent dissipées, le roi avisa aux moyens de pourvoir à la défense de ses États. Il assembla à l'instant même tous les artistes de son royaume, et fit peindre sur les remparts de la ville les figures de monstres et de bêtes féroces qu'il jugea les plus propres à jeter l'épouvante parmi ses ennemis. C'étaient des lions, des ours, des tigres, des panthères qui allongeaient des griffes longues d'une lieue, et qui ouvraient des gueules si larges, qu'on voyait très distinctement et d'outre en outre leurs entrailles ; des crocodiles qui, ne sachant quel prétexte imaginer pour montrer leurs dents, avaient pris le parti de se promener tout bonnement les mâchoires béantes ; des serpents dont les immenses replis faisaient tout le tour des murailles, et qui semblaient encore fort embarrassés de leurs queues ; des éléphants, qui, pour faire parade de leurs forces, se prélassaient gravement avec des montagnes sur le dos ; enfin, c'était une ménagerie comme on n'en avait jamais vu, mais d'un aspect si affreux, que les citoyens n'osaient plus entrer dans la ville, ni en sortir, dans la crainte d'être dévorés.

Cette œuvre de haute stratégie terminée, le roi passa la revue de ses troupes, et ce ne fut pas sans orgueil qu'il se vit à la tête d'une armée composée de deux cents hommes d'infanterie et de cinquante cavaliers.

Avec une force aussi imposante, il se crut en état de faire la conquête du monde, et attendit de pied ferme le prince Azor.

Cependant, Pierrot, qui servait en sa qualité de grand échanson à la table du roi, s'était souvent laissé aller à contempler dans une muette admiration les traits si fins et si purs de Fleur-d'Amandier, et il y avait pris tant de plaisir, qu'un beau soir, il sentit quelque chose remuer tout doucement dans sa poitrine, comme un petit oiseau qui s'éveillerait dans son nid ; tout à coup son cœur avait battu si vite, puis si fort, qu'il avait été obligé de porter la main à son pourpoint pour mettre le holà.

— Tiens, tiens, tiens ! s'était-il écrié sur toutes sortes d'intonations, comme fait un homme étonné qui s'étonne encore davantage ; puis, après cette exclamation, il s'était retiré tout pensif, et avait erré toute la nuit, au clair de la lune, dans les jardins du palais.

Je ne sais, mes enfants, quelle folle idée il se mit en tête ; mais, dès le lendemain, il entoura Fleur-d'Amandier des attentions les plus délicates, plaça chaque jour à table devant elle un magnifique bouquet de fleurs fraîchement cueillies dans les serres du palais, et ne cessa de regarder du coin de l'œil la jeune princesse qui n'y prenait garde : il était si préoccupé qu'il ne savait plus du tout ce qu'il faisait, et commettait dans son service bévue sur bévue : tantôt il laissait choir la poivrière dans le potage du seigneur Renardino ; tantôt il lui enlevait son assiette avant qu'il eût mangé ; une autre fois il versa dans le dos de Son Excellence le contenu d'une aiguière, croyant donner à boire au roi, et enfin, au dessert, il lui jeta en plein sur sa perruque un immense plum-pudding au rhum tout enflammé ; ce qui avait si fort diverti Sa Majesté, que, pour lui donner carrière, on avait bien vite desserré la serviette qu'elle avait, suivant l'habitude, attachée autour de son cou.

— Riez, riez, avait grommelé tout bas le seigneur Renardino ; rira bien qui rira le dernier.

Et, après cette menace, il avait éteint sa perruque et fait semblant de rire comme les autres, mais du bout des dents, comme vous pensez bien.

Quelques jours après, il y eut grand bal à la cour ; le roi, pour intéresser ses sujets à sa querelle contre le prince Azor, avait invité toutes les autorités

civiles et militaires du pays.

Jamais on n'avait vu de plus brillante assemblée. Le roi et la reine avaient revêtu pour la circonstance leurs grande manteaux d'hermine semés d'abeilles d'or, et portaient enchâssés dans leurs couronnes royales deux gros diamants qui scintillaient comme des étoiles, mais qui étaient si lourds que Leurs Majestés, la tête dans les épaules, ne pouvaient broncher.

Ce fut un spectacle vraiment féerique lorsque, sous le feu croisé des lustres et des candélabres, les danses commencèrent ; danses de cour tout éblouissantes d'or, de fleurs et de diamants ; danses de Bohême tout étincelantes de verve, de grâce et de légèreté.

Pierrot fit des prodiges, et plusieurs fois le roi et la reine, n'y pouvant tenir, déposèrent leurs couronnes sur un fauteuil pour l'applaudir tout à l'aise.

Ce fut bien autre chose encore, lorsqu'il vint à danser avec Fleur-d'Amandier. Il fallait voir alors, mes chers enfants, comme il y allait de ses deux bras, de ses deux pieds, de tout son cœur ; comme il franchissait d'une enjambée la grande salle du bal, et revenait ensuite à petits bonds, en sautillant comme un oiseau. Il fallait voir les pirouettes qu'il faisait, et comme il tourbillonnait sur lui-même ; son mouvement était si rapide, que toute sa personne se voilait peu à peu d'une gaze légère, et bientôt se changeait en une vapeur blanche, indistincte, et en apparence immobile. Ce n'était plus un homme, c'était un nuage ; mais il n'avait qu'à s'arrêter court, le nuage se dissipait, et tout à coup l'homme reparaissait.

Toute l'assemblée prit à ce divertissement le plus grand plaisir, et chaque fois que Pierrot disparaissait ou reparaissait, le roi ne manquait pas de s'écrier d'une voix tour à tour inquiète et joyeuse : – Ah ! il n'y est plus ! – Ah ! le voilà !

Exalté par le succès, notre héros résolut de couronner toutes ses prouesses par un coup d'éclat, c'est-à-dire par le grand écart ; mais, au plus fort de ses exercices, la fatalité voulut qu'il accrochât de l'une de ses jambes la jambe du seigneur Renardino, et patatras, voilà notre grand ministre étendu tout de son long sur le plancher, tandis que sa perruque, lancée à

vingt pas de là, vomissait, en tournant sur son axe, des torrents de poudre à rendre aveugle toute l'assemblée.

Le pauvre homme se releva furieux, courut tout droit à sa perruque, qu'il rajusta du mieux qu'il put sur sa tête ; puis, saisissant Pierrot par un bouton de son pourpoint :

— Beau masque, lui dit-il d'une voix que la colère faisait siffler entre ses dents, tu me feras raison de cette insulte.

— Comment ! c'était donc vous ? repartit ironiquement Pierrot.

— Ah ! tu joues la surprise, répliqua Renardino ; voudrais-tu par hasard me faire croire que tu ne l'as pas fait exprès ?

— Oh ! pour cela non, repartit vivement Pierrot, car je mentirais.

— Insolent !

— Plus bas, Excellence ; le roi vous regarde et pourrait s'apercevoir que votre perruque est de travers.

Pour s'assurer du fait, Renardino porta brusquement la main à son front.

— Voyons, reprit Pierrot en reculant d'un pas, ne faites pas tant de poussière ; c'est un duel que vous voulez, n'est-ce pas ?

— Un duel à mort !

— Très bien ; il ne faut pas rouler vos yeux comme vous faites pour me dire une chose aussi simple. Le rendez-vous ?

— Le rond-point de la Forêt Verte.

— Charmant ! Et l'heure ?

— Demain matin, huit heures.

— J'y serai, seigneur Renardino.

Et, faisant une pirouette, Pierrot vint se placer auprès de la porte d'entrée, où se tenait Cœur-d'Or. Il y était à peine que le jeune écuyer, qui l'avait vu, non sans dépit, danser avec Fleur-d'Amandier, lui laissa tomber sur le pied le bout ferré de sa hallebarde.

— Allons, saute, Pierrot ! lui dit-il en même temps tout bas, et Pierrot de bondir, en poussant un cri de douleur, jusqu'au plafond.

À ce nouveau tour de force, les applaudissements éclatèrent de plus belle. Le roi et la reine se renversèrent en riant sur leur trône, et leurs couronnes, perdant l'équilibre, s'en allèrent rouler comme deux cerceaux dans la grande salle du bal.

Par bonheur, les courtisans étaient là ; ils coururent après. Laissons-les faire, mes chers enfants, c'est leur métier.

Après la danse, la musique eut son tour ; on entendit d'abord de grands airs d'opéra exécutés par les virtuoses les plus célèbres de la Bohême, ce qui n'empêcha pas que la reine ne fût obligée plusieurs fois de pincer le roi qui s'oubliait sur son trône.

Lorsqu'on eut payé le juste tribut d'hommage qui est dû aux grands maîtres, Fleur-d'Amandier se leva de son siège et chanta sans se faire prier. À la bonne heure ! ce fut merveille d'entendre cette voix fraîche et pure, tour à tour voix de fauvette et de rossignol, qui tantôt modulait des sons tristes à faire pleurer, et tantôt éclatait en mille notes joyeuses qui pétillaient dans l'air comme des fusées.

Tout le monde était attendri. La reine sanglotait ; Cœur-d'Or, sa hallebarde à la main, pleurait comme un enfant, et le roi, pour dissimuler son émotion, se moucha si fort, qu'il fallut faire le lendemain des réparations aux voûtes du palais.

Lorsque le silence fut rétabli, le roi dit tout bas à la reine :

— Je voudrais bien entendre maintenant une petite chansonnette !

— Y pensez-vous, sire ? une chansonnette !

— Il n'y a que cela qui m'amuse, vous le savez bien.

— Mais, sire…

— Je veux une chansonnette, entendez-vous ; il me faut une chansonnette, ou je vais me mettre en colère.

— Calmez-vous, sire, reprit la reine, qui traitait le roi en enfant gâté, et se tournant vers le cercle des dilettantes.

— Messieurs, dit-elle, le roi désire que vous lui chantiez une chansonnette.

Tous les dilettantes se regardèrent stupéfaits, mais aucun d'eux ne bougea.

Le roi commençait à s'impatienter, lorsque Pierrot, écartant la foule, s'avança jusqu'au pied du trône.

— Sire, dit-il en faisant un profond salut, j'ai composé hier, en votre honneur, une petite chanson : Au clair de la lune ; vous plairait-il de l'ouïr ?

— Je veux l'ouïr, en effet, répondit le roi, et incontinent.

À ces mots, Pierrot prit une guitare, et, la tête penchée sur l'épaule, chanta.

Je ne saurais vous décrire, mes chers enfants, l'enthousiasme que cette chanson excita dans la grande salle du bal. Le roi en trépigna d'aise sur son trône, et toute la cour battit des mains en faisant chorus.

Pendant toute la soirée, on ne parla pas d'autre chose que de l'air de Pierrot, et les grands virtuoses de la Bohême s'esquivèrent l'un après l'autre, pour aller composer bien vite sur cet air des variations magnifiques, que vous ne manquerez pas d'apprendre un jour ou l'autre, mes pauvres enfants.

À minuit, le roi et la reine se retirèrent dans leurs appartements et se mirent au lit ; mais, ne pouvant dormir, ils se dressèrent tous deux sur leur séant et chantèrent à gorge déployée le fameux nocturne, jusque bien avant dons la nuit.

Chapitre 4

Le petit poisson rouge

Le lendemain matin, sept heures venaient à peine de sonner à toutes les horloges de la ville, que le seigneur Renardino se promenait déjà de long en large au lieu du rendez-vous, le rond-point de la Forêt Verte. Il était accompagné d'un vieux général, tant mutilé par la bataille, qu'il ne lui restait plus qu'un œil, un bras et une jambe, et encore pas au complet ; ce qui ne l'empêchait pas d'être fort jovial, de friser sa moustache et de redresser fièrement sa taille quand une jolie dame passait près de lui.

La promenade des deux amis durait depuis deux heures, lorsque le vieux général s'arrêta pour consulter sa montre.

— Mille millions de hallebardes ! s'écria-t-il, il est neuf heures ! Est-ce que ton Albinos ne viendrait pas, d'aventure ? J'aurais été curieux, cependant, de savoir s'il avait du sang ou de la farine dans les veines.

— Tu le sauras bientôt, répondit le grand ministre en grinçant des dents, car je le vois là-bas qui arrive… Et il serra convulsivement la coquille de son épée.

En effet, c'était Pierrot qui arrivait, accompagné d'un marmiton, lequel portait sous son tablier deux broches à rôtir qu'il avait prises le matin dans les cuisines du roi, et qui étaient si longues que les pointes traînaient par terre à dix pas derrière ses talons.

Lorsque les parties en présence eurent échangé le salut d'usage, les témoins tirèrent les armes au sort.

— Pile ! dit le général, qui jeta en l'air une pièce de monnaie.

— Face ! dit le marmiton. – J'ai gagné, reprit aussitôt le marmiton, qui empocha par distraction la pièce de monnaie du vieux général ; à nous le choix des armes.

Et, prenant les deux broches, il tendit l'une au seigneur Renardino et l'autre à Pierrot.

Les champions s'alignèrent et le combat commença.

Le grand ministre, fort habile en matière d'escrime, s'avança droit sur son adversaire et lui porta en pleine poitrine deux coups de pointe ; mais, chose étrange ! la broche rebondit comme un marteau sur l'enclume et fit jaillir des étincelles du pourpoint de Pierrot.

Renardino s'arrêta, étonné.

Pierrot profita de ce temps d'arrêt pour lui lancer un violent coup de pied dans les jambes.

Ce fut un bien autre étonnement pour Renardino, qui sauta en l'air en hurlant.

— Damnation ! s'écria-t-il, tout écumant de rage, et il s'élança de nouveau sur Pierrot, qui se mit à rompre, sans cesser cependant de harceler son antagoniste.

Le pauvre Renardino était tout éclopé ; mais, de son côté, Pierrot courait le plus grand danger ; dans sa marche rétrograde, il avait rencontré un arbre où il se trouvait acculé.

— Je te tiens enfin ! dit le grand ministre, qui, voyant toute retraite fermée à son adversaire, se flattait du malin espoir de le clouer sur l'arbre, comme on fait d'un papillon dans un herbier.

— Attrape ça ! cria-t-il, et, se fendant à fond, il lui porta la botte la plus furieuse qu'il pût faire.

Mais Pierrot, qui l'avait vu venir, esquiva le coup en sautant par-dessus sa tête.

La broche de Renardino alla s'enfoncer dans le cœur de l'arbre.

Vite, vite, il se mit en posture de la dégager ; mais Pierrot ne lui en laissa pas le temps, et lui assena, drus comme grêle, de grands coups de pied par derrière.

— Grâce, grâce ! s'écria enfin le malheureux Renardino, je suis mort ! et, lâchant prise, il se laissa tomber à terre.

En ennemi généreux, Pierrot cessa de frapper, et tendit la main à son adversaire, qui se releva tout honteux, aux éclats de rire des témoins.

— Mille millions de hallebardes ! criait le vieux général, comme il t'a tambouriné, mon pauvre ami ! tu en as au moins pour quinze jours sans pouvoir t'asseoir, et pour un homme de cabinet c'est bien gênant !

— Je vais prendre les devants, disait de son côté le marmiton, pour faire préparer les compresses.

Après maint autre quolibet, nos personnages reprirent chacun de son côté le chemin du palais.

Pendant que ceci se passait, toute la cour était en rumeur. Le roi, qui s'était mis à table pour déjeuner, avait remarqué que le service de vaisselle plate dont la reine lui avait fait cadeau le jour de sa fête n'était pas à sa place accoutumée et le réclamait à grands cris.

Depuis une heure, écuyers tranchants, cuisiniers, marmitons, cherchaient, fouillaient, mettaient tout sens dessus dessous, mais ne trouvaient rien.

— Où est ma vaisselle plate ? criait le roi ; il me faut ma vaisselle plate, et tout de suite, ou je vous fais pendre tous, les uns au bout des autres, dans la cour de mon palais… Ça, voyons, qu'on appelle mon grand échanson !

— Sire, hasarda un marmiton, monsieur le grand échanson est sorti.

— Qu'on me l'amène, mort ou vif, qu'on me l'amène !

— Sire, me voici, dit Pierrot qui entrait sur ces entrefaites, et voici en outre les objets que vous réclamez.

Mettant alors la main sous son pourpoint, il en tira six grands plats d'argent qui étaient dans un état affreux à voir, tant ils avaient reçu de horions.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda le roi, rouge de colère.

— Sire, répondit Pierrot, vous vous rappelez l'ordre que vous m'avez donné de faire graver votre chiffre royal sur ces belles pièces d'argenterie…

— Je me le rappelle, en effet, dit le roi.

— Eh bien, ce matin, je les avais emportées pour les remettre à l'orfèvre de Votre Majesté, et par crainte des voleurs, je les avais placées là sous mon pourpoint, lorsque, chemin faisant, il me revint à l'esprit que le seigneur Renardino, votre grand ministre, m'attendait dans la Forêt Verte pour une affaire d'honneur.

— Une affaire d'honneur ! s'écria le roi. Ah ! c'est très bien, seigneur Pierrot… mais non, je me trompe, c'est mal, c'est fort mal, monsieur l'échanson. – Vous savez qu'un édit royal défend expressément à nos sujets de se battre en duel.

— En vérité, sire, je l'ignorais.

— C'est bien, c'est bien, je te pardonne pour cette fois, mais n'y reviens plus, et continue ton histoire.

— Je n'avais pas une minute à perdre, reprit Pierrot, car l'heure fixée pour la rencontre était passée depuis longtemps ; je courus de suite au palais, pris avec moi un marmiton pour me servir de témoin, et dans ma précipitation, j'oubliai de déposer sur le dressoir votre vaisselle plate.

— De façon que tu t'es battu ave ma vaisselle ?…

— Hélas ! oui, dit Pierrot, et Votre Majesté peut voir que le seigneur Renardino n'y a pas été de main morte.

— Ah ! le brutal ! s'écria le roi ; il me le payera.

— C'est déjà fait, reprit Pierrot, et il raconta en grand détail la scène du duel.

Le roi s'ébaudit fort de ce récit, et n'eut rien de plus pressé que de le rapporter à la reine, qui le redit en secret à la première dame d'honneur, laquelle en fit part à voix basse à l'officier des gardes, qui le répéta en confidence à plusieurs de ses amis ; tant il y a, qu'une heure après, le seigneur Renardino était la fable de toute la cour et de toute la ville.

Ce fut bien pis encore, lorsque le roi rendit le décret par lequel il nommait Pierrot grand ministre, et ordonnait qu'un nouveau service de vaisselle plate serait acheté aux frais de Renardino.

— C'est bien fait ! c'est bien fait ! criait-on partout, et c'était à qui courrait le plus vite pour mettre des lampions aux fenêtres.

Pendant que toute la ville se réjouissait de sa disgrâce, l'ex-grand ministre était plus mort que vif.

À l'aide du vieux général, il s'était mis au lit en rentrant au palais. Puis, il avait été pris de la fièvre, puis, à la nouvelle de sa disgrâce, il était tombé de fièvre en chaud mal, puis il avait eu le délire.

Tantôt il lui semblait voir se dresser devant lui les spectres de tous les malheureux qu'il avait dépouillés pour s'enrichir, et qui, se penchant sur son chevet, lui disaient tout bas, bien bas à l'oreille : – Rends-nous ce que tu nous a pris ! Rends-nous ce que tu nous a pris !

Tantôt c'était la vieille mendiante qui lui demandait la charité d'un air moqueur, en lui montrant la bourse pleine d'or qu'il avait perdue six semaines auparavant.

En vain il se dressait sur son lit, les traits contractés, l'œil hagard, pour écarter tous ces fantômes ; ses mains ne rencontraient que le vide, et une voix stridente et railleuse lui criait :

— C'est ainsi que sont punis les hommes méchants et les mauvais cœurs.

Et les mêmes visions lui apparurent toute la nuit, et toute la nuit il entendit les mêmes paroles. Tant il est vrai, mes chers enfants, qu'une conscience irritée ne pardonne jamais.

À quelques jours de là, le roi donna dans son palais, en l'honneur de Pierrot, son nouveau ministre, un gala splendide auquel furent conviés les rois des pays voisins, à l'exception du prince Azor, qui continuait toujours, à petit bruit, ses préparatifs de guerre.

Pierrot était au comble de ses vœux ; assis à table auprès de Fleur-d'Amandier, il lui débitait les choses les plus bouffonnes du monde, et ne se sentait pas de joie quand il la voyait sourire à ses saillies. Cependant, un

observateur eût pu remarquer que la belle princesse devenait tout à coup sérieuse quand, jetant un regard à la dérobée sur Cœur-d'Or, qui était debout derrière son fauteuil, elle le voyait changer de couleur, et ronger de dépit le bois de sa hallebarde qui en était fort endommagé.

Après le repas, le roi congédia ses hôtes, et proposa à la reine une promenade sur le lac. On ne pouvait choisir une plus belle occasion ; le ciel était pur, l'air tiède, l'eau tranquille ; déjà, de toutes parts, la prairie commençait à verdoyer, et l'arbre à babiller ; c'était une véritable journée de printemps.

La famille royale arriva sur le bord du lac, et s'embarqua sur une yole qui s'y trouvait amarrée.

— Tu peux prendre place auprès de nous, dit le roi à Pierrot, qui par respect se tenait à l'écart.

Pierrot ne se le fit pas répéter ; il s'assit près du gouvernail, détacha l'amarre, et la barque, gracieuse comme un cygne qui secoue ses ailes, déploya ses voiles, et s'élança sans bruit et sans sillage sur la surface du lac.

Nos illustres personnages voguaient déjà depuis une demi-heure, lorsque le roi s'écria tout à coup :

— Plie, plie la voile, mon ami Pierrot ; j'aperçois un petit poisson là-bas, dans les eaux de notre barque royale… Il court après nous, en vérité, comme s'il avait quelque chose à nous dire.

C'était en effet un joli poisson rouge, vif et alerte, et qui battait, battait l'eau de ses fines nageoires pour rejoindre au plus vite l'esquif du roi ; et ce ne fut pas long, je vous assure, du train dont il y allait.

Fleur-d'Amandier, qui le vit venir, pensa qu'il avait faim, et lui jeta quelques miettes d'un gâteau qu'elle tenait à la main, en lui disant de sa voix la plus douce pour ne pas l'effaroucher : – Mangez, mangez, petit poisson.

Et le petit poisson de sauter hors de l'eau et d'agiter gentiment sa queue mordorée en signe de remerciement.

À ce moment, le roi dit à voix basse à Pierrot :

— Ami Pierrot, prends le filet, et tiens-toi prêt à le jeter au premier signal que je te donnerai. J'ai envie de manger ce soir ce petit poisson à souper.

Mais le poisson rouge, qui l'avait entendu, se tint prudemment à distance, et, mettant la tête hors de l'eau, il dit, au grand étonnement de ses auditeurs, qui n'avaient jamais entendu de poisson parler :

— Roi de Bohême, de grands malheurs vous menacent, vous avez des ennemis qui conspirent en secret votre perte ; j'étais venu pour vous sauver, mais l'acte de méchanceté que vous méditez à l'encontre d'un petit poisson qui ne vous a jamais fait de mal, me démontre que vous n'êtes pas meilleur que les autres hommes, et je vous abandonne à votre sort. Quant à vous, Fleur-d'Amandier, si belle et si bonne, quoi qu'il advienne, comptez sur moi, je veille sur vous.

Contrefaisant alors la voix du roi, le petit poisson cria :

— Pierrot, jette le filet !

Et Pierrot, qui n'attendait que ce signal, lança le filet à l'eau. Je ne sais comment il s'y prit, mais tout à coup la barque chavira, et crac ! nos promeneurs firent naufrage.

Pierrot, qui était excellent nageur, fut le premier qui revint à la surface du lac. Son premier mouvement fut de chercher des yeux Fleur-d'Amandier ; il l'aperçut qui se débattait sous l'eau près de lui, la saisit par les cheveux et l'amena au bord ; tout cela en moins de temps qu'il ne m'en faut pour vous le dire.

— Sauvée ! sauvée ! s'écria-t-il en sautant de joie ; et déjà il faisait en esprit les plus beaux rêves du monde, se voyait pour le moins le gendre du roi, lorsqu'en y regardant de plus près, il reconnut que c'était la reine mère qu'il avait sauvée.

Tout désappointé de cette découverte, il allait se précipiter de nouveau dans le lac, quand il vit Cœur-d'Or qui nageait vers le bord, tenant au-dessus de l'eau, avec des ménagements infinis, la belle tête de Fleur-d'Amandier.

— Cœur-d'Or, Cœur-d'Or ici ! Est-ce possible ? s'écria-t-il ; et, dans sa surprise, il faillit tomber à la renverse sur la reine, qu'il venait de heurter du pied.

Mais comment notre écuyer se trouvait-il là, allez-vous me demander bien vite, mes chers enfants ?

Il y était parce que… parce que Fleur-d'Amandier y était aussi. Quand il vous arrive de vous faire bien mal, ou que vous avez au cœur un gros chagrin, dites, n'est-ce pas votre mère qui est toujours là, la première, pour vous secourir ou vous consoler ? Oui, n'est-ce pas ? Eh bien ! voilà pourquoi Cœur-d'Or se trouvait sur le bord du lac quand la barque avait chaviré, et pourquoi il avait sauvé la vie à Fleur-d'Amandier.

Quant au roi, il avait été bien puni de sa méchanceté ; il s'était pris dans le filet jeté par Pierrot, et après avoir bu, à son corps défendant, une énorme quantité d'eau, il était parvenu à se mettre à cheval sur la quille du bateau, et là, il soufflait et criait de toutes ses forces, ni plus ni moins qu'un homme qui se noie. Il y serait encore si Cœur-d'Or ne fût venu en hâte le débarrasser.

De retour au palais, les naufragés changèrent de vêtements, et le roi assembla sa cour.

Pierrot, déjà premier ministre, fut nommé grand amiral du royaume, et Cœur-d'Or armé chevalier.

Après la cérémonie, qui dura longtemps, le roi congédia sa cour, prit une chandelle et monta à sa tour. Il était soucieux.

Arrivé au sommet, il braqua sur son œil droit une lorgnette de nuit, et interrogea successivement les quatre points cardinaux de l'horizon.

L'examen fut long.

— J'ai exploré, dit-il enfin, la plaine en tous sens, et je ne vois rien d'inquiétant, absolument rien. Décidément ce petit poisson est un intrigant qui a voulu se moquer de moi.

Et il descendit le cœur plus léger, rentra dans son appartement, se coucha auprès de la reine, et, soufflant la chandelle, s'endormit sur ses deux oreilles.

Chapitre 5

Ouvrez-moi la porte, pour l'amour de Dieu !

Dès son avènement au ministère, Pierrot s'occupa des réformes à introduire dans l'administration du royaume pour améliorer le sort des sujets du roi, qui jusqu'alors s'étaient ennuyés à périr : il fit construire sur la grande place de la foire un théâtre en plein vent, dont les acteurs étaient de petites marionnettes, qui agissaient, marchaient et parlaient avec une telle perfection, que les bons bourgeois, qui ne voyaient pas les ficelles, juraient leurs grands dieux que c'étaient des personnages vivants. Il institua ensuite les fêtes du Carnaval, la promenade du Bœuf gras, les bals masqués, et pour faire durer le plaisir plus longtemps, relégua le Carême aussi loin qu'il lui fut possible.

Jamais le royaume n'avait été si heureux ; ce n'était dans toute la Bohême qu'une grande mascarade et qu'un immense éclat de rire ; le nom de Pierrot était dans tous les cœurs et l'air Au clair de la lune dans toutes les bouches.

Tant de popularité commençait à faire ombrage au roi, qui était jaloux, comme tout bon roi doit l'être, de l'amour de ses sujets ; mais la personne qui enrageait le plus dans son cœur était le seigneur Renardino. Rétabli de ses blessures, il se promenait de long en large dans sa chambre, en méditant d'un air sinistre quelque horrible machination.

Tout à coup sa face grimaça un affreux sourire : – Oh ! pour le coup, dit-il, je te tiens, il ne m'échappera pas ! – Et il courut droit à la chambre du roi.

— Toc, toc, fit-il à la porte.

— Entrez, dit le roi… Eh quoi ! c'est vous, seigneur Alberti ? donnez-vous la peine de vous asseoir… Ah ! ah ! je vois que vous allez mieux maintenant.

— Sire, il ne s'agit pas de moi, mais de vous, dit Renardino d'un ton mystérieux ; de grands malheurs vous menacent…

Le roi devint pâle, il se rappelait la prédiction du petit poisson rouge, qui commençait précisément par ces mots.

— Qu'y a-t-il donc ? fit-il.

— Il y a, reprit Renardino, que Pierrot, votre grand ministre, conspire contre vous ; il y a qu'il doit venir ce soir à huit heures dans ce cabinet, sous le prétexte de vous entretenir, comme à l'accoutumée, des affaires du royaume, mais en réalité pour vous étrangler.

— M'étrangler ! s'écria le roi, qui porta machinalement la main à son cou.

— Vous étrangler net, répéta Renardino en saccadant ses mots ; mais rassurez-vous, je viens vous sauver. Confiez-moi pour aujourd'hui seulement la garde du palais, et quoi qu'il arrive, quelque bruit que vous entendiez ce soir dans l'antichambre de votre cabinet, n'ouvrez la porte pour tout au monde.

— Je m'en garderai bien, répondit le roi.

Une heure après, le seigneur Renardino et le grand officier des gardes du roi se promenaient dans les jardins du palais, et causaient entre eux à voix basse.

— C'est étrange ! disait l'officier des gardes ; et vous m'assurez que c'est pour le service de Sa Majesté…

— Voici l'ordre écrit de sa main.

— C'est bien, seigneur Renardino, j'obéirai.

Caché derrière un massif d'arbustes, un homme, appuyé sur sa bêche, écoutait de toutes ses oreilles. – C'était l'intendant des jardins, notre vieille connaissance, le bûcheron.

Quand les deux interlocuteurs eurent disparu au détour d'une allée : – Oh ! les scélérats ! s'écria-t-il, les scélérats, qui veulent assassiner ce soir mon pauvre Pierrot ! Courons l'avertir. – Et il fit force de jambes vers le palais.

La nuit était venue et huit heures sonnaient à l'horloge de la ville quand Pierrot, un grand portefeuille sous le bras, sortit de son appartement en fredonnant une chanson.

Le seigneur Renardino, qui l'entendit, entrouvrit doucement sa porte et le vit descendre l'escalier qui conduisait au cabinet du roi.

— Chante, mon bonhomme, chante ! dit-il en se frottant les mains, tout à l'heure, tu danseras ! et il referma la porte sans bruit.

Mais, à peine arrivé au pied de l'escalier, Pierrot souffla sa chandelle, s'enveloppa d'un manteau couleur muraille qu'il tira de son portefeuille, et vint se blottir avec précaution auprès de la porte qui s'ouvrait sur l'antichambre attenante au cabinet du roi.

— Maintenant, attendons, dit-il. Et il resta immobile dans l'ombre comme une statue.

L'horloge sonna huit heures et demie, puis neuf heures.

Des voix chuchotèrent dans l'antichambre.

— Déjà neuf heures ! disait l'une ; il ne viendra pas.

— Chut ! reprit une autre, j'entends du bruit.

Les voix se turent.

C'était en effet le seigneur Renardino qui sortait mystérieusement de sa chambre.

— Il est neuf heures, dit-il ; allons voir si le tour est joué.

Il descendit l'escalier à pas de loup, marcha sur la pointe des pieds jusqu'à la porte qui communiquait à l'antichambre, et retenant son haleine, il écouta.

Profond silence.

— Ils l'ont tué, sans doute, dit-il ; tant mieux !

Il lève alors tout doucement le loquet, entrebâille la porte, risque d'abord la tête, puis un bras, puis une jambe ; il allait entrer tout à fait, quand Pierrot, s'élançant hors de sa cachette, vous le pousse de toutes ses forces jusqu'au milieu de l'antichambre, et referme la porte sur lui.

Ce fut alors un tumulte effroyable de coups, de cris et de jurements.

Les soldats, qui avaient été largement payés, faisaient la chose en conscience.

— Au secours ! on m'assassine ! criait Renardino. Sire, ouvrez-moi la porte ; ouvrez-moi la porte, pour l'amour de Dieu !

Mais le roi, qui avait sa consigne, avait mis les verrous, et suait sang et eau pour se fortifier dans son cabinet.

C'en était fait de Renardino, si la reine, attirée par le bruit, ne fût accourue en camisole de nuit et son bougeoir à la main. À sa vue, les soldats effrayés s'enfuirent, et le seigneur Alberti, tout éclopé et tout honteux, se sauva dans sa chambre, d'où il put entendre Pierrot, qui chantait en fausset sur l'air que vous savez :

Ouvrez-moi la porte,

Pour l'amour de Dieu !

Chapitre 6

Le poisson d'avril

n était au premier avril. Le roi, qui avait passé toute la nuit à regarder à travers le trou de la serrure de son cabinet, avait eu si froid, si froid, que le matin il tremblait comme la feuille et éternuait à tout rompre. Il battait la mesure contre l'un des pieds de son trône pour se réchauffer, quand il aperçut dans la glace un personnage à figure sinistre qui imitait tous ses mouvements en le regardant de travers.

À celle apparition, il poussa un cri de terreur et porta rapidement la main à la garde de son épée.

Le personnage de la glace exécuta la même pantomime.

Hélas ! mes chers enfants, l'infortuné monarque ne reconnaissait plus sa propre image, et vous vous y seriez trompés vous-mêmes, tant ses cheveux avaient blanchi depuis la veille, tant ses yeux étaient rouges et son nez affreusement enflé !

À ce moment, on frappa à la porte.

— Ouvrez, sire, c'est moi, dit une voix qui était celle du seigneur Renardino.

À cet appel, le roi, marchant à reculons, tira la bobinette et ouvrit.

— En garde, seigneur Alberti, lui dit-il tous bas en désignant de la pointe de son épée l'image menaçant de la glace, qui répétait tous ses mouvements. Encore un conspirateur ! en garde !

Un sourire imperceptible de méchanceté se dessina sur les lèvres minces de Renardino : il crut que le roi était devenu fou.

— Sire, rassurez-vous, dit-il, nous sommes seuls.

— Comment ? reprit le roi, seuls ! et cet homme de mauvaise mine qui est là devant moi, l'épée à la main ?

— Révérence gardée, c'est Votre Majesté.

— Cet homme qui a les cheveux tout blancs, les yeux rouges, le nez violet, qui éternue à faire frémir !

— C'est Votre Majesté, vous dis-je, et la preuve, tenez, c'est que vous éternuez encore.

En effet, l'ouragan faisait rage dans le cerveau du roi ; il n'y avait plus moyen de s'y méprendre

— Ô mon Dieu ! s'écria le pauvre monarque quand la bourrasque fut passée, c'était donc moi ! Quelle figure, quels yeux, quel nez ! Et, lâchant son épée, il se couvrit le visage de ses deux mains.

— Seigneur Alberti, reprit-il bientôt d'un ton grave, quoi qu'il arrive désormais, je vous défends expressément de me parler de conspiration.

Il y eut un moment de silence, Renardino semblait embarrassé. Il méditait un assaut, et ne savait comment ouvrir la brèche.

— Sire, dit-il enfin de sa voix la plus nonchalante, en époussetant négligemment du bout des doigts le velours de son pourpoint, aimez-vous le turbot ?

— Si j'aime le turbot ! s'écria le roi, dont les yeux brillèrent soudain de plaisir. Ah ! seigneur Alberti, pouvez-vous me demander si j'aime le turbot ?

— Je me doutais bien que vous l'aimiez, sire, reprit Renardino, car on doit vous en servir un ce soir à souper. Vous vous en réjouissez, sans doute ?

Le roi s'en réjouissait si fort qu'il ne put répondre que par un signe de tête à cette question.

— Ah ! tant pis, tant pis ! fit Renardino.

— Et pourquoi tant pis ? demanda le roi.

— Après la défense qu'elle vient de me faire, je n'ose en vérité dire à Votre Majesté…

— Dites, dites toujours, je vous l'ordonne.

— Eh bien…

— Eh bien ?

— Ce turbot est empoisonné !

À ces mots le roi poussa une exclamation d'horreur et trébucha sur ses jambes ; mais il se remit un instant après, et, se penchant à l'oreille de Renardino, il lui dit à voix basse :

— Je n'ai pas été maître de ma première émotion, mais je m'en doutais.

— Ah bah ! s'écria Renardino stupéfait, vous savez qui a fait empoisonner ce turbot ?

— Oui, je le sais, répondit le roi ; mais parlez plus bas, il a l'ouïe si fine qu'il pourrait vous entendre.

— Oh ! pour cela, il y a rien à craindre, car je viens de l'apercevoir qui traversait la cour pour se rendre aux appartements de la reine.

— Vous l'a…vez vu traverser la cour, demanda le roi qui devint tout à coup bègue de terreur, et vous êtes sûr que c'était lui ?

— Lui-même.

— Le petit poisson rouge ?

— Le petit poisson rouge ! Mais non, sire, votre grand ministre Pierrot.

— Pierrot !

— Comment ! ce n'était donc pas Pierrot que vous soupçonniez ?

— Si fait, si fait, repartit le roi, qui ne voulait pas que Renardino pût mettre en doute sa pénétration, et cependant, après ce qui s'est passé hier dans l'antichambre de mon cabinet, j'aurais pensé…

— Qu'il était mort, n'est-ce pas ? Détrompez-vous, la reine en a ordonné autrement, et il vit encore.

— La reine ? Et de quel droit la reine se mêle-t-elle maintenant des affaires d'État ?

— Ah ! ah ! repartit en ricanant Renardino, vous en êtes là ! Quoi ! Votre Majesté ignore-t-elle ce qui n'est un secret pour personne d'un bout à l'autre de la Bohême, que la reine aime Pierrot, et veut l'épouser ?

— L'épouser ! s'écria le roi, et moi, et moi donc !

— Vous, sire, on doit vous faire manger du turbot ce soir à souper.

— Par ma barbe ! s'écria le roi, dont le bon sens naturel se révoltait aux calomnies de Renardino, ce que vous dites là est horrible, et je n'y saurais croire. Avez-vous des preuves ?

— Des preuves ! ah ! vous me demandez des preuves !

— Mais, sans doute.

— Eh bien ! écoutez-moi et répondez. – Qui a fait chavirer, il y a huit jours, votre barque royale ?

— Ah ! ça, c'est Pierrot, je ne puis pas dire une chose pour une autre, c'est Pierrot.

— Très bien ! mais vous a-t-il au moins porté secours quand vous êtes tombé dans le lac ?

— Vous me demandez s'il m'a porté secours ? dit le roi qui cherchait à rassembler ses souvenirs, non, je ne pense pas ; mais, attendez donc, je me rappelle que, loin de là, il m'a jeté le filet sur la tête, et, sans notre écuyer Cœur-d'Or, qui s'est trouvé par hasard sur le bord du lac, je me noyais certainement…

— Ainsi, vous reconnaissez que Pierrot voulait vous noyer ?

— Je ne dis pas cela, répondit le roi, et cependant…

Cependant, il vous a planté un filet sur la tête, tandis qu'il se jetait à l'eau pour sauver la reine.

À ce rapprochement perfide, un nuage passa sur les yeux du roi.

— Ah ! vous y voyez clair enfin ! s'écria Renardino ; eh bien ! courez maintenant à l'appartement de la reine, où Pierrot va se rendre. Écoutez un moment aux portes, et vous en saurez bientôt aussi long que le dernier de vos sujets.

Le roi prit la balle au bond, et s'élança hors du cabinet.

La reine vaquait en ce moment avec tant d'attention aux soins de sa volière bien-aimée, qu'elle n'aperçut pas le roi qui entrait dans sa chambre par une porte dérobée, et se cachait tant bien que mal, vu son embonpoint, derrière une épaisse portière de velours.

Après avoir rempli d'une eau liquide les jolis godets de cristal, suspendu çà et là aux fils d'or de la cage mille friandises des plus agaçantes, elle s'amusait à contempler en silence tous ces charmants oiseaux qui voletaient, sautillaient, butinant par-ci, butinant par-là, bruyants, animés comme une ruche en travail, lorsque tout à coup un cri aigu la fit tressaillir.

— C'est lui ! s'écria-t-elle toute joyeuse ; et elle courut à son balcon pour appeler le petit oiseau qu'elle avait perdu, et qui, depuis quelque temps, revenait chaque jour, à la même heure, gazouiller sous les fenêtres de sa belle maîtresse.

— Viens ici, lui dit-elle, en froissant dans sa main un gros biscuit qui s'éparpillait en miettes d'or sur le balcon. – Viens ici, mon petit Pierrot !

À ces tendres paroles, le roi poussa dans sa cachette un sourd gémissement.

La reine eut peur, se détourna brusquement et aperçut le grand ministre Pierrot qui venait d'entrer, et qui s'inclina profondément devant elle.

— J'ai l'honneur d'annoncer à Votre Majesté, dit-il, qu'un pêcheur du lac vient d'apporter au palais un magnifique turbot pesant plus de deux cents livres.

— C'est bien, seigneur Pierrot, repartit la reine ; vous le ferez mettre au bleu, et vous le placerez ce soir sur la table devant le roi. Vous savez qu'il en est friand.

Pierrot salua et sortit. La reine se précipita de nouveau sur son balcon, mais le petit oiseau avait disparu.

De son côté, le roi rentrait dans son cabinet, dans un état impossible à décrire.

— Seigneur Alberti, dit-il, je sais tout ; mais, de par ma couronne, ils mourront tous deux ! Empoisonner une si belle pièce, un turbot qui pèse deux cents livres, quelle horreur ! Faites venir sur l'heure tous les chimistes de la capitale, de ceux-là qu'on appelle les princes de la science, et qu'on m'apporte le poisson.

Lorsque les chimistes, au nombre de vingt, furent réunis dans le cabinet : – Messieurs, leur dit le roi, veuillez procéder à l'analyse de ce turbot qui est devant vous, et déterminer la nature du poison qu'il renferme.

— Ce turbot est empoisonné ? demandèrent-ils tout d'une voix.

— Oui, messieurs, ce turbot est empoisonné.

— Ah ! très bien ! firent-ils, et incontinent ils se mirent à l'œuvre.

Pendant le cours de l'opération, Renardino était fort agité, il tremblait que la ruse qu'il avait imaginée pour perdre Pierrot ne fût découverte. Aussi quels ne furent pas son étonnement et sa joie quand, l'analyse terminée, les savants proclamèrent, à l'unanimité, que les organes du turbot soumis à leur examen recelaient vingt sortes de poisons.

Les vingt chimistes avaient trouvé chacun un poison différent.

Cela fait, les princes de la science saluèrent et se retirèrent gravement à la queue-leu-leu.

Deux heures après, Renardino remettait en grand cérémonial à Pierrot des lettres patentes du roi qui lui intimaient l'ordre de préparer immédiatement ses bagages, et de se rendre à la cour du prince Azor pour négocier un traité de paix. C'était tout bonnement un arrêt de mort.

Le même jour, la reine fut arrêtée, malgré les larmes de Fleur-d'Amandier, et conduite, sous bonne escorte, dans une vieille tour située à l'extrémité de la ville.

Or, tous ces événements étaient l'effet de la méchanceté de Renardino : il avait entendu plusieurs fois, le matin, la reine appeler, sur le balcon, son petit oiseau, et il avait mis à profit cette circonstance pour exciter la jalousie du roi, déjà éveillée par le récit perfide de la catastrophe du lac.

Le turbot empoisonné était une fable de son invention ; mais cette fable est restée célèbre dans le pays, et s'y reproduit encore chaque année à pareil jour, sous le nom bien connu de poisson d'Avril.

Vous voilà avertis, mes chers petits rois de Bohême ; méfiez-vous, ce jour-là, des Renardino.

Chapitre 7

Ma chandelle est morte, je n'ai plus de feu…

Après la lecture du message royal, Pierrot se mit à réfléchir ; il était clair qu'en l'envoyant à la cour du prince Azor, on avait de fort méchants desseins sur sa personne.

— Mais, bast ! dit-il en faisant claquer ses doigts, nous verrons bien ! et il monta en chantonnant dans sa chambre, où il passa plus de deux heures à sa toilette, ce qui ne lui était jamais arrivé.

Avant de partir, il voulut prendre congé du roi, qui lui ferma la porte au nez, comme on fait aux courtisans en disgrâce ; il monta aux appartements de Fleur-d'Amandier pour emporter du moins dans son cœur l'écho d'une voix adorée.

— Au large ! lui cria Cœur-d'Or, qui mit sa lance en arrêt : on ne passe pas !

Force fut à Pierrot de se retirer ; il descendit alors dans les jardins du palais, et embrassa tendrement le bûcheron et sa femme, qui lui remirent, les larmes aux yeux, un panier rempli jusqu'à l'anse de provisions de bouche de toutes sortes.

— Bonne chance, monsieur l'ambassadeur, lui cria le seigneur Renardino, qui épiait son départ, accoudé sur une fenêtre du palais ; mille compliments de ma part au prince Azor.

— Je n'y manquerai pas, monsieur le grand ministre, répondit Pierrot, qui ne voulut pas avoir le dernier mot avec un seigneur si poli, et, tournant les talons, il se mit bravement en route le panier au bras.

Pas n'est besoin de vous dire, mes chers enfants, les haltes nombreuses qu'il fit tout le long du chemin ; chaque fois qu'il rencontrait un vert tapis de gazon, il s'asseyait à la manière orientale, étendait devant lui une petite nappe blanche comme neige, déposait sur cette nappe un énorme pâté de mine fort appétissante, qu'il flanquait de deux bouteilles de vin de Hongrie, puis il mangeait et buvait à même du meilleur de son cœur, si bien qu'à moitié route, ses provisions étaient épuisées et son panier vide.

— Maintenant, dit-il, pressons le pas ; et il se mit à faire de si grandes enjambées que le soir même il arriva à la cour du prince Azor.

Le moment était mal choisi ; tout le palais était sens dessus dessous ; le prince Azor avait avalé à souper une arête de poisson, et, dans sa fureur, il venait d'étrangler de ses propres mains un célèbre médecin qui n'avait pu la lui retirer du gosier.

Toutefois, comme la mort violente du médecin ne l'avait pas débarrassé du mal qui le tourmentait, l'idée lui était venue d'employer un moyen plus doux : c'était de faire avaler à son premier ministre une arête en tout point semblable à celle qu'il avait avalée lui-même, et de tenter sur le gosier de Son Excellence toutes les expériences que la science pourrait imaginer. Il allait donc faire appeler son premier ministre, lorsque notre voyageur fit son entrée, introduit par l'officier de service.

— Qui es-tu ? lui demanda le prince, que la circonstance de l'arête obligeait de parler du nez. Qui es-tu, pour oser te présenter devant moi ?

— Je suis Pierrot, répondit notre héros, ambassadeur de Sa Majesté le roi de Bohême, et je viens à cette fin de négocier auprès de Votre Altesse un traité de paix.

— Par ma bosse ! reprit le prince, tu ne pouvais arriver plus à propos. Mieux vaut, après tout, que ce soit toi que mon premier ministre. Assieds-toi à cette table… très bien… maintenant, mange ce poisson qui est devant toi, et surtout aie soin d'en avaler toutes les arêtes, toutes, entends-tu bien ? ou je te fais tuer comme un chien.

Pierrot, qui était fort affamé, ne se le fit pas dire deux fois ; il se mit à l'œuvre, et de tel appétit, que l'énorme brochet qui tout à l'heure envahissait la table tout entière, disparut en un clin d'œil, comme par enchantement. Il

ne restait plus que la grosse arête. Pierrot, relevant sa manche, la prit entre le pouce et l'index, l'insinua délicatement dans sa bouche, fit un grand effort, puis une grimace, et l'avala net.

— Prince, dit-il alors du ton d'un escamoteur qui vient d'envoyer sa dernière muscade aux grandes Indes, c'est fait !

— Impossible ! dit le prince Azor, qui l'avait regardé faire avec attention. Allons, avance ici et ouvre la bouche… C'est prodigieux ! ajouta-t-il quand il eut exploré avec une lumière tous les coins et recoins de la mâchoire de Pierrot… Elle n'y est plus ! Ma foi ! je me risque.

Et, sur ce, il aspira une grosse bouffée d'air, fit un effort accompagné d'une affreuse grimace, et l'arête qu'il avait dans le gosier passa.

— Je suis sauvé ! s'écria-t-il, je suis sauvé ! Ah ! ah ! l'ami, tu viens de me rendre un très grand service. Eh bien, pour te récompenser, je te laisse libre de choisir le genre de mort qui te sera le plus agréable ; tu vois que je suis bon prince.

— Sire, reprit Pierrot, je n'attendais pas moins de votre bonté ; mais Votre Altesse fera mieux de choisir elle-même : je m'en rapporte entièrement à elle.

— Ah ! tu veux railler, mon mignon, repartit le prince. Eh bien, m'est avis qu'après t'avoir vu manger de si bon appétit tout à l'heure, il serait curieux maintenant de te voir mourir de faim.

Quelque empire que notre héros conservât sur lui-même, il ne put s'empêcher de tressaillir à ces paroles. Mourir de faim, se dit-il à lui-même, je n'y avais pas songé.

Il allait peut-être se dédire, quand le prince Azor donna l'ordre à ses gardes de l'enfermer dans un des caveaux du château.

Ce caveau était, mes chers enfants, une affreuse prison dans laquelle l'air et la lumière ne pénétraient qu'à travers une ouverture fort étroite garnie d'un treillis de fer ; et qui, par sa disposition, ne permettait pas au malheureux prisonnier d'apercevoir le plus petit coin du ciel.

Tout l'ameublement consistait dans un méchant grabat, une escabelle, une cruche de terre et un mauvais chandelier en fer, dont le geôlier renouvelait soir et matin la lumière.

Lorsque la porte du cachot fut refermée sur lui, Pierrot, qui était fatigué de la longue course qu'il avait faite, se coucha sur le lit et s'endormit bientôt d'un profond sommeil.

Le lendemain matin, au petit jour, il fut réveillé en sursaut par un grincement aigu accompagné d'un cliquetis de clefs.

C'était la porte qui roulait sur ses gonds rouillés et le geôlier qui entrait.

— Tenez, camarade, dit celui-ci, voilà de l'eau fraîche que je viens de puiser à la fontaine. Je ne vous donne pas de chandelle, car je vois que vous n'avez pas même allumé celle que j'avais mise hier dans le chandelier.

Pierrot se frappa le front, comme fait un homme qui trouve une idée, mais ne répondit pas.

Le geôlier sortit, ferma la porte à triple verrou, et, lorsque le bruit de son pas se fut éteint dans le corridor, notre prisonnier sauta à bas de son grabat, saisit avidement la chandelle, et suif et mèche, il dévora tout.

Cela fait, il prit l'escabelle, la plaça dans le pâle rayon lumineux qui descendait du soupirail, et se mit à sculpter dans une pièce de bois, à l'aide d'un canif qu'il avait emporté, un délicieux jouet d'enfant ; le soir, le morceau de bois était devenu un petit pantin qui, par le moyen d'une ficelle, frétillait des pieds et des mains d'une façon charmante.

— Dieux ! que c'est gentil ! s'écria le guichetier qui venait d'entrer, et dont la figure rubiconde s'était épanouie comme une pivoine à l'aspect de la jolie marionnette ; il faut me donner ça, camarade, pour amuser mon petit garçon.

— Volontiers, dit Pierrot, et je lui en ferais d'autres encore, et de plus beaux, si je voyais plus clair en travaillant, mais cette prison est si sombre…

— Qu'à cela ne tienne, mon prisonnier, répondit le geôlier, qui n'y voyait que du feu ; je vais vous apporter tant de luminaire que vous y verrez clair comme en plein midi.

Cinq minutes après, Pierrot avait cinq ou six paquets de chandelles, et vous savez maintenant aussi bien que moi, mes enfants, ce qu'il en fit. J'ajouterai seulement que, quand son garde-manger s'épuisait, il allait chanter à travers les fentes de la porte :

Ma chandelle est morte,

Je n'ai plus de feu…

Et le bon guichetier accourait de toute la longueur de ses jambes pour renouveler sa provision.

Quinze jours s'écoulèrent ainsi, et la quantité de jouets fabriqués par Pierrot était si grande, que le geôlier en fit commerce et loua dans la ville une boutique, devant laquelle les petits enfants restaient ébahis du matin au soir, ne pouvant jamais ouvrir des yeux assez grands pour admirer d'aussi belles choses.

Cependant le prince Azor voulut un jour savoir ce qu'était devenu son prisonnier ; il prit une torche, descendit au cachot, et faillit tomber à la renverse en le retrouvant plein de vie.

— Comment ! drôle, tu n'es pas mort ?

— Dieu merci, je me porte bien, répondit Pierrot.

— Ah ! tu te portes bien, repartit le prince d'une voix menaçante. Eh bien ! tant mieux, nous allons rire.

Et il sortit de la prison.

Or, je dois vous dire, mes enfants, que le prince Azor, qui avait lu, la veille, les aventures de l'Adroite Princesse, un conte de fée des plus jolis, s'était mis à rire de tout son cœur à la description d'un horrible supplice dont cette histoire fait mention ; il avait même tant ri, qu'un instant il avait senti son arête qui lui remontait au gosier. Depuis cette lecture, il n'avait pu ni manger ni dormir, tant il était impatient de faire l'épreuve de ce genre de mort sur l'un de ses sujets.

Pierrot n'étant pas mort, l'occasion était des plus belles.

À l'instant même, et par ses ordres, un tonneau est amené au château, hérissé à l'intérieur de pointes d'acier fines comme des aiguilles, et

transporté au sommet d'une haute montagne située aux portes de la ville.

Dans le même temps, Pierrot était extrait de sa prison, conduit au haut de la montagne, et là, le bourreau, le prenant par la main, le priait le plus poliment du monde d'entrer dans l'intérieur du tonneau.

— Il entrera, il n'entrera pas ! criait le populaire, qui était accouru en foule pour assister à cette représentation extraordinaire.

Pierrot entra.

Quand tout fut prêt, le prince Azor, du haut de l'estrade où il était assis, donna le signal, et le bourreau poussa du pied le tonneau sur la pente de la montagne.

À la vue de cette avalanche humaine qui roulait sur elle-même avec une rapidité effrayante, bondissait de rocher en rocher, emportant avec elle tout ce qu'elle rencontrait sur son passage, il se fit dans la foule un morne silence, interrompu bientôt par les pleurs et les gémissements des petits enfants, qui ne pouvaient se consoler de voir aussi méchamment mettre à mort l'homme blanc qui faisait des jouets si jolis. Mais quelle ne fut pas la surprise générale, quand, arrivé à la base de la montagne, le tonneau se fendit tout à coup en deux et que Pierrot en jaillit, armé de pied en cap, comme autrefois Minerve du cerveau de Jupiter. Oui, mes enfants, armé de pied en cap, avec une cotte de mailles du plus fin acier, et dans l'attirail d'un preux chevalier qui entre en lice. C'était un vêtement de dessous qu'il avait pris par précaution avant son départ pour la cour du prince Azor. Quant à son pourpoint, dont il ne restait ombre sur sa personne, il pendait en lambeaux aux mille pointes de fer du tonneau.

— Hourra ! hourra ! cria le peuple, lorsqu'il fut revenu de sa stupeur.

— À bas le prince Azor ! criaient les petits enfants, qui trépignaient des pieds et battaient des mains, tant ils étaient heureux de voir leur cher Pierrot encore en vie.

Pendant ce temps, le prince Azor se démenait furieux sur l'estrade et envoyait ses gens d'armes pour se saisir de la personne de Pierrot. Il aurait bien voulu renouveler l'épreuve, mais le tonneau était en pièces et le peuple

murmurait si fort que, pour éviter une émeute, il crut prudent de rentrer de suite au château.

Pierrot fut réintégré dans sa prison ; il n'y était pas depuis une heure, que le geôlier lui remit de la part des petits enfants de la ville, qui s'étaient cotisés pour l'acheter, un habillement complet en tout point semblable à celui qu'il avait perdu. Pierrot fut si touché de cette marque d'intérêt, que les larmes lui en vinrent au yeux. Il bénit les petits enfants dans son cœur et jura de les aimer toute sa vie.

Il avait à peine attaché sur sa poitrine le dernier bouton de son pourpoint, qu'un homme entra dans son cachot et lui fit signe de le suivre. C'était encore le bourreau.

Pierrot répondit par un autre signe qu'il était prêt à obéir. Tous deux se mirent en marche à travers les sombres souterrains du château, montèrent, descendirent de nombreux escaliers et débouchèrent enfin sur une cour, au milieu de laquelle était une fosse, et au fond de cette fosse un ours blanc dont la férocité était proverbiale à plus de vingt lieues à la ronde.

Arrivés à la balustrade en fer qui entourait la fosse de l'ours, le bourreau s'arrêta, tira de sa poche une échelle de corde, l'attacha fortement à l'un des barreaux de la balustrade, et fit signe à Pierrot de descendre.

Pierrot descendit.

L'ours, qui dormait profondément, ne l'entendit pas ; seulement, à cette senteur de chair fraîche qui lui arrivait dans son sommeil, il releva paresseusement la tête et tint ses narines en arrêt.

Tout à coup ses yeux se dilatèrent et lancèrent deux sombres éclairs.

Pierrot venait de toucher le sol, et l'échelle de corde était retirée.

Au lieu de s'élancer d'un bond sur sa proie, comme une bête mal apprise, l'ours fit semblant de n'avoir rien vu ; il se leva lentement de terre, détira l'un après l'autre ses membres engourdis, puis, se dressant sur ses pattes de derrière, il s'avança à petit bruit, balançant sa tête et affectant les dehors les plus honnêtes du monde. Il avait un extérieur si candide, un air si bonhomme, qu'en le voyant, mes chers enfants, vous n'auriez pas manqué, j'en suis sûr, de lui faire une belle révérence.

Mais Pierrot, qui savait les ours par cœur, ne se laissa pas prendre à ces mines hypocrites ; il se coucha par terre tout de son long, retint son haleine et fit le mort.

L'ours s'approcha, examina quelque temps d'un œil soupçonneux ce corps qui gisait inanimé sur le sol, le flaira, le tourna et le retourna en tous sens, puis, jugeant que c'était un cadavre, il fit un geste de dégoût, et revint se coucher dans sa tanière du même pas qu'il était venu.

Lorsqu'il fut endormi, Pierrot se leva tout doucement, s'avança sur la pointe des pieds vers notre animal, et tirant son petit couteau de sa poche, lui coupa proprement la tête, avant que la pauvre bête eût eu le temps de se réveiller. Il alluma ensuite un grand feu de paille, découpa et fit rôtir de délicieux beefsteaks d'ours dont il mangea toute la nuit et les jours suivants sans interruption.

Une semaine après, le prince Azor courut à la fosse : – C'est bien, mon bel animal ! dit-il à l'ours qui se dandinait devant lui, j'étais bien sûr que tu n'en ferais qu'une bouchée.

— Salut au prince Azor ! répondit l'ours qui ôta sa tête et montra aux regards de son interlocuteur la figure enfarinée de Pierrot.

— Malédiction ! s'écria le prince, ce n'est pas l'ours qui l'a mangé, c'est lui qui a mangé l'ours !

Chapitre 8

Trahison de Renardino

La situation du prince Azor vis-à-vis de Pierrot devenait de plus en plus fausse et ridicule.

— Il faut, dit-il en s'éveillant le lendemain, que je l'extermine aujourd'hui de ma propre main, ou j'y perdrai mon nom d'Azor.

Soudain il arme son bras d'un magnifique cimeterre turc, dont lui avait fait présent le grand sultan Mustapha, force Pierrot à se mettre à genoux devant lui, et, brandissant son glaive, lui décharge sur la nuque un coup terrible.

La tête disparut.

À la vue d'un si haut fait d'armes, le prince Azor ne put réprimer un mouvement d'orgueil, et, se campant fièrement sur la hanche, le cimeterre au poing, il posa quelque temps immobile devant ses gens d'armes.

— A-t-il bientôt fini ? murmurait tout bas le bourreau, que cet exercice académique commençait à impatienter. – Sire, dit-il un instant après, excusez-moi si je vous dérange, mais je dois vous dire que la tête de votre prisonnier a disparu.

— Eh ! ventrebleu ! je la sais bien, repartit le prince qui se cambra de plus belle.

— Mais ce que vous ne savez pas peut-être, reprit le bourreau, c'est qu'il est impossible de la retrouver.

— Allons donc, vous plaisantez… Et, quittant sa pose héroïque, le prince Azor se mit lui-même en quête, mais ne trouva rien.

Tout à coup, ses cheveux roux se dressèrent sur sa tête, et ses yeux devinrent fixes de terreur ; il venait d'apercevoir quelque chose comme des yeux, un nez et une bouche qui sortaient petit à petit du milieu des épaules de sa victime, et reprenaient tranquillement leur place accoutumée. C'était la tête qu'il cherchait, cette même tête qu'il croyait avoir coupée, mais que Pierrot, par un procédé connu de lui seul, avait subtilement rentrée saine et sauve dans les profondeurs de son pourpoint.

À cette vue, le prince Azor comprit qu'il avait été stupide, et son humiliation fut telle, qu'il laissa tomber son cimeterre, dont la lame se brisa comme verre sur le pavé, tant elle était de pur acier.

— Sire, dit alors le bourreau, voulez-vous que cet homme périsse ? Oui, n'est-ce pas ? Eh bien ! laissez-moi faire, je veux être pendu s'il en échappe cette fois.

— Topez là, mon brave, dit Pierrot en lui frappant dans la main ; c'est convenu.

À l'instant même, la potence fut dressée dans la cour du château et Pierrot hissé sur la plate-forme, dont le plancher devait, à un signal donné, manquer sous ses pieds.

Quand il eut terminé ces préparatifs, l'exécuteur monta à l'échelle une corde à la main. Arrivé au-dessus de la plate-forme, il fit au chanvre un nœud coulant, et se pencha pour l'attacher au cou du patient ; mais, au moment où il y pensait le moins, notre héros le prit brusquement par la taille et lui chatouilla si fort les côtes de ses deux mains, que le pauvre diable, saisi d'un accès de fou rire, lâcha la corde qu'il tenait pour ne pas tomber.

Prompt comme l'éclair, Pierrot s'en saisit, la lui passe prestement au cou, puis, d'un pied renverse l'échelle, de l'autre fait chavirer le plancher de la plate-forme, et le bourreau, qui riait toujours, se trouva pendu.

— Allons, mon brave homme, lui dit-il, vous avez perdu.

À cet étrange dénouement, le prince Azor, écumant de rage, allait se précipiter sur Pierrot pour lui percer le flanc de son poignard, quand un homme, couvert de poussière et ruisselant de sueur, entra dans la cour du château, arrêta le prince au passage et lui remit un message.

— De la part du seigneur Renardino, dit-il, prenez et lisez.

Le prince Azor rompit le cachet et lut.

— Vivat ! s'écria-t-il en jetant son turban en l'air ; vivat ! la Bohême est à nous !

Le messager s'avança alors pour lui faire remarquer qu'il y avait à la lettre un post-scriptum.

— Diable ! dit le prince en se grattant l'oreille, le juif me demande trois cent mille sequins… Mais, après tout, ce n'est pas trop cher pour un royaume. Allons, soldats, aux armes, aux armes !

À ce signal, tout le château fut en grand tumulte ; on ne songea plus à Pierrot, qui s'esquiva, ni au bourreau, qui resta pendu ; ce qui fut d'ailleurs un grand contentement pour les sujets du prince Azor, qui l'avaient en exécration.

Pendant que ceci se passait, le roi de Bohême se mettait à table dans son palais, en compagnie de Fleur-d'Amandier, du grand ministre, Renardino et de Cœur-d'Or, qui avait été nommé généralissime des troupes du royaume.

Le repas fut morne et silencieux ; le vieux monarque, qu'on n'avait pas vu rire une seule fois depuis l'emprisonnement de la reine et le départ de Pierrot, était ce soir-là plus triste encore qu'à l'ordinaire.

Il avait rêvé toute la nuit qu'il était mort de mort violente et qu'on l'enterrait.

Ses convives n'avaient pas envie de rire plus que lui. Fleur-d'Amandier, toute rêveuse, songeait à sa mère, et Cœur-d'Or à Fleur-d'Amandier.

Le seigneur Renardino lui-même paraissait fort inquiet, et, l'oreille penchée vers la porte, tressaillait au moindre bruit qui venait du dehors.

Soudain l'huis s'ouvrit à deux battants, et la vieille mendiante du chemin apparut sur le seuil.

— Fleur-d'Amandier, Cœur-d'Or, dit-elle, venez avec moi ; Sa Majesté la reine vous mande auprès d'elle.

Au nom de sa mère, Fleur-d'Amandier se leva de table, courut embrasser son père et sortit. Cœur-d'Or marcha derrière elle ; la porte se referma.

Le seigneur Renardino resta seul avec le roi.

— Ma foi, dit en lui-même le grand ministre, cette vieille sorcière ne pouvait arriver plus à propos pour me débarrasser de ces importuns, et tout va le mieux du monde. Allons, sire, ajouta-t-il tout haut, chassez de votre esprit les sombres pensées qui l'assiègent, et versez-vous de ce généreux vin de Hongrie, qui n'a pas son pareil entre tous les vins de la terre. À la bonne heure ! Maintenant, trinquons à l'extermination prochaine du prince Azor et à la prospérité de votre maison.

Le roi porta automatiquement le verre à ses lèvres et le vida d'un seul trait. – Ah ! mon Dieu ! fit-il, et il tomba à la renverse dans son fauteuil, comme s'il eût été frappé de la foudre.

— Très bien ! dit le seigneur Renardino en se frottant les mains, la poudre a produit son effet. À présent, accomplissons notre promesse.

Et, tirant des cordes de sa poche, il garrotta le roi de la tête aux pieds.

Si le crime abominable qu'il commettait ne l'avait absorbé tout entier, le méchant homme eût pu voir, encadrés dans l'œil-de-bœuf qui était en face de lui, une figure toute blanche et des yeux démesurément ouverts qui suivaient tous ses mouvements avec une expression d'étonnement mêlé d'horreur.

C'était Pierrot qui était revenu à toutes jambes de la cour du prince Azor, et dont le premier soin, en entrant au palais, avait été de voir ce qui se passait dans la salle des festins.

Tout à coup des cris se firent entendre : un bruit de pas, accompagné d'un cliquetis d'épées, retentit dans les galeries du palais, et le prince Azor, ouvrant brusquement la porte, se précipita vers le seigneur Renardino.

— Où est le roi ? demanda-t-il à voix basse.

— Il est là, dans ce fauteuil, pieds et poings liés, répondit Renardino.

— Par ma bosse ! vous êtes un homme de parole.

— Et les trois cent mille sequins ?

— Les voici.

À cette partie du dialogue, une ombre blanche glissa rapidement devant les deux interlocuteurs, saisit la bourse que le prince Azor tendait à Renardino, et, soufflant les bougies, plongea la salle dans l'obscurité. Au même moment, le seigneur Alberti, qui avançait la main pour prendre les sequins, reçut sur la joue droite un violent soufflet, auquel il riposta par un grand coup de poing qui tomba d'aplomb sur le visage du prince Azor.

Ce fut alors dans les ténèbres une lutte affreuse, mêlée de cris, de morsures et d'imprécations ; le prince Azor et Renardino se tordaient et se roulaient l'un sur l'autre, enlacés comme deux serpents.

Effrayés de l'horrible vacarme qu'ils entendaient, les soldats accoururent avec des flambeaux, et relevèrent les combattants.

— Comment, c'était vous ! s'écrièrent-ils tous les deux en se reconnaissant ; et ils demeurèrent anéantis.

Mais bien plus grande encore fut leur surprise, quand, jetant les yeux autour d'eux, ils s'aperçurent que le roi et les trois cent mille sequins avaient disparu.

Chapitre 9

Mort du prince Azor

Le soir même, le prince Azor et Renardino se livrèrent, dans le palais, aux perquisitions les plus minutieuses : l'un, pour retrouver la personne du roi ; l'autre, les trois cent mille sequins qui lui avaient été enlevés ; mais leurs recherches furent inutiles.

Le roi n'était plus au palais. Emporté par Pierrot, il dormait en ce moment d'un sommeil de plomb dans la maisonnette du bûcheron ; ses liens avaient été coupés, et, de temps en temps, la bonne Marguerite lui faisait respirer des sels d'une odeur si pénétrante et si aiguë, que le pauvre monarque faisait d'affreuses grimaces et s'appliquait en dormant de grands coups de poing sur le nez.

De son côté, le bûcheron, accoudé sur la table, couvait avidement des yeux une éblouissante traînée de sequins qui reflétait en rayons d'or les pâles clartés de la lampe.

Cependant, le prince Azor, qui commençait à devenir fort inquiet, fit placer des sentinelles aux grilles du palais, et passa toute la nuit en conférence avec le seigneur Renardino. Une chose le préoccupait surtout ; c'était l'absence des troupes du roi, que Cœur-d'Or, sur l'avis de la vieille mendiante, avait emmenées avec lui le soir pour escorter Fleur-d'Amandier.

Renardino, qui ignorait cette circonstance, se perdait en mille conjectures sur cette singulière disparition, et, bien qu'il n'en dît rien, entrevoyait vaguement quelque malheur.

Le jour venait de poindre, quand le capitaine des troupes du prince Azor entra dans la chambre.

— Qu'y a-t-il de nouveau ? demanda le prince.

— Sire, la nuit a été tranquille, répondit le capitaine ; seulement les soldats de garde ont aperçu un fantôme qui a erré toute la nuit autour des grilles du palais. L'un d'eux a cru reconnaître dans ce fantôme l'homme blanc qui se disait l'ambassadeur du roi de Bohême et que vous avez voulu mettre à mort ; mais, que ce soit lui ou tout autre, je ne dissimulerai pas à Votre Altesse que cette apparition affecte au plus haut degré le moral de votre armée.

— Comment ! les lâches ont peur d'un fantôme ! fit le prince d'une voix stridente. Eh bien, capitaine, il faut brusquer les choses. Sortez du palais avec toutes mes troupes, et mettez la ville à feu, à sac et à sang !

Le capitaine s'inclina et sortit.

Une minute après, il rentra tout effaré.

— Prince, dit-il, nous sommes bloqués ; le roi de Bohême, à la tête de son armée, cerne toutes les issues du palais et somme Votre Altesse de se rendre !…

— Sang et mort ! qui parle ici de se rendre ? reprit le prince Azor d'une voix terrible. Capitaine, apportez-moi ma cuirasse et ma lance, faites ouvrir les grilles du palais, que je disperse en un tour de main toute cette canaille.

— Prince, vous ne m'avez pas compris, dit le capitaine ; je vous répète que nous sommes bloqués. Les clefs de toutes les grilles du palais ont été soustraites cette nuit et nous ne pouvons sortir.

— Les clefs soustraites ? et qui a eu l'audace ?…

— Cet homme blanc qui a rôdé toute la nuit et dont je vous parlais tout à l'heure ; il vient de les remettre à l'instant même au roi, votre ennemi.

— Bas les armes ! s'écria tout à coup une voix menaçante, bas les armes, ou vous êtes morts !

C'était Cœur-d'Or qui se précipitait dans la chambre, suivi du roi de Bohême et de son armée.

Furieux de se trouver pris au trébuchet, le prince Azor s'adossa à la muraille et se disposait à vendre chèrement sa vie, lorsque le seigneur Renardino le saisit par le bras et lui dit à voix basse :

— Tout beau, prince, tout beau ! Remettez votre épée dans sa gaine et laissez-moi faire ; la partie n'est pas encore perdue.

S'avançant alors vers le roi :

— Sire, lui dit-il, je ne puis revenir de l'étonnement où je suis. Que se passe-t-il donc et que signifie tout cet appareil de guerre ? Est-ce ainsi que vous exercez l'hospitalité envers les princes qui briguent l'honneur de s'allier à votre royale maison ?

— Hein ? Que voulez-vous dire, seigneur Renardino ? s'écria le roi.

— Je dis, reprit Renardino d'une voix grave et solennelle, que le prince Azor, ici présent, pour cimenter la paix entre vos deux royaumes, a l'honneur de solliciter de Votre Majesté la main de Son Altesse Royale, haute et puissante princesse Fleur-d'Amandier.

À cette péripétie inattendue, les assistants poussèrent une exclamation de surprise. Pierrot paraissait confondu et sifflait un air entre ses dents pour se donner une contenance, tandis que le roi lui disait tout bas :

— Qu'est-ce que vous me chantiez donc cette nuit, avec votre histoire de poudre, seigneur Pierrot ?

— Le prince Azor attend votre réponse, sire, reprit Renardino.

À ces mots, la vieille mendiante, qui se trouvait à côté du roi, lui dit à l'oreille :

— Répondez vite que vous agréez sa demande, mais offrez-lui, pour l'éprouver, le combat d'usage.

— C'est juste, je n'y avais pas songé, dit le roi ; merci, ma bonne vieille ; et se tournant vers Renardino :

— J'accepte de grand cœur l'offre d'alliance que veut bien nous faire notre beau cousin le prince Azor, mais à une condition, c'est que, suivant l'antique usage de notre Bohême, il soutiendra aujourd'hui même, dans un tournoi, la lutte à toutes armes, à pied et à cheval, contre tout venant.

— Accepté, dit le prince Azor.

— Eh bien ! prince Azor, je te défie ! s'écrièrent à la fois Cœur-d'Or et Pierrot, qui jetèrent, l'un son gantelet, et l'autre, son chapeau de feutre à ses pieds.

— Insensés ! cria le prince Azor d'une voix tonnante ; malheur à vous !

Et il releva les gages du combat.

Une heure après, tout avait été préparé pour le tournoi. Les deux armées étaient rangées autour du camp, en ordre de bataille, et le roi, ayant à sa droite Fleur-d'Amandier, à sa gauche le seigneur Renardino, était assis sur une estrade qui s'élevait au milieu de la lice.

Le prince Azor, fièrement campé sur son coursier noir, attendait immobile, et la lance en arrêt, le signal du combat.

Tout à coup le clairon sonna, et l'on vit apparaître à l'extrémité de l'arène, monté sur an âne, et n'ayant d'autre arme offensive qu'une longue fourche qu'il avait prise dans les écuries du palais, sir Pierrot, casque en tête et cuirasse au dos. Après avoir salué gracieusement le roi, il piqua des deux et courut sus au prince Azor, qui, de son côté, arrivait sur lui comme la foudre.

Dès cette première passe, notre héros aurait été infailliblement écrasé, si l'âne qu'il montait, et qui n'avait jamais assisté à pareil exercice, ne se fût mis à braire d'une façon si bruyante et si désespérée, que le coursier du prince Azor se cabra d'épouvante, et sauta par-dessus le baudet et son cavalier.

Rudement secoué sur sa selle, le prince fut obligé de se tenir à la crinière de son cheval pour ne pas perdre les arçons, tandis que Pierrot poursuivait triomphalement sa carrière, trottant menu sur son âne, sa fourche à la main.

Arrivés aux deux extrémités de la lice, les deux champions firent volte-face et jouèrent de nouveau des éperons. Mais, cette fois, le choc fut terrible, et Pierrot, atteint en pleine cuirasse par la lance de son adversaire, alla rouler avec son âne à plus de cent pas de là. Monture et cavalier ne donnaient aucun signe de vie.

Les soldats du prince Azor poussèrent un hourra.

— Silence dans les rangs ! cria le roi, et qu'on appelle un nouveau champion.

Cœur-d'Or, revêtu d'une magnifique armure et monté sur un cheval blanc, fit son entrée dans l'arène. Il salua courtoisement le roi et Fleur-d'Amandier en baissant le fer de sa lance, et prit place à l'extrémité de la lice, en face du prince Azor.

La trompette donna le signal, et les deux champions s'élancèrent l'un sur l'autre ; leur rencontre au milieu de l'arène retentit comme un coup de tonnerre ; les chevaux plièrent sur leurs jarrets de derrière et les lances volèrent en éclats, mais aucun des deux chevaliers n'avait bronché.

— Allons, mes braves, c'est à refaire, dit le roi ; et deux lances neuves furent données à nos champions pour recommencer la lutte.

Dans ce nouvel assaut, Cœur-d'Or fut blessé à l'épaule, et le prince Azor, désarçonné, roula dans la poussière, mais il se releva aussitôt, saisit sa hache d'armes, et se mit en état de défense.

Cœur-d'Or, jetant sa lance, prit également sa hache d'armes, et sauta en bas de son coursier.

La lutte fut terrible ; c'étaient de part et d'autre des coups à fendre des montagnes ; mais les vaillants champions n'en paraissaient pas même ébranlés.

Le combat durait depuis une heure sans avantage marqué d'aucune part, quand Cœur-d'Or, affaibli par sa blessure, fit un mouvement de retraite. Tout à coup son pied rencontre un obstacle, il chancelle et tombe… D'un bond, le prince Azor est sur lui, l'étreint à la gorge et tire son poignard.

À ce moment suprême, un cri se fait entendre, cri terrible, déchirant, comme celui d'une mère qui voit périr son enfant : c'est Fleur-d'Amandier qui l'a poussé.

À ce cri, Cœur-d'Or se ranime, rassemble ses forces et parvient à se débarrasser de l'étreinte de son adversaire ; alors il se relève, prend sa hache à deux mains, la fait tournoyer dans l'air, et en assène un coup si violent sur

la tête du prince Azor, qu'il brise son casque en mille pièces et pourfend le prince Azor de la tête aux pieds.

— Ouf ! il était temps ! s'écria le roi, qui souffla avec force comme un plongeur qui revient sur l'eau ; Cœur-d'Or l'a échappé belle !

— Victoire ! victoire ! vive Cœur-d'Or ! crièrent les troupes du roi, tandis que les soldats du prince Azor, muets et immobiles, mordaient leurs lances de colère.

Le vainqueur fut porté en triomphe, au son des fanfares, jusqu'au pied de l'estrade royale, mais il perdait tant de sang par sa blessure, qu'en recevant l'accolade du roi il tomba évanoui dans ses bras.

Le bon monarque, tout en émoi, le déposa aussitôt sur son trône, et s'apprêtait à lui frapper dans les mains, quand Fleur-d'Amandier, qui était pâle comme un lis, détacha son écharpe, et, se mettant à genoux, banda de sa belle main la blessure du pauvre chevalier. Soit que ce remède fût efficace, soit qu'il y ait je ne sais quoi d'électrique dans le contact de la personne aimée, soit ceci, soit cela, toujours est-il, mes enfants, que Cœur-d'Or fit un mouvement et ouvrit les yeux. Un éclair de bonheur illumina ses traits en voyant, agenouillée devant lui, la jeune princesse, dont toute la figure se couvrit d'une charmante rougeur.

–Oh ! de grâce, lui dit-il, restez ainsi ; si c'est un rêve, ne m'éveillez pas !

Je ne sais combien de temps cela aurait duré, si la vieille mendiante, qui se glissait partout, n'eût touché de la main l'épaule de Cœur-d'Or, qui se leva soudain, guéri de sa blessure.

À ce prodige, Fleur-d'Amandier ne put retenir un cri de joie. C'était la seconde fois de la journée que son secret lui échappait. Il n'y avait plus moyen de s'en dédire : elle aimait Cœur-d'Or.

Arrivons maintenant à Pierrot.

Nous l'avons laissé, mes enfants, couché tout de son long sur l'arène, à côté de son âne, qui avait les quatre fers en l'air. Ni l'un ni l'autre n'avaient remué pied ou patte pendant le tournoi ; mais, aux cris de victoire poussés par les soldats du roi de Bohême, Pierrot s'était relevé brusquement, avait

couru sur le lieu du combat, et pris sous la cuirasse du prince Azor un petit billet plié en quatre.

— C'est bien cela, avait-il dit, et il s'était dirigé vers le roi pour le lui remettre.

Or, Sa Majesté, complètement rassurée sur le sort de Cœur-d'Or, dissertait en ce moment avec son grand ministre sur les événements du jour. Tout à coup, le seigneur Renardino pâlit ; il venait d'apercevoir le billet aux mains de Pierrot.

— Donnez-moi cette lettre, dit-il vivement, donnez-moi cette lettre. Et il se jeta sur lui pour s'en saisir.

— Après Sa Majesté, s'il vous plaît, seigneur grand ministre, avait répondu notre héros.

— Pierrot a raison, repartit le roi. Il s'est passé aujourd'hui des choses si étranges, que je veux tout voir maintenant par mes propres yeux.

Il prit incontinent le billet.

Prompt comme l'éclair, le seigneur Renardino tira de sa poitrine un poignard, et il allait en frapper traîtreusement le roi, quand Pierrot, qui avait toujours à la main son instrument de combat, enfourcha par le cou le grand ministre, et le cloua net sur l'estrade.

— Maintenant, sire, dit-il, vous pouvez lire tout à l'aise.

Et le roi lut à voix basse ce qui suit :

« Au prince Azor, Albertini Renardino…

» Prince, toutes mes mesures sont prises. Je vous livrerai cette nuit le roi de Bohême pieds et poings liés. – Le pauvre sire n'y voit pas plus loin que son nez. – Je vous raconterai à votre arrivée toutes les sottises que je lui ai mises dans l'esprit au sujet de la reine et de Pierrot. – Vous en rirez de bon cœur.

» Vite, vite à cheval, bel Azor, et la Bohême est à vous !

» Votre aimé féal

» Renardino.

» P.-S. – N'oubliez pas, surtout, d'apporter avec vous les trois cent mille sequins convenus. »

— Ah ! traître ! ah ! pendard ! s'écria le roi, qui se tourna vers Renardino, pourpre de colère, et lui mit le poing sous le nez. – Ah ! je suis un pauvre sire ! Ah ! je n'y vois pas plus loin que mon nez ! Par ma barbe, tu me le payeras cher !

Et il le fit charger de chaînes et emmener par ses gardes.

Cœur-d'Or et Fleur-d'Amandier, qui causaient ensemble, n'avaient rien vu, rien entendu de ce qui se passait auprès d'eux ; la foudre serait tombée à leurs pieds qu'ils ne s'en seraient pas aperçus.

— Maintenant, en route ! en route ! cria le roi. Il faut qu'aujourd'hui même justice soit faite à tous. Courons à la tour délivrer la reine.

Au nom de la reine, Fleur-d'Amandier tressaillit.

— Ô ma bonne mère, dit-elle en joignant les mains, pardonnez-moi, je vous avais oubliée ! Et, s'appuyant au bras de Cœur-d'Or, elle se réunit au cortège, qui déjà était en marche vers la tour.

Le roi tenait la tête et, tout en cheminant, réfléchissait ; il faisait sans doute un calcul, car on le voyait de temps en temps compter sur ses doigts.

Tout à coup il s'arrêta, mais si brusquement et si court, qu'il renversa l'officier des gardes qui marchait derrière lui, son grand sabre à la main. L'officier des gardes, en tombant, fit choir un soldat ; naturellement le soldat en fit choir un autre, celui-ci un troisième, et ainsi de suite, et, de proche en proche, ce ne fut plus sur toute la ligne qu'une jonchée.

— C'est bien, c'est bien, mes enfants, dit le roi, qui crut que ses soldats se prosternaient à terre pour lui rendre hommage. Relevez-vous.

Puis, se tournant vers Fleur-d'Amandier :

— Mon historiographe est-il ici ?

— Oui, mon père. Vous savez bien qu'il vous accompagne partout où vous allez.

— Or çà, qu'il vienne et qu'il apporte ses tablettes. J'ai résolu de faire aujourd'hui une bonne œuvre, et je veux qu'il l'enregistre en lettres d'or, pour que la postérité en garde mémoire.

— C'est là une bonne pensée, mon père, et digne de votre bon cœur.

— Flatteuse ! répliqua le roi, en lui donnant du bout des doigts une petite tape sur la joue. Mais, j'y songe, c'est toi que je vais charger de faire cette bonne action.

— Et vous, mon père ?

— Moi ! je n'y entends rien, tu le sais bien. Je fais les choses carrément, voilà tout ; mais toi, tu as une voix si douce, une parole si émue lorsque tu donnes aux pauvres gens, qu'ils se sentent heureux rien que de t'entendre. Et puis, tu as dans ta manière, ma chère enfant, je ne sais quelle délicatesse qui double le prix du bienfait…

— Mon père !… dit Fleur-d'Amandier en baissant les yeux.

— Voyons, mon enfant, il ne faut pas rougir pour cela. – Écoute-moi bien : dès l'instant que nous serons de retour au palais, tu porteras de ma part mille sequins d'or à cette bonne vieille qui m'a donné aujourd'hui un si bon conseil, et tu lui diras que c'est le premier quartier de la pension que j'entends lui faire chaque année jusqu'à ma mort…

— Roi de Bohême, je vous remercie, dit une voix qui paraissait sortir d'un buisson voisin.

À cette voix bien connue, le roi tressaillit et se serra auprès de Cœur-d'Or.

— Qui a parlé ? dit-il ; n'est-ce pas le petit poisson rouge ?

— Non, sire, c'est la vieille mendiante, répondit Cœur-d'Or.

— Non, Cœur-d'Or, dit à son tour Fleur-d'Amandier en souriant, c'est la fée du lac.

— Fleur-d'Amandier dit vrai, reprit la voix du buisson : je suis la fée du lac ; mais rassurez-vous, roi de Bohême, la fée du lac a oublié vos torts envers le petit poisson rouge, et ne se souvient plus que de vos bontés pour

la vieille mendiante. Vous en serez récompensé. Je sais que vous désirez ardemment un fils…

— Oh ! oui, s'écria le roi, qui ne put s'empêcher d'exprimer lui-même son désir.

— Votre vœu sera comblé. Avant un an, la reine mettra au monde un prince, qui sera beau comme le jour, et qui, parvenu à l'âge d'homme, accomplira, par la vertu de ce talisman, des choses merveilleuses.

À ces mots, une magnifique bague d'or, ornée de saphirs, tomba sur le chemin.

Le roi ne fit qu'un bond pour ramasser le talisman et, le passant à son doigt, il s'écria :

— Oh ! bonne petite fée, merci ! J'aurai un fils ! j'aurai un fils !

Et sur ce, il prit ses jambes à son cou, pour annoncer au plus vite cette incroyable nouvelle à la reine.

Pendant ce temps, les soldats du prince Azor étaient restés sur le champ de bataille ; jamais on n'avait vu mines plus penaudes : les pauvres diables étaient là, bouches béantes, se tenant tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, ne sachant que faire de leurs corps.

— Êtes-vous des soldats de carton ? s'écria tout à coup leur capitaine d'une voix vibrante, et faut-il vous mettre dans une boîte pour servir de joujoux aux petits enfants ? Comment ! on tue votre prince à votre nez et à votre barbe, et vous vous amusez à ronger vos ongles ! Sabre de bois ! N'êtes-vous plus la grande armée du grand Azor ! Ne l'entendez-vous pas qui vous appelle et vous crie vengeance ?… À la bonne heure ! voilà vos cœurs qui s'enflamment, eh ! allons donc ! en avant, marche !

À cette harangue, les soldats électrisés partirent du pied gauche, et se mirent, tambour battant, à la poursuite du roi de Bohême.

— Soldats du prince Azor, arrêtez ou vous êtes morts ! s'écria la vieille mendiante, qui apparut soudain sur les murailles de la ville, son bâton blanc à la main.

Mais les soldats, une fois lancés, marchaient toujours.

La vieille agita alors son bâton, prononça quelques paroles, et tout à coup les bêtes féroces peintes sur les remparts lancèrent par les yeux, par le nez, par la gueule, par tout, des cascades de flammes.

Des cris : Au feu ! au feu ! se firent entendre.

Les bons bourgeois de la ville accoururent sur les murailles, des sceaux pleins d'eau à la main ; ils regardèrent en bas, mais ils ne virent rien que des cuirasses, des casques et des fers de lance.

Voilà tout ce qui restait de l'armée du prince Azor.

Chapitre 10

Le vœu de Pierrot

Pendant que le roi courait annoncer à la reine la prophétie de la fée du lac, Pierrot, qui était resté sur le champ de bataille, cherchait de tous côtés son âne pour le remettre sur pied, s'il soufflait encore, et le ramener à la maisonnette de son père adoptif le bûcheron.

Mais il eut beau regarder devant, derrière, à droite, à gauche, en tous sens, il n'aperçut pas le moindre petit bout d'oreille de son cher grison.

— Ô mon pauvre Martin ! s'écria-t-il tout inquiet, où es-tu ? Et dans son désespoir, il se prit à crier à tue-tête : Martin ! Martin ! – Il retint ensuite son haleine pour mieux écouter, mais il n'entendit que la voix moqueuse de l'écho, qui répétait en ricanant : Martin ! Martin ! comme ferait un enfant espiègle caché derrière le rocher.

Il s'apprêtait à tenter une seconde épreuve, quand ses yeux tombèrent par hasard sur les groupes d'animaux que le roi avait fait peindre sur les murailles de la ville pour épouvanter ses ennemis. – Ces bêtes intelligentes avaient pensé, sans doute, que le prince Azor étant mort, leur férocité n'était plus de mise, et toutes s'étaient composé des maintiens si décents, des physionomies tellement débonnaires, qu'on eût dit une caravane de petits agneaux allant rendre visite à M. de Florian.

Mais Pierrot, dont l'esprit était troublé, ne remarqua pas la métamorphose. – Oh ! les monstres ! s'écria-t-il, ce sont eux qui ont dévoré mon pauvre Martin ! Et, s'approchant du pied des murailles pour faire honte à un grand tigre royal qui avait une mine encore plus béate que les autres :

— Fi ! que c'est laid, dit-il, fi ! que c'est vilain, monsieur, ce que vous avez fait là !

Et, dans son indignation, il allait faire une impertinence à ce magnifique animal, lorsqu'il aperçut, au haut d'une colline, son âne qui broutait, avec le flegme impassible particulier à sa race, un bouquet d'ajoncs épineux.

Pierrot tressaillit d'aise à cette vue, et laissant là le tigre royal, il fut d'un bond sur la colline ; mais l'âne, qui n'était pas aussi bête qu'il en avait l'air, ne l'y avait pas attendu ; soit qu'il craignit que son maître ne le ramenât au combat, soit que, rendu depuis quelques heures à la liberté, il commençât à apprécier les douceurs de la vie sauvage, soit enfin qu'il obéît à une force mystérieuse et surnaturelle, il avait pris sa course à travers la plaine, en faisant retentir les airs de ses hi ! han ! les plus sonores, et en lançant au vent ses ruades les plus triomphantes.

Notre ami Pierrot se précipita à sa poursuite ; mais quelle que fût la longueur de ses enjambées, il ne put l'atteindre.

— C'est bon, c'est bon, dit-il au grison qui galopait à cent pas devant lui ; je ne te savais pas si agile : une autre fois je m'en souviendrai.

Après deux heures d'une course inutile, il s'arrêta au pied d'une montagne. Tout autre âne que notre vieux Martin aurait profité de ce temps d'arrêt pour s'esquiver au plus vite ; mais c'était un animal très bien élevé et qui connaissait à fond les usages : au lieu de s'enfuir, il s'arrêta, et attendit que son maître se fût reposé ; seulement, pour utiliser ses loisirs, il cueillit délicatement du bout des lèvres un chardon imprudent, qui passait sottement sa tête à travers les fentes d'un rocher, et se mit à le croquer à belles dents.

Après une halte d'une demi-heure, Pierrot se leva : la trêve était expirée, et la poursuite recommença de plus fort.

Elle dura jusqu'à la nuit, et Pierrot, exténué de fatigue, allait abandonner la partie, quand il vit notre quadrupède entrer dans une caverne taillée au cœur de la montagne.

— Oh ! pour cette fois, tu es à moi ! s'écria-t-il, et le voilà qui s'enfonce tête baissée dans les profondeurs du rocher.

Il n'avait pas fait cent pas, qu'il sentit une main qui s'appuyait sur son bras, et qu'il entendit une voix qui lui disait à l'oreille :

— Entre, Pierrot, tu es le bienvenu, j'ai à te parler.

— Qui m'appelle ? demanda Pierrot qui tremblait de tous ses membres.

— N'aie pas peur, mon ami, reprit la voix, tu es chez la vieille mendiante.

— La vieille mendiante ! dit Pierrot un peu rassuré.

— Oui, mon ami, et je désire bien vivement causer un instant avec toi.

— C'est bien de l'honneur que tous me faites, ma bonne femme, répliqua Pierrot qui ne manquait jamais de parler poliment aux pauvres gens ; mais auparavant, dites-moi si vous avez vu passer mon âne il n'y a qu'un instant.

— Oui, mon garçon, dit en souriant la vieille mendiante, et je viens même de le faire entrer dans une écurie assez bien approvisionnée pour qu'il puisse attendre, sans trop s'ennuyer, la fin de notre entretien.

— Oh ! quel bonheur ! s'écria Pierrot, qui sauta de joie en apprenant que son âne n'était pas perdu ; puis, se tournant vers la vieille :

— Parlez, maintenant, ma bonne femme ; je suis tout oreilles, quoique à vrai dire, nous ferions peut-être mieux de remettre l'entretien à un autre jour. Le lieu et l'heure…

— Te semblent mal choisis, n'est-ce pas ? mais sois tranquille, mon ami, je t'attendais ce soir, et j'ai tout préparé pour te recevoir.

À ces mots, la vieille mendiante frappa de son bâton le rocher sur lequel elle était appuyée, et, soudain, la caverne se fendit en deux et Pierrot vit apparaître, à la place de cette grotte sombre dans laquelle il marchait tout à l'heure à tâtons, un palais fantastique, un palais tout blanc, comme on n'en voit qu'en songe, ou dans le pays merveilleux des fées.

C'était un immense édifice creusé tout entier dans un bloc de marbre blanc. Sa vaste coupole, étoilée de diamants, reposait sur un double rang de colonnes d'albâtre que reliaient entre elles des guirlandes de perles et d'opales, de lis, de magnolias et de fleurs d'oranger entrelacées. Mille arabesques capricieuses, fantaisies sculptées par la main des génies, se tordaient en spirales autour des piliers, s'enroulaient autour des chapiteaux,

grimpaient aux saillies des corniches et se suspendaient au plafond comme des stalactites de neige.

De distance en distance et jusqu'aux dernières limites de la perspective, on voyait des fontaines, des eaux jaillissantes qui s'élançaient à perte de vue dans l'air et retombaient en gerbes, en pluie de diamants, dans des bassins en cristal de roche où se jouaient, autour de beaux cygnes endormis, de petits poissons aux écailles d'argent. Le plancher, formé d'un seul morceau de nacre, était recouvert d'un tapis d'hermine jonché de clématites, de jasmins, de myrtes, de narcisses, de pâquerettes et de camélias blancs, et sur chaque fleur tremblait une goutte de rosée.

Mais une chose incroyable, et que vous croirez cependant, mes chers enfants, puisque je vous le dis, c'est que tous ces objets avaient une transparence lumineuse : le palais tout entier rayonnait, mais de rayonnements si doux, mais de lueurs si pâles, si calmes, si sereines, qu'on eût cru voir les blanches clartés de la lune endormies, la nuit, sur les gazons verts.

Au centre de l'édifice et sur un trône d'argent massif, richement ciselé, siégeait la reine de céans, une belle fée toute blanche et qui avait un sourire si doux, qu'à la première vue on ne pouvait s'empêcher de l'aimer.

C'était la fée du lac : cette bonne fée que vous n'avez encore vue, mes chers enfants, que sous la forme d'un petit poisson rouge, et sous le déguisement d'une mendiante.

Elle était enveloppée de la tête aux pieds d'un nuage de gaze légère, et son front pensif et rêveur était appuyé sur sa main.

Tout à coup elle se redressa.

— Approche, mon ami, dit-elle d'une voix douce à Pierrot, qui se tenait debout à quelques pas de son trône.

Mais Pierrot, ébloui par l'éclat de cette magique apparition, demeura immobile, les yeux tout grands ouverts, comme la statue de l'Extase aux portes du ciel.

— Allons, mon ami, reprit la fée, viens auprès de moi ; et elle lui désigna du doigt la première marche de son trône.

Et, comme Pierrot ne faisait pas un mouvement :

— As-tu peur de moi, lui dit-elle, et me trouves-tu moins bien sous mon riche costume de fée que sous les haillons de la pauvre mendiante ?

— Oh ! non, ne changez pas ! s'écria Pierrot en joignant les mains ; vous êtes si belle ainsi ! et, faisant quelques pas en avant, il se prosterna à ses pieds.

— Relève-toi, mon ami, dit la fée en souriant, et causons. – J'ai à te demander un grand sacrifice ; te sens-tu le courage de l'accomplir ?

— Je suis votre esclave, répondit Pierrot, et tout ce que vous me direz de faire, je le ferai pour l'amour de vous.

— Très bien, mon cher Pierrot, je n'attendais pas moins de ton bon cœur ; mais écoute, avant de t'engager davantage, – et souriant de ce doux sourire qui allait si bien à son pâle visage : – tu vois en moi, dit-elle, l'amie des petits enfants. – Veux-tu les aimer aussi ?

— Bien volontiers et de toute mon âme, repartit Pierrot, qui se rappela en ce moment l'épisode du pourpoint qui lui avait été donné dans sa prison par les enfants de la ville du prince Azor.

— Veux-tu dévouer ta vie à leur amusement et à leur bonheur ?

— Oui, je le veux, répondit résolument Pierrot.

— Mais, prends-y garde ! ils ne sont pas toujours sages, ces chers petits ; ils ont comme nous, qui sommes grands, leurs bons et leurs mauvais jours : parfois, ils sont capricieux, fantasques et mutins ; ils te feront souffrir.

— Je souffrirai, dit héroïquement Pierrot.

— Mais songe bien, mon ami, qu'il te faudra dès demain commencer ton œuvre de résignation et de sacrifice, te séparer de tout ce que tu as aimé jusqu'à ce jour, quitter la Bohême, les vieilles gens qui t'ont élevé, le roi et la reine, Fleur-d'Amandier…

— Fleur-d'Amandier ! murmura Pierrot à voix basse, elle aussi !

— Tu hésites maintenant, mon pauvre garçon, dit la fée d'une voix émue, en pressant tendrement dans les mains la main blanche de Pierrot.

Pierrot ne répondit pas.

— Mais rassure-toi, mon ami, reprit la fée, je serai là pour te protéger, pour te consoler, et tu seras bien récompensé aussi de toutes tes souffrances par l'amour des petits enfants.

Pierrot resta silencieux.

— Tu souffres déjà, je le vois ; eh bien ! mon ami, lui dit-elle en lui touchant l'épaule, regarde devant toi.

Pierrot leva les yeux, et son visage rêveur se transfigura tout à coup.

Il voyait devant lui, pratiqué dans un enfoncement de la muraille, un joli théâtre, ruisselant d'or et de lumière, et tout rempli, depuis le plancher jusqu'au comble, de petits enfants. Et c'était en vérité un spectacle ravissant à voir que toutes ces têtes blondes, ces figures blanches et rosés, aux yeux bleus et noirs, qui riaient et s'épanouissaient au milieu de cette atmosphère dorée, comme une corbeille de fleurs éclatantes sous les chauds rayons du soleil.

Entraîné par une force irrésistible, Pierrot s'avança sur la scène.

À sa vue, tous les petits enfants poussèrent des cris de joie et battirent des mains ; puis ce furent des éclats de rire qui retentirent dans toute la salle, frais et argentins comme des gazouillements d'oiseaux au lever du jour. – Puis des bouquets, des couronnes tombèrent en pluie de fleurs autour de Pierrot.

Pierrot voulut parler, mais l'émotion étouffa sa voix ; il ne put que poser sa main sur ses lèvres et envoyer mille baisers aux petits enfants.

Aussitôt le théâtre disparut.

— Eh bien ! mon ami, dit la fée, hésites-tu encore ?

— Oh non ! répondit vivement Pierrot en essuyant une larme qui tremblait au bord de sa paupière. – Je partirai demain.

Il avait à peine dit ces mots que le palais de marbre s'écroula, et qu'il se trouva assis sur le dos de son âne, à l'entrée de la caverne.

Le sacrifice était consommé, Pierrot avait fait vœu d'amuser les petits enfants.

Chapitre 11

Prête-moi ta plume pour écrire un mot

Le soir du même jour, la reine fut ramenée en triomphe au palais, portée par les trente-deux esclaves noirs, qui s'étaient fait tirer l'oreille pour reprendre, après plusieurs mois de repos, l'exercice pénible du palanquin.

Sa Majesté tenait à la main une jolie cage en fils d'argent, où chantait tristement, en regardant du coin de l'œil l'azur du ciel, le petit oiseau qu'elle avait enfin retrouvé.

Monté sur un grand cheval blanc que ses écuyers lui avaient amené à la tour, le roi marchait à l'amble, serrant au plus près le palanquin ; il se sentait si heureux de revoir la reine après une si longue séparation, qu'il ne la quitta pas des yeux un seul instant pendant toute la route.

Le lendemain, Cœur-d'Or épousa Fleur-d'Amandier, et reçut en apanage les États du prince Azor.

Les noces furent célébrées avec la magnificence qui est d'usage dans les contes de fées, lorsqu'un roi épouse une bergère, ou qu'une princesse épouse un berger. La fée du lac, qui s'était rendue dès le matin au palais sur un char de diamant traîné par deux beaux cygnes blancs comme l'albâtre, présida à la cérémonie nuptiale et bénit les deux amants de sa baguette d'or, en leur promettant solennellement devant toute la cour d'être marraine de leur premier-né.

Le seigneur Renardino fut puni comme il le méritait de sa méchanceté et de sa trahison : tous ses biens furent confisqués, rendus aux malheureux

qu'il avait injustement dépouillés ; lui-même, destitué de tous ses titres, fut revêtu d'habits grossiers, et voué aux plus viles fonctions de la domesticité.

Le roi de Bohême, en reconnaissance des bienfaits de la fée, donna l'ordre à son trésorier de distribuer de riches aumônes à tous les mendiants du pays, et fit construire dans les jardins du palais un magnifique bassin de porphyre, où de charmants petits poissons rouges furent logés et entretenus aux frais du gouvernement.

Quant à Pierrot, mes chers enfants, il n'avait eu garde de se montrer pendant la cérémonie du mariage de Cœur-d'Or et de Fleur-d'Amandier, tant il avait peur que la résolution qu'il avait prise la veille n'en fût ébranlée ; mais à l'heure du festin il reparut, prit sa place au banquet, et sa blanche figure, voilée jusqu'alors d'un léger nuage de tristesse, rayonna comme aux plus beaux jours. Quand le repas fut terminé, il se leva de table avec un grand effort, descendit à la maisonnette du bûcheron, et le pria de lui prêter sa plume pour écrire un mot.

Par ce mot, il donnait aux bonnes gens, pour améliorer leur vieillesse, trois cent mille sequins d'or, ceux-là même qu'il avait si subtilement escamotés au prince Azor, et que le roi l'avait prié de conserver pour prix de ses services.

L'acte dressé, il se jeta au cou du vieux et de la vieille qui pleuraient, les embrassa tendrement ; puis, s'essuyant les yeux avec la manche de son pourpoint, il mit à son bras son panier de voyage et sortit de la maisonnette.

Alors on entendit une voix qui chantait dans l'avenue du palais l'air dont je vous ai déjà tant parlé.

Le roi, la reine, et tous les gens de la cour écoutèrent, mais la voix allait s'affaiblissant, et s'éteignit bientôt dans l'éloignement.

C'était Pierrot qui venait de partir à la recherche d'une autre patrie, et de nouvelles aventures que je vous conterai une autre fois, mes chers enfants.

Une édition

BIBEBOOK

www.bibebook.com

Achevé d'imprimer en France le 5 Novembre 2016.